



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>




This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



6

The second.

Lucy Fortescue.
:1732:



Taylor
Institution Library
OXFORD

PRESENTED BY

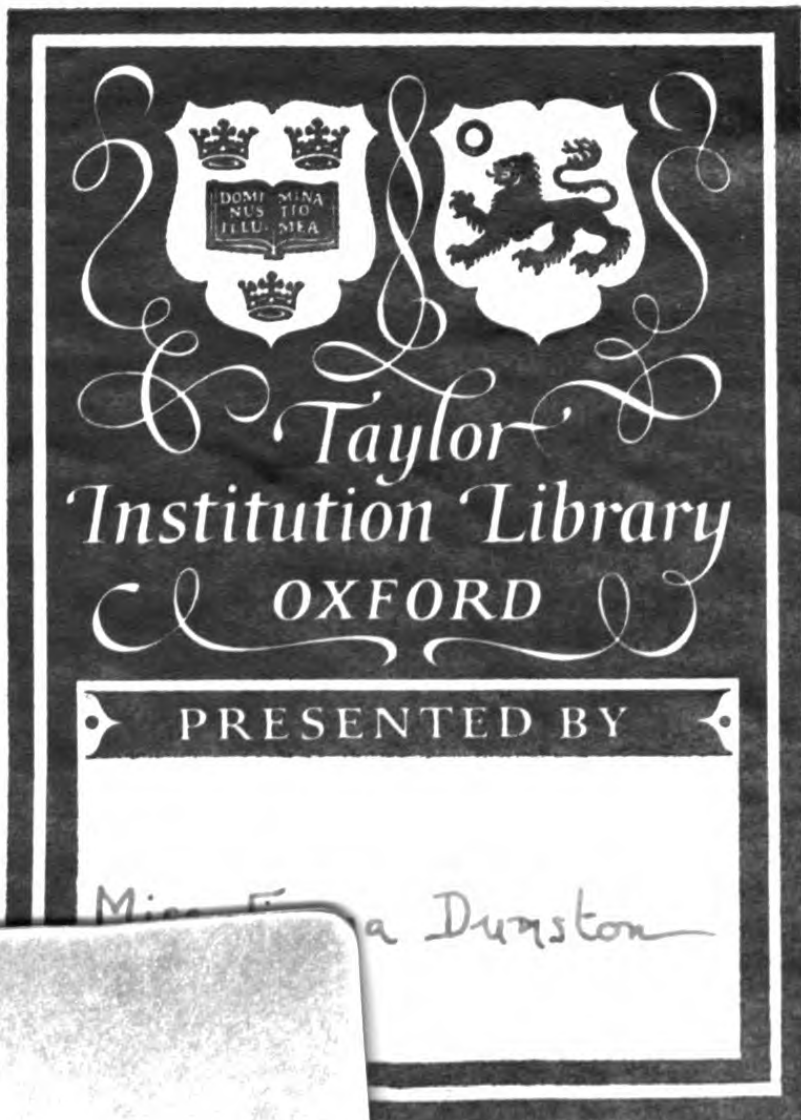
Mrs. F. a Dunston



Vet. Fr. II A. 1502

6
18
The second.

Lacy Fortescue.
:1732:



1910

1910
1911
1912

Vet. Fr. II A. 1502

1913
1914
1915

6

The second.

Lucy Fortescue.
:1732:

Taylor
Institution Library
OXFORD

PRESENTED BY

Mrs. F. a. Dunston

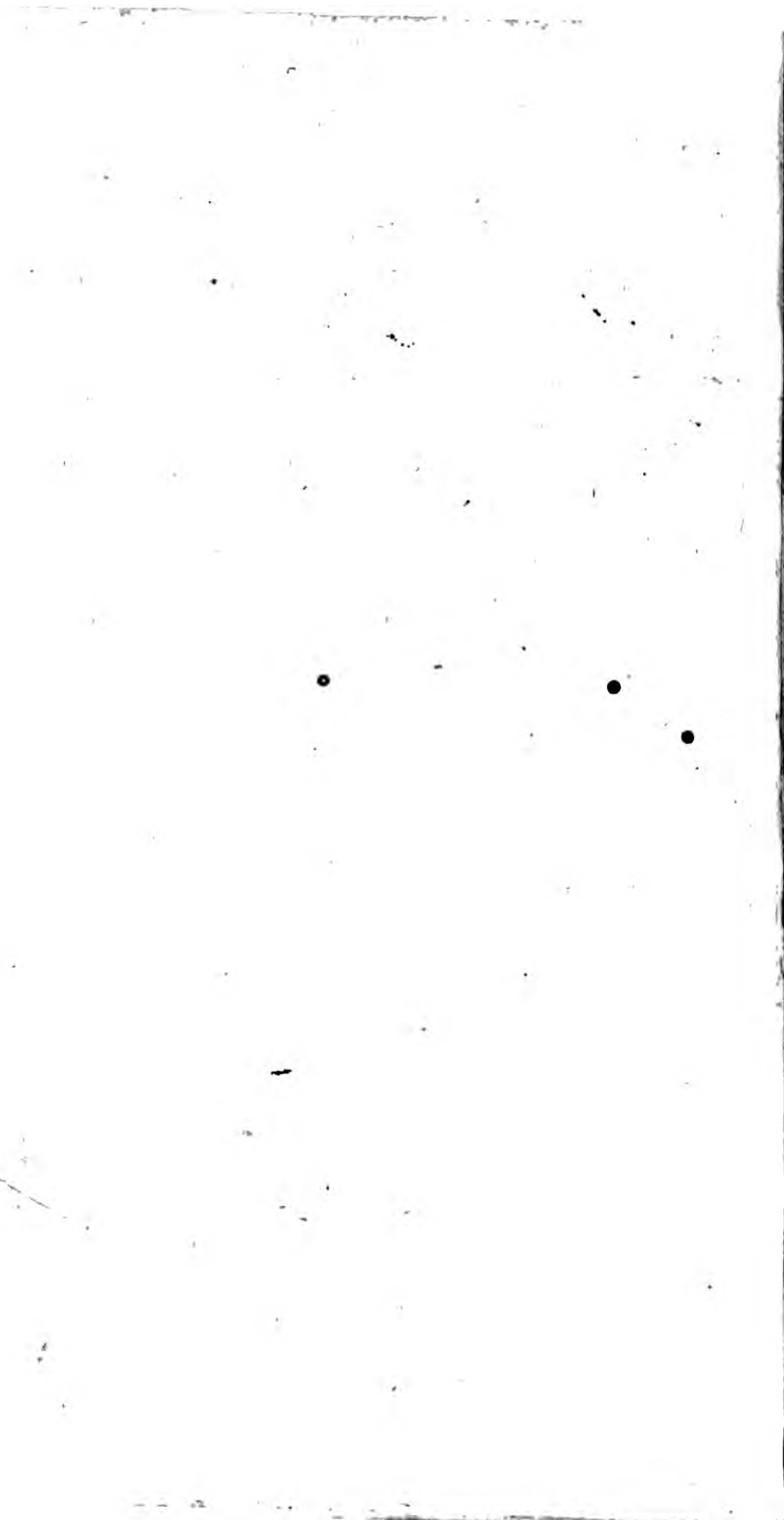


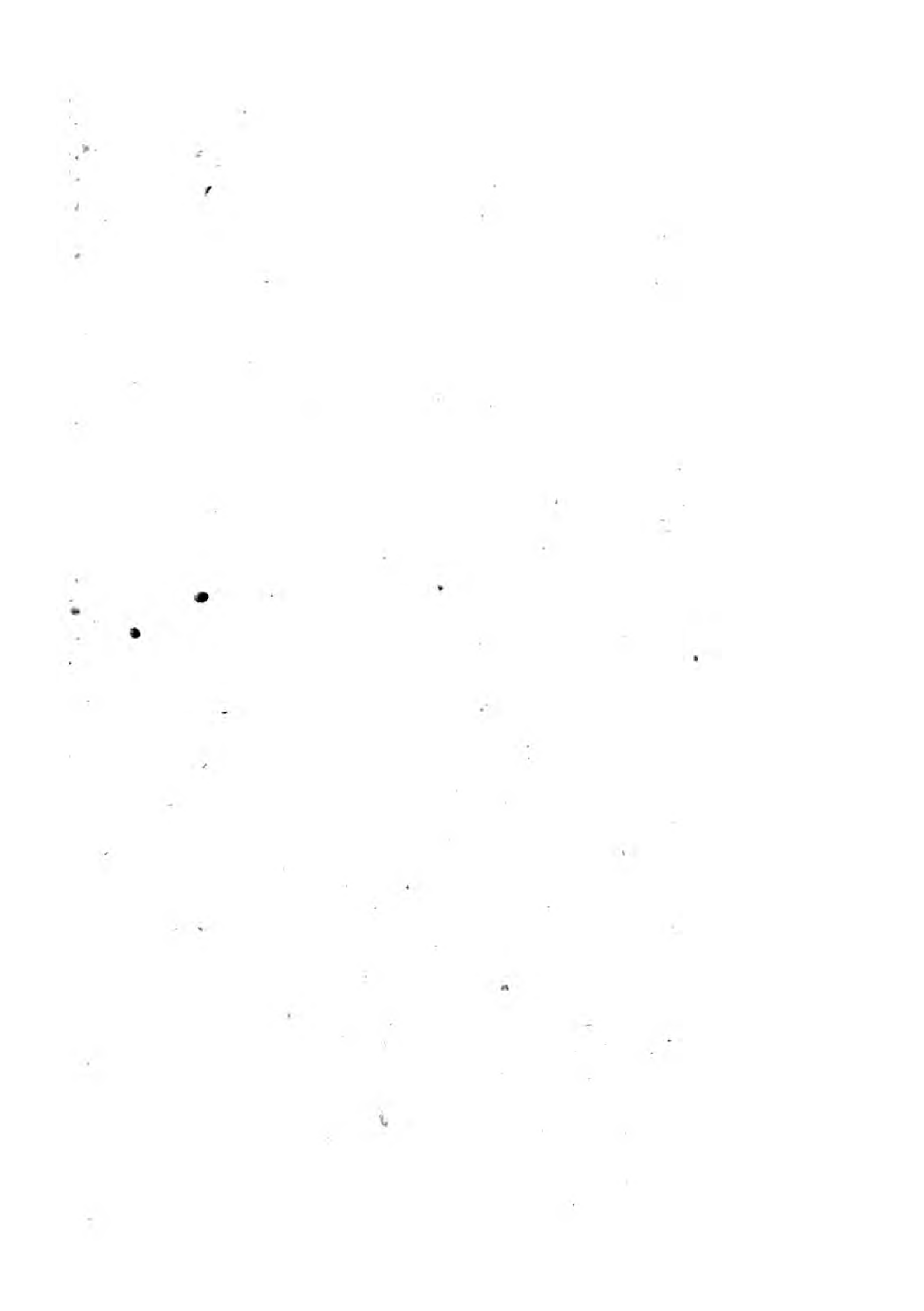
10/10

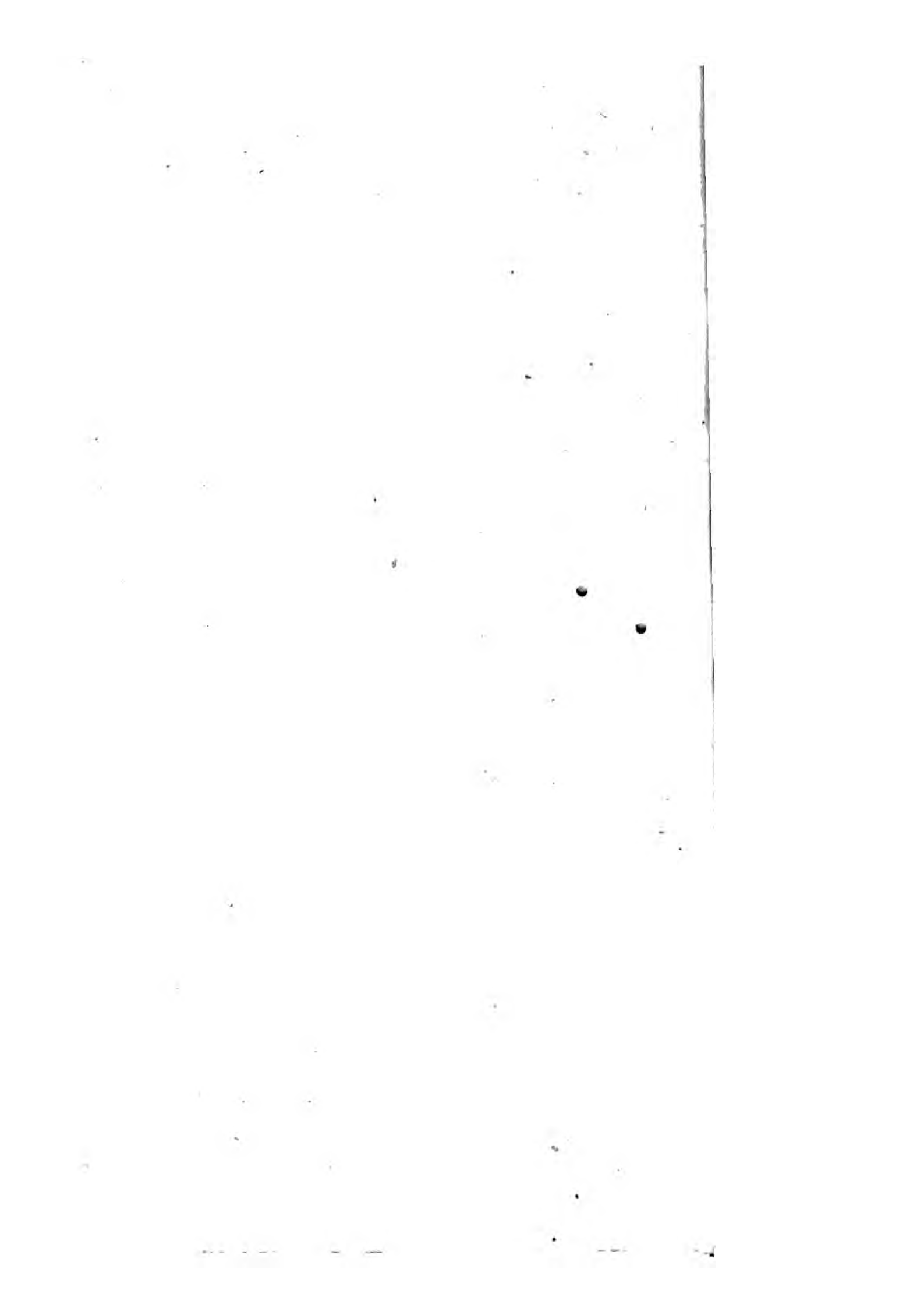
10/10
10/10

Vet. Fr. II A. 1502

10/10
10/10







Le Violon
LE
DIABLE
BOITEUX.

Par Monsieur **LE SAGE.**

Enrichi de Figures.

TOME II.

*Nouvelle Edition corrigée, refondue, Ornée
de Figures, & augmentée d'un Volume.*



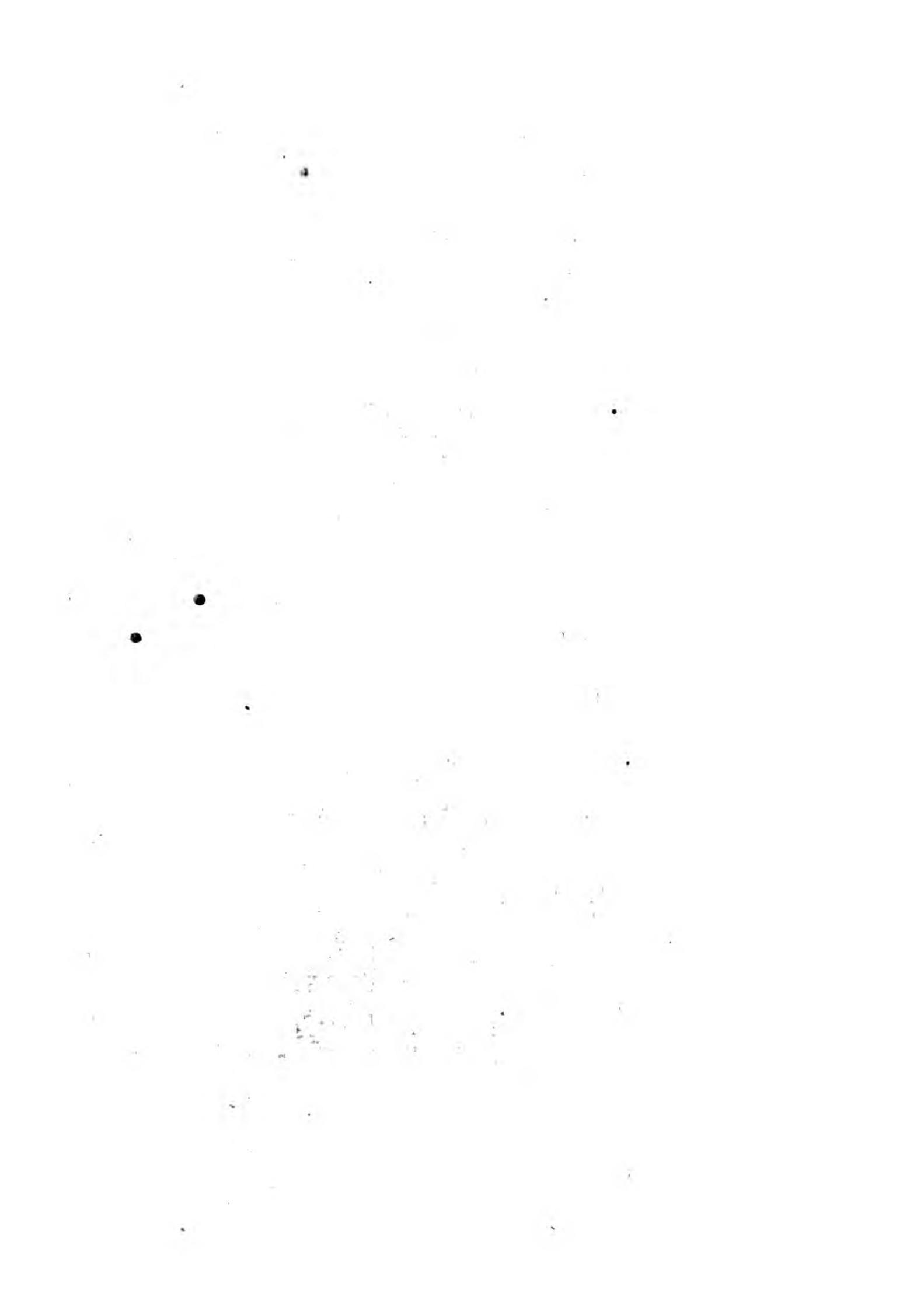
A PARIS,

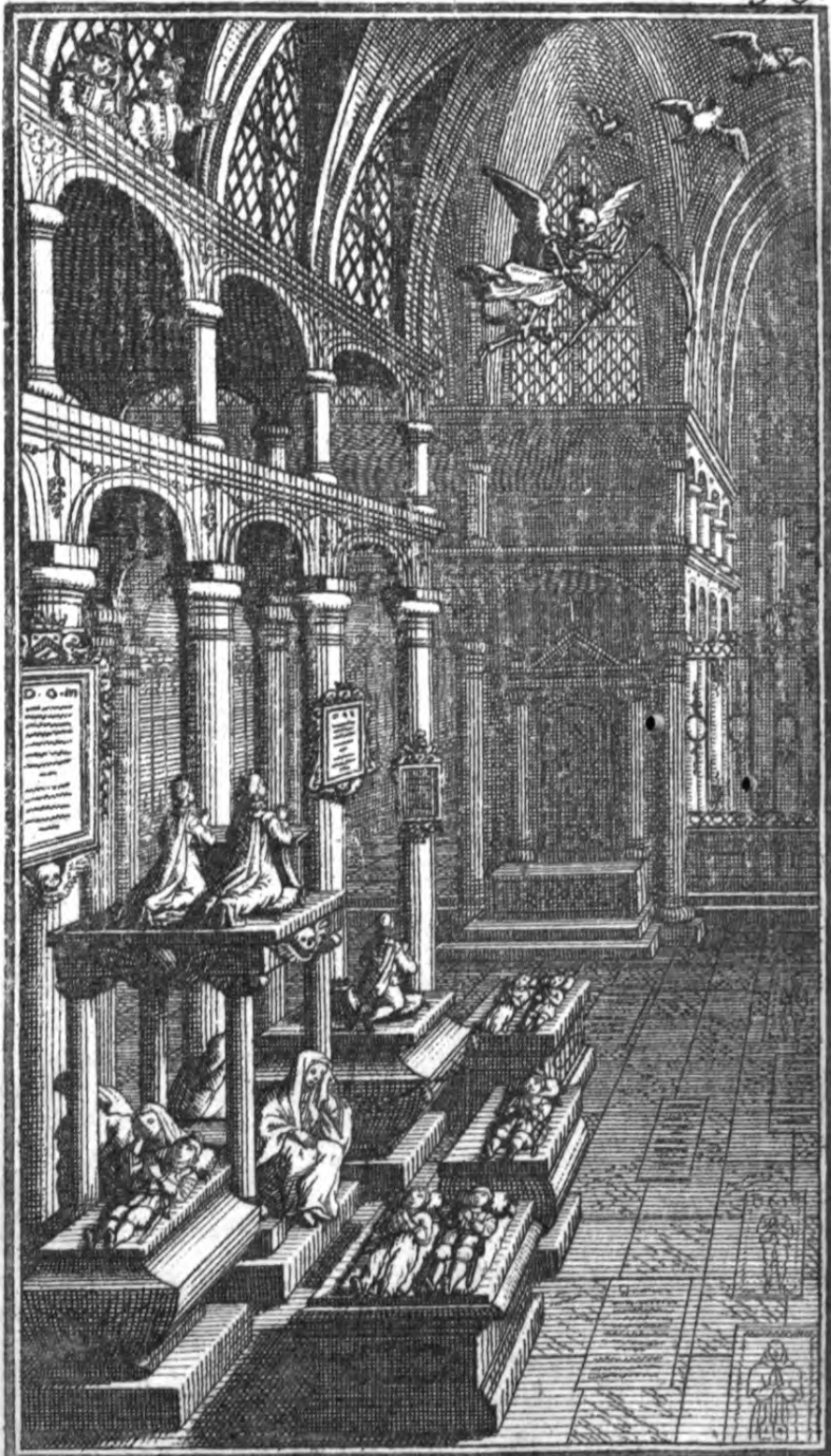
Chez la Veuve **PIERRE RIBOU**, seul Libraire
de l'Académie Royale de Musique, Quai
des Augustins, à la descente du Pont-
Neuf, à l'Image Saint Louis.

M. DCC. XXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.







Dubercelle Scul.



LE DIABLE BOITEUX.

CHAPITRE I.

*Des Tombeaux, des Ombres & de
la Mort.*

A VANT que nous poursuivions l'examen des vivans, dit le Démon, troublons pour quelques momens le repos des morts de cette Eglise. Parcourons tous ces tombeaux ; Dévoilons ce qu'ils recèlent, voions ce qui les a fait élever.

Le premier de ceux qui sont à main droite contient les tristes

4 LE DIABLE

restes d'un Officier général, qui, comme un autre Agamemnon, trouva au retour de la guerre un Egiste dans sa maison. Il y a dans le second un jeune Cavalier de noble race, qui voulant montrer son adresse & sa vigueur à sa Dame un jour de combats de Taureaux, fut cruellement occis par un de ces animaux-là. Et dans le troisième gît un vieux Prélat sorti de ce monde assez brusquement, pour avoir fait son testament en pleine santé & l'avoir lû à ses domestiques, à qui comme un bon maître il léguoit quelque chose. Son cuisinier fut impatient de recevoir son legs.

Il repose dans le quatrième Mausolée un Courtisan qui ne s'est jamais fatigué qu'à faire la cour. On le vit pendant soixante ans tous les jours au lever, au dîner, au souper & au coucher du Roi, qui le combla de bienfaits

BOITEUX.

pour récompenser son assiduité. Au reste, dit Don Cleofas, ce Courtisan étoit-il homme à rendre service ? A personne, répondit le Diable. Il promettoit volontiers de faire plaisir ; mais il ne tenoit jamais ses promesses. Le misérable, repliqua Leandro ! Si l'on vouloit retrancher de la société civile les hommes qui y sont de trop, il faudroit commencer par les Courtisans de ce caractère-là.

Le cinquième tombeau, reprit Asmodée, renferme la dépouille mortelle d'un Seigneur zélé pour la nation Espagnole, & jaloux de la gloire de son maître : il fut toute sa vie Ambassadeur à Rome ou en France, en Angleterre ou en Portugal. Il se ruïna si bien dans ses Ambassades, qu'il n'avoit pas de quoi se faire enterrer quand il mourut. Mais le Roi en fit la dépense, pour reconnoître ses services.

6 LE DIABLE

Passons aux monumens qui sont de l'autre côté. Le premier est celui d'un gros Négociant qui laissa de grandes richesses à ses enfans ; mais de peur qu'elles ne leur fissent oublier de qui ils étoient sortis , il fit graver sur son tombeau son nom & sa qualité. Ce qui ne plaît guère aujourd'hui à ses descendants.

Le Mausolée qui suit & qui surpasse tous les autres en magnificence , est un morceau que les voyageurs regardent avec admiration. En effet , dit Zambullo , il me paroît admirable. Je suis enchanté surtout de ces deux représentations qui sont à genoux. Voilà des figures bien travaillées. Que le Sculpteur qui les a faites , étoit un habile ouvrier ! Mais apprenez-moi , de grace , ce que les personnes qu'elles représentent ont été pendant leur vie.

Le Boiteux reprit : vous voiez

B O I T E U X. ⁷

un Duc & son Epouse. Ce Seigneur étoit grand Sommelier du Corps. Il remplissoit sa Charge avec honneur, & sa femme vivoit dans une haute dévotion. Il faut que je vous raporte un trait de cette bonne Duchesse. Vous le trouverez un peu gaillard pour une dévote. Le voici :

Cette Dame avoit pour Directeur depuis long-tems un Religieux de la Merci, nommé Don Jeshôme d'Aguilar, homme de bien & fameux Prédicateur. Elle en étoit très-satisfaite, lorsqu'il parût à Madrid un Dominicain qui se mit à prêcher, de façon que tout le peuple en fut enchanté. Ce nouvel Orateur s'apelloit le frere Placide. On couroit à ses Sermons comme à ceux du Cardinal Ximenés : Et sur sa réputation la Cour aiant voulu l'entendre, en fut encore plus contente que la Ville.

8 LE DIABLE

Nôtre Duchesse se fit d'abord un point d'honneur de tenir bon contre la renommée & de résister à la curiosité d'aller juger par elle-même de l'éloquence du frere Placide. Elle en ufoit ainsi pour prouver à son Directeur qu'en Pénitente délicate & sensible elle entroit dans les sentimens de dépit & de jalousie que ce nouveau venu pouvoit lui causer. Il n'y eût pourtant pas moien de s'en défendre toujous ; le Dominicain fit tant de bruit, qu'elle ceda enfin à la tentation de le voir. Elle le vit , l'entendit prêcher , le goûta , le suivit , & la petite inconstante forma le projet de se mettre sous sa direction.

Il faloit auparavant se débarasser du Religieux de la Merci. Cela n'étoit pas facile. Un Guide spirituel ne se quitte pas comme un amant. Une dévote ne veut point passer pour volage ni perdre l'es-

BOITEUX. 9

time d'un Directeur qu'elle abandonne. Que fit la Duchesse ? Elle alla trouver Don Jerôme & lui dit d'un air aussi triste que si elle eut été véritablement affligée : Mon Pere , je suis au desespoir. Vous me voyez dans un étonnement , dans une affliction , dans une perplexité d'esprit inconcevable. Qu'avez-vous donc , Madame , répondit d'Aguilar ? Le croirez-vous , reprit-elle ? Mon Mari , qui a toujours eu une parfaite confiance en ma vertu , après m'avoir vûë si-long-tems sous vôtre conduite sans faire paroître la moindre inquiétude sur la mienne , se livre tout-à-coup à des soupçons jaloux & ne veut plus que vous soiez mon Directeur. Avez-vous jamais ouï parler d'un pareil caprice ? J'ai eu beau lui reprocher qu'il offendoit avec moi un homme d'une pieté profonde & délivrée de la tyrannie des passions :

je n'ai fait qu'augmenter sa défiance en prenant vôtre parti.

Don Jérôme, malgré tout son esprit donna dans ce rapport. Il est vrai qu'elle le lui avoit fait avec des démonstrations à tromper toute la terre. Quoique fâché de perdre une Penitente de cette importance, il ne laissa pas de l'exhorter à se conformer aux volontez de son époux ; mais sa révérence ouvrit les yeux, & fut au fait, lorsqu'elle aprit que cette Dame avoit choisi le frere Placide pour Directeur.

Après ce grand Sommelier du Corps & son adroite épouse, continua le Diable, un Mausolée plus modeste recele depuis peu de tems le bizarre assemblage d'un Doien du Conseil des Indes & de sa jeune femme. Ce Doien dans sa soixante-troisième année épousa une fille de vingt ans. Il avoit d'un premier lit deux enfans dont

Don Cléofas , de ne pouvoir jottir comme vous du plaisir de les apercevoir ! Je puis encore vous donner ce contentement , lui dit Amodée. Rien n'est plus facile pour moi. En même-tems ce Démon lui toucha les yeux & par un prestige lui fit voir un grand nombre de Phantômes blancs.

A l'aparition de ces Spectres, Zambullo fremit. Comment donc, lui dit le Diable , vous fremissez ! Ces Ombres vous font-elles peur ? Que leur habilement ne vous épouvante point ; accoûtumez-vous-y dès-à-present. Vous le porterez à vôtre tour. C'est l'uniforme des Mânes. Rassurez-vous donc & ne craignez rien. Pouvez-vous manquer de fermeté dans cette occasion ? Vous, qui avez eu l'assurance de soutenir ma vûë. Ces Gens-ci ne sont pas si méchans que moi.

L'Ecolier , à ces paroles , rappelant tout son courage , regar-

da les Phantômes assez hardiment. Considérez attentivement toutes ces Ombres, lui dit le Boiteux. Celles qui ont des Mausolées sont confonduës avec celles qui n'ont qu'une miserable biere pour tout monument. La subordination qui les distinguoit les uns des autres pendant leur vie, ne subsiste plus. Le grand Sommelier du Corps, & le premier Ministre ne sont pas plus presentement que les plus vils Citoyens enterrez dans cette Eglise. La grandeur de ces nobles Mânes a fini avec leurs jours, comme celle d'un Heros de Theatre finit avec la piece.

Je fais une remarque, dit Leandro; je vois une Ombre qui se promene toute seule & semble fuir la compagnie des autres. Dites plutôt que les autres évitent la sienne, répondit le Démon, & vous direz la vérité:

Scavez-vous bien quelle est cette ombre-là ? C'est celle d'un vieux Notaire lequel a eu la vanité de se faire enterrer dans un cercueil de plomb. Ce qui a choqué tous les autres Mânes bourgeois dont les cadavres ont été mis en terre ici plus modestement. Ils ne veulent point pour mortifier son orgueil, que son ombre se mêle parmi eux.

Je viens de faire encore une observation, reprit Don Cléofas : deux ombres en passant l'une devant l'autre, se sont arrêtées un moment pour se regarder ; ensuite elles ont continué leur chemin. Ce sont, repartit le Diable, celle de deux amis intimes, dont l'un étoit Peintre, & l'autre Musicien. Ils étoient un peu yvrognes ; à cela près, fort honnêtes-gens. Ils cessèrent de vivre dans la même année. Quand leurs Mânes se rencontrent, frappez du

souvenir de leurs plaisirs , ils se disent par leur triste silence : Ah ! mon ami , nous ne boirons plus !

Misericorde , s'écria l'Ecolier , qu'est-ce que je vois ? Je découvre au bout de cette Eglise deux ombres qui se promènent ensemble. Qu'elles me paroissent mal appareillées ! Leurs tailles & leurs allures sont bien différentes ! L'une est d'une hauteur demesurée & marche fort gravement , au lieu que l'autre est petite & a l'air évaporé. La grande , reprit le Boiteux , est celle d'un Allemand qui perdit la vie pour avoir bû dans une débauche trois santez avec du tabac dans son vin. Et la petite est celle d'un François, lequel suivant l'esprit galant de sa Nation s'avisa en entrant dans une Eglise de presenter poliment de l'eau benite à une jeune Dame qui en fortoit : dès le même jour , pour prix de sa politesse , il fut

couché par terre d'un coup d'escopette.

De mon côté, dit Asmodée, je considère trois ombres remarquables que je demêle dans la foule. Il faut que je vous apprenne de quelle façon elles ont été séparées de leur matière. Elles animoient les jolis corps de trois Comédiennes qui faisoient autant de bruit à Madrid dans leur tems qu'Origo, Citherio & Arbuscula, en ont fait à Rome dans le leur, & qui possédoient aussi-bien qu'elles l'Art de divertir les hommes en public & de les ruiner en particulier. Voici quelle fut la fin de ces fameuses Comédiennes Espagnoles: l'une creva subitement d'envie au bruit des applaudissemens du Parterre au début d'une Actrice nouvelle. L'autre trouva dans l'excès de la bonne chère l'infailible mort qui le suit: Et la troisième, venant de s'échauf-

fer sur la Scène à jouer le rôle d'une vestale, mourut d'une fausse-couche derrière le Théâtre.

Mais laissons en repos toutes ces Ombres, pour suivre le Démon, nous les avons assez examinées. Je veux présenter à votre vûë un nouveau spectacle qui doit faire sur vous une impression encore plus forte que celui-ci. Je vais, par la même puissance qui vous a fait apercevoir ces Mânes, vous rendre la mort visible. Vous allez contempler cette cruelle ennemie du genre humain, laquelle tourne sans cesse autour des hommes sans qu'ils la voient, qui parcourt en un clin d'œil toutes les parties du monde & fait dans un même moment sentir son pouvoir aux divers peuples qui les habitent.

Regardez du côté de l'Orient. La voilà qui s'offre à vos yeux. Une troupe nombreuse d'oiseaux de

mauvaise augure vole devant elle avec la terreur, & annonce son passage par des cris funebres. Son infatigable main est armée de la faux terrible sous laquelle tombent successivement toutes les générations. Sur une de ses ailes sont peints la guerre, la peste, la famine, le naufrage, l'incendie, avec les autres accidens funestes qui lui fournissent à chaque instant une nouvelle proie. Et l'on voit sur l'autre aîle de jeunes Médecins qui se font recevoir Docteurs, en présence de la mort qui leur donne le Bonnet, après leur avoir fait jurer qu'ils n'exerceront jamais la Medecine autrement qu'on la pratique aujourd'hui.

Quoi-que Don Cleofas fut persuadé qu'il n'y avoit aucune réalité dans ce qu'il voioit, & que c'étoit seulement pour lui faire plaisir que le Diable lui montrait

22 LE DIABLE

la mort sous cette forme , il ne pouvoit la considerer sans fraieur. Il se rassura néanmoins & dit au Démon : Cette figure épouventable ne passera pas seulement par-dessus la Ville de Madrid ; elle y laissera sans doute des marques de son passage. Oüi , certainement , répondit le Boiteux ; Elle ne vient pas ici pour rien. Il ne tiendra qu'à vous d'être témoin de la besogne qu'elle va faire. Je vous prens au mot , répliqua l'Écolier. Volons sur ses traces. Voions sur quelles familles malheureuses sa fureur tombera. Que de larmes vont couler ! Je n'en doute pas , répartit Asmodée ; mais il y en aura bien de commande. La mort malgré l'horreur qui l'accompagne cause autant de joie que de douleur.

Nos deux Spectateurs prirent leur vol & suivirent la Mort, pour l'observer. Elle entra d'abord

BOITEUX. 23

dans une maison bourgeoise dont le chef étoit malade à l'extrémité. Elle le toucha de sa faux & il expira au milieu de sa famille, qui forma aussi-tôt un concert touchant de plaintes & de lamentations. Il n'y a point ici de tricherie, dit le Démon. La femme & les enfans de ce Bourgeois l'aimoient tendrement; d'ailleurs ils avoient besoin de lui pour subsister; leurs pleurs ne sauroient être perfides.

Il n'en est pas de même de ce qui se passe dans cette autre maison, où vous voiez la mort qui frappe un vieillard alité. C'est un Conseiller qui a toujours vécu dans le celibat, & fait très-mauvaise chere pour amasser des biens considerables qu'il laisse à trois neveux qui se sont assemblez chez lui dès qu'ils ont appris qu'il tiroit à sa fin. Ils ont fait paroître une extrême affliction, & fort bien

joué leurs rôles. Mais les voilà qui levent le masque & se préparent à faire des actes d'héritiers, après avoir fait des grimaces de parens. Ils vont fouiller par tout. Qu'ils trouveront d'or & d'argent ! Quel plaisir, vient de dire tout à l'heure ; un de ses héritiers aux autres, quel plaisir pour des neveux d'avoir de vieux lardes d'oncles qui renoncent aux douceurs de la vie pour les leur procurer ! La belle Oraison funebre, dit Léandro Perez ! Oh ! ma foi, reprit le Diable, la plûpart des Peres qui sont riches & qui vivent long-tems, n'en doivent point attendre une autre de leurs propres enfans.

Tandis que ces héritiers pleins de joie cherchent les trésors du Défunt, la Mort vole vers un grand Hôtel où demeure un jeune Seigneur qui a la petite vérole. Ce Seigneur le plus aimable
de

de la Cour va périr au commencement de ses beaux jours , malgré le fameux Médecin qui le gouverne , ou peut-être parce qu'il est gouverné par ce Docteur.

Remarquez avec quelle rapidité la mort fait ses opérations. Elle a déjà tranché la destinée de ce jeune Seigneur & je la vois prête à faire une autre expédition. Elle s'arrête sur un Convent , elle descend dans une Celule , fond sur un bon Religieux , & coupe le fil de la vie pénitente & mortifiée qu'il mène depuis quarante ans. La Mort , toute terrible qu'elle est , ne l'a point épouvanté ; mais en récompense elle entre dans un Hôtel qu'elle va remplir d'effroi. Elle s'approche d'un Licencié de condition , nommé depuis peu à l'Evêché d'Albarazin. Ce Prélat n'est occupé que des préparatifs qu'il fait pour se rendre à son Diocèse avec toute la pompe qui

accompagne aujourd'hui les Princes de l'Eglise. Il ne songe à rien moins qu'à mourir. Néanmoins il va tout à l'heure partir pour l'autre monde, où il arrivera sans suite comme le Religieux, & je ne sçais s'il y sera reçu aussi favorablement que lui.

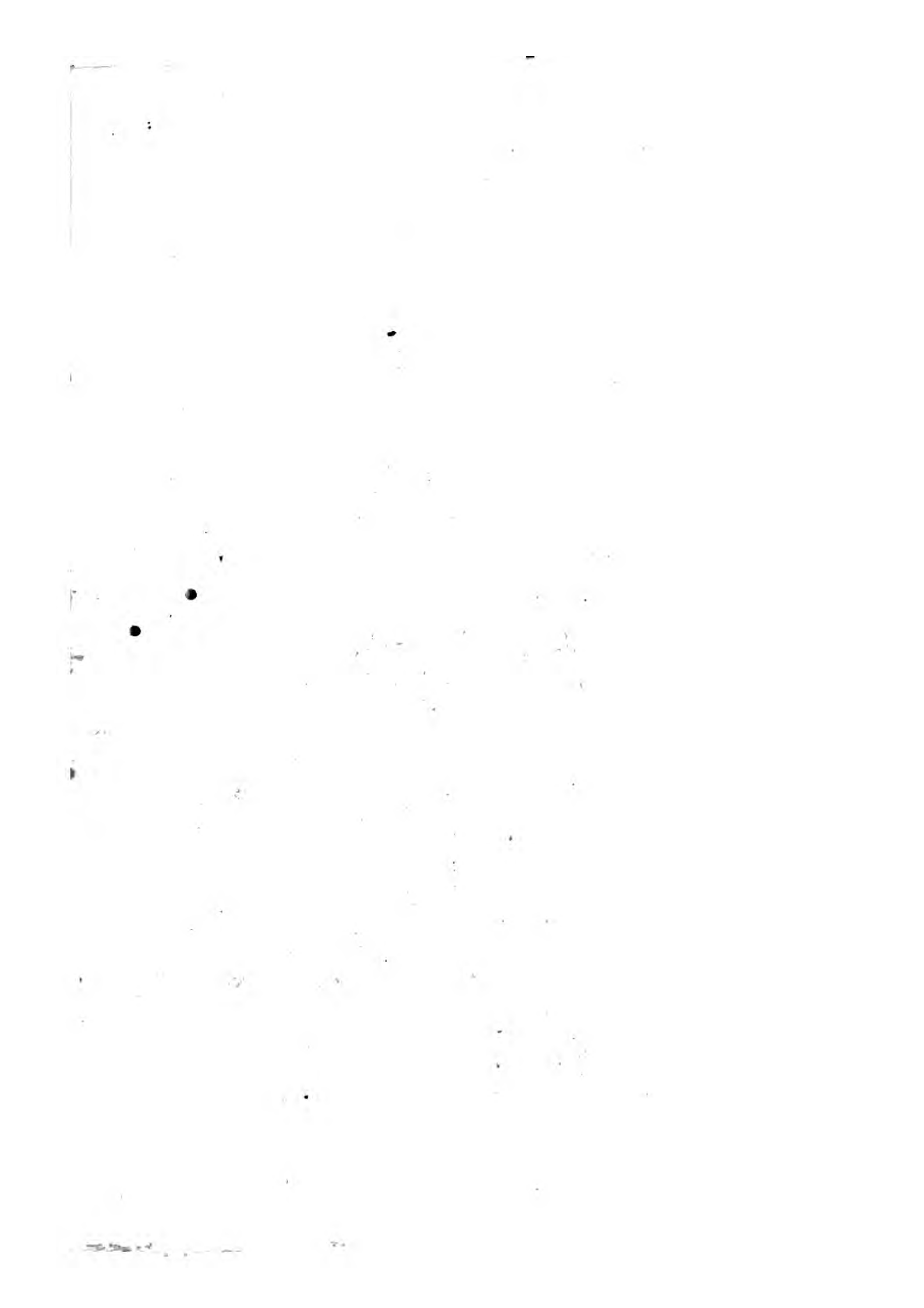
O Ciel ! s'écria Zambullo, la Mort va passer par dessus le Palais du Roi ! Je crains que d'un coup de faux la barbare ne jette toute l'Espagne dans la consternation. Vous avez raison de trembler, dit le Boiteux ; car elle n'a pas plus de considération pour les Rois que pour leurs Valets de pied : Mais rassurez-vous, ajouta-t-il un moment après ; elle n'en veut point encore au Monarque ; elle va tomber sur un de ses Courtisans, sur un de ces Seigneurs dont l'unique occupation est de le suivre & de faire leur Cour. Ce ne sont pas les hommes de l'Etat les plus difficiles à remplacer.

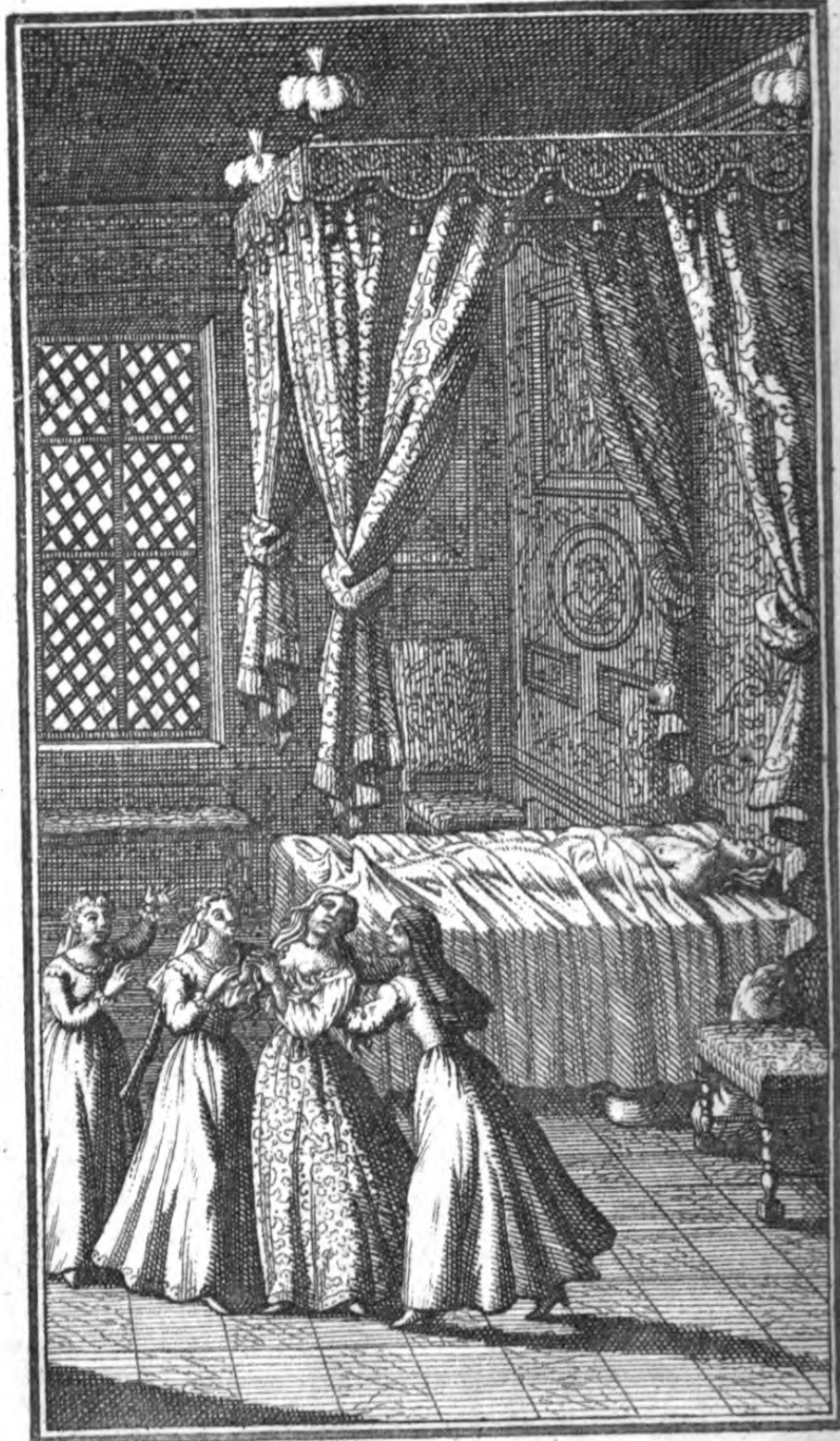
Mais il me semble, repliqua l'Écolier, que la mort ne se contente pas d'avoir enlevé ce Courtisan; elle fait encore une pause sur le Palais du côté de l'appartement de la Reine. Cela est vrai, répartit le Diable, & c'est pour faire une très-bonne œuvre : Elle va couper le chiffet à une mauvaise femme, qui se plaît à semer la division dans la Cour de la Reine, & qui est tombée malade de chagrin de voir deux Dames qu'elle avoit broüillées se reconcilier de bonne foi.

Vous allez entendre des cris perçans, continua le Démon. La Mort vient d'entrer dans ce bel Hôtel à main gauche. Il va s'y passer la plus triste Scène que l'on puisse voir sur le Théâtre du monde. Arrêtez vos yeux sur ce déplorable spectacle. Effectivement dit Don Cléofas, j'aperçois une Dame qui s'arrache les cheveux & se débat entre les bras de ses fem-

mes. Pourquoi paroît-elle si affligée ? Regardez dans l'appartement qui est vis-à-vis de celui-là ; répondit le Diable ; vous en découvrirez la cause. Remarquez un homme étendu sur ce lit magnifique ; c'est son mari qui expire. Elle en est inconsolable. Leur histoire est touchante & mériteroit d'être écrite. Il me prend envie de vous la conter.

Vous me ferez plaisir , repliqua Léandro ; le pitoiable ne m'attendrit pas moins que le ridicule me réjouit. Elle est un peu longue , reprit Asmodée ; mais elle est trop intéressante pour vous ennuyer. D'ailleurs , je vous l'avoüerai , tout Démon que je suis , je me lasse de suivre la Mort. Laissons - là chercher de nouvelles victimes. Je le veux bien , dit Zambullo. Je suis plus curieux d'entendre l'histoire dont vous me faites fête , que de voir périr tous les humains l'un





Dubercelle Saul.

BOITEUX. 29

après l'autre. Alors le Boiteux en commença le recit dans ces termes, après avoir transporté l'Ecolier sur une des plus hautes maisons de la ruë d'Alcala.

CHAPITRE II.

La force de l'amitié.

HISTOIRE.

UN jeune Cavalier de Toléde suivi de son Valet de chambre, s'éloignoit à grandes journées du lieu de sa naissance, pour éviter les suites d'une tragique aventure. Il étoit à deux petites lieuës de la Ville de Valence, lorsqu'à l'entrée d'un bois il rencontra une Dame, qui descendoit d'un carosse avec précipitation. Aucun voile ne couvroit son visage, qui étoit d'une éclatante beau-

té , & cette charmante personne paroissoit si troublée, que le Cavalier jugeant qu'elle avoit besoin de secours , ne manqua pas de lui offrir celui de sa valeur.

Généreux inconnu , lui dit la Dame , je ne refuserai point l'offre que vous me faites. Il semble que le Ciel vous ait envoyé ici pour détourner le malheur que je crains. Deux Cavaliers se sont donné rendez-vous dans ce bois ; je viens de les y voir entrer tout à l'heure. Ils vont se battre. Suivez-moi, s'il vous plaît ; venez m'aider à les séparer. En achevant ces mots , elle s'avança dans le bois ; & le Tolédan , après avoir laissé son cheval à son Valet , se hâta de la joindre.

A peine eurent-ils fait cent pas , qu'ils entendirent un bruit d'épées , & bien-tôt ils découvrirent entre les arbres deux hommes qui se battoient avec fureur.

Le Tolédan courut à eux pour les séparer , & en étant venu à bout par ses prieres & par ses efforts , il leur demanda le sujet de leur différent.

Brave inconnu , lui dit un des deux Cavaliers , je m'apelle Don Fabrique de Mendoce , & mon ennemi se nomme Don Alvaro Ponce. Nous aimons Doña Théodora , cette Dame que vous accompagnez. Elle a toujours fait peu d'attention à nos soins , & quelques galanteries que nous aions pû imaginer pour lui plaire , la cruelle ne nous en a pas mieux traitez. Pour moi , j'avois dessein de continuër à la servir malgré son indifférence , mais mon Rival au lieu de prendre le même parti , s'est avisé de me faire un apel.

Il est vrai , interrompit Don Alvar , que j'ai jugé à propos d'en user ainsi. Je crois que si je n'avois

point de Rival, Doña Théodora pourroit m'écouter. Je veux donc tâcher d'ôter la vie à Don Fadrique, pour me défaire d'un homme qui s'opose à mon bonheur.

Seigneur Cavalier, dit alors le Toledan, je n'approuve point votre combat. Il offense Doña Théodora. On sçaura bien-tôt dans le Roïaume de Valence que vous vous ferez battus pour elle. L'honneur de votre Dame vous doit être plus cher que votre repos & que vos vies. D'ailleurs quel fruit le Vainqueur peut-il attendre de sa victoire? Après avoir exposé la réputation de sa Maîtresse, pense-t'il qu'elle le verra d'un œil plus favorable? Quel aveuglement! Croiez-moi, faites plutôt sur vous l'un & l'autre un effort plus digne des noms que vous portez. Rendez-vous Maîtres de vos transports furieux, &

par un serment inviolable engagez-vous tous deux à souscrire à l'accommodement que j'ai à vous proposer. Votre querelle peut se terminer sans qu'il en coûte du sang.

Eh ! de quelle maniere , s'écria Don Alvar ? Il faut que cete Dame se déclare , repliqua le Tolédan ; qu'elle fasse choix de Don Fadrique ou de vous . & que l'Amant sacrifié loin de s'armer contre son Rival , lui laisse le champ libre. J'y consens , dit Don Alvar , & j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré , que Doña Theodora se détermine ; qu'elle me préfère , si elle veut , mon Rival , cette préférence me sera moins insupportable que l'affreuse incertitude où je suis. Et moi , dit à son tour Don Fadrique , j'en atteste le Ciel ! Si ce divin objet que j'adore ne prononce point en ma faveur , je vais m'éloigner de ses charmes , & si je ne

34 LE DIABLE
puis les oublier , du moins je ne les
verrai plus.

Alors le Tolédan se tournant
vers Doña Théodora : Madame,
lui dit-il , c'est à vous de parler.
Vous pouvez d'un seul mot desar-
mer ces deux Rivaux. Vous n'a-
vez qu'à nommer celui dont vous
voulez récompenser la constance.
Seigneur Cavalier , répondit la
Dame , cherchez un autre tempe-
rément pour les accorder. Pour-
quoi me rendre la victime de leur
accommodement ? J'estime , à la
vérité , Don Fadrique & Don Al-
var ; mais je ne les aime point ;
& il n'est pas juste que pour pré-
venir l'atteinte que leur com-
bat pourroit porter à ma gloire ,
je donne des espérances que mon
cœur ne sçauroit avoüer.

La feinte n'est plus de saison ;
Madame , reprit le Tolédan ; il
faut , s'il vous plaît , vous déclai-
rer. Quoi que ces deux Cavaliers

soient également bienfaits ; je suis assuré que vous avez plus d'inclination pour l'un que pour l'autre. Je m'en fie à la fraieur mortelle dont je vous ai vû agité.

Vous expliquez mal cette fraieur , repartit Doña Theodora : la perte de l'un ou de l'autre de ces Cavaliers me toucheroit sans doute , & je me la reprocherois sans cesse , quoi que je n'en fusse que la cause innocente ; mais si je vous ai paru allarmée , sçachez que le péril qui menace ma réputation a fait toute ma crainte.

Don Alvaro Ponce qui étoit naturellement brutal , perdit enfin patience : c'en est trop , dit-il d'un ton brusque ; puisque Madame refuse de terminer la chose à l'amiable , le sort des armes en va donc décider. En parlant de cette sorte , il se mit en devoir de pousser Don Fadrique , qui de son côté se disposa à le bien recevoir.

Alors la Dame plus effraïée par cette action , que déterminée par son penchant , s'écria toute éperdue : Arrêtez , Seigneurs Cavaliers , je vais vous satisfaire. S'il n'y a pas d'autre moien d'empêcher un combat qui interresse mon honneur , je déclare que c'est à Don Fadrique de Mendoza que je donne la préférence.

Elle n'eut pas achevé ces paroles , que le disgracié Ponce , sans dire un seul mot , courut délier son cheval qu'il avoit attaché à un arbre , & disparut en jettant des regards furieux sur son Rival & sur sa Maîtresse. L'heureux Mendoza au contraire étoit au comble de sa joie. Tantôt il se mettoit à genoux devant Doña Theodora , tantôt il embrassoit le Tolédan , & ne pouvoit trouver d'expressions assez vives pour leur marquer toute la reconnoissance dont il se sentoit pénétré.

Cependant la Dame devenuë plus tranquille après l'éloignement de Don Alvar , songeoit avec quelque douleur, qu'elle venoit de s'engager à souffrir les soins d'un Amant, dont à la vérité elle estimoit le mérite; mais pour qui son cœur n'étoit point prévenu.

Seigneur, Don Fadrique, lui dit-elle, j'espère que vous n'abuserez pas de la préférence que je vous ai donnée. Vous la devez à la nécessité où je me suis trouvée de prononcer entre vous & Don Alvar. Ce n'est pas que je n'aie toujours fait beaucoup plus de cas de vous que de lui. Je sçai bien qu'il n'a pas toutes les bonnes qualitez que vous avez. Vous êtes le Cavalier de Valence le plus parfait. C'est une justice que je vous rends. Je dirai même que la recherche d'un homme tel que vous peut flâter la vanité d'une femme; mais

38 LE DIABLE

quelque glorieuse qu'elle soit pour moi, je vous avouërai que je la vois avec si peu de goût, que vous êtes à plaindre de m'aimer aussi tendrement que vous le faites paroître. Je ne veux pourtant pas vous ôter toute espérance de toucher mon cœur. Mon indifférence n'est peut-être qu'un effet de la douleur qui me reste encore de la perte que j'ai faite depuis un an, de Don André de Cifuentes mon mari. Quoi-que nous n'aions pas été long-tems ensemble, & qu'il fût dans un âge avancé, lorsque mes parens ébloüis de ses richesses m'obligèrent à l'épouser, j'ai été fort affligée de sa mort. Je le regrette encore tous les jours.

Eh ! n'est-il pas digne de mes regrets, ajouta-t-elle ? Il ne ressembloit nullement à ces vieillards chagrins & jaloux, qui ne pouvant se persuader qu'une jeune femme soit assez sage pour leur

pardonner leur foiblesse , font eux-mêmes des témoins assidus de tous leurs pas , ou la font observer par une Duégne dévouée à leur tyrannie. Helas ! il avoit en sa vertu une confiance dont un jeune mari adoré seroit à peine capable. D'ailleurs , sa complaisance étoit infinie , & j'ose dire qu'il faisoit son unique étude d'aller au-devant de tout ce que je paroissais souhaiter. Tel étoit Don André de Cifuentes. Vous jugez bien , Mendoza , que l'on n'oublie pas aisément un homme d'un caractère si aimable. Il est toujours présent à ma pensée , & cela ne contribue pas peu sans doute à détourner mon attention de tout ce que l'on fait pour me plaire :

Don Fadrique ne pût s'empêcher d'interrompre en cet endroit Doña Theodora : Ah ! Madame , s'écria-t-il , que j'ai de joie d'apprendre de votre propre bouche

que ce n'est pas par aversion pour ma personne que vous avez méprisé mes soins. J'espère que vous vous rendrez un jour à ma constance. Il ne tiendra point à moi que cela n'arrive, reprit la Dame, puisque je vous permets de me venir voir & de me parler quelquefois de vôtre amour. Tâchez de me donner du goût pour vos galanteries. Faites en sorte que je vous aime. Je ne vous cacherai point les sentimens favorables que j'aurai pris pour vous; mais si malgré tous vos efforts vous n'en pouvez venir à bout, souvenez-vous, Mendoce, que vous ne serez pas en droit de me faire des reproches.

Don Fadrique voulut repliquer; mais il n'en eut pas le tems, parce que la Dame prit la main du Toledan, & tourna brusquement ses pas du côté de son équipage. Il alla détacher son cheval qui étoit attaché à un arbre, & le ti-

rant après lui par la bride, il suivit Doña Theodora, qui monta dans son carosse avec autant d'agitation qu'elle en étoit descenduë. La cause toutefois en étoit bien differente. Le Toledan & lui l'accompagnèrent à cheval jusqu'aux portes de Valence, où ils se séparèrent. Elle prit le chemin de sa maison, & Don Fadrique emmena dans la sienne le Toledan.

Il le fit reposer, & après l'avoir bien regalé, il lui demanda en particulier ce qui l'amenoit à Valence, & s'il se propofoit d'y faire un long séjour. J'y ferai le moins de tems qu'il me sera possible, lui répondit le Toledan. J'y passe seulement pour aller gagner la Mer & m'embarquer dans le premier vaisseau qui s'éloignera des côtes d'Espagne, car je me mets peu en peine dans quel lieu du monde j'acheverai le cours d'une vie infortunée, pourvû que ce



soit loin de ces funestes climats.

Que dites-vous, repliqua Don Fadrique avec surprise ? Qui peut vous révolter contre votre Patrie, & vous faire haïr ce que tous les hommes aiment naturellement ? Après ce qui m'est arrivé, repartit le Toledan, mon País m'est odieux, & je n'aspire qu'à le quitter pour jamais. Ah ! Seigneur Cavalier, s'écria Mendoce attendri de compassion, que j'ai d'impatience de scavoir vos malheurs ! Si je ne puis soulager vos peines, je suis du moins disposé à les partager. Votre physionomie m'a d'abord prévenu pour vous ; vos manieres me charment, & je sens que je m'intéresse déjà vivement à votre sort.

C'est la plus grande consolation que je puisse recevoir, Seigneur Don Fadrique, répondit le Toledan ; & pour reconnoître en quelque sorte les bontez que vous me

témoignez , je vous dirai aussi qu'en vous voiant tantôt avec Alvaro Ponce , j'ai penché de vôtre côté. Un mouvement d'inclination que je n'ai jamais senti à la première vûë de personne , me fit craindre que Doña Theodora ne vous préférât vôtre Rival , & j'eus de la joie , lorsqu'elle se fût déterminée en vôtre faveur. Vous avez depuis si bien fortifié cette première impression , qu'au lieu de vouloir vous cacher mes ennuis , je cherche à m'épancher & trouve une douceur secrète à vous découvrir mon ame. Apprenez donc mes malheurs.

Tolede m'a vû naître , & Don Juan de Zarate est mon nom. J'ai perdu presque dès mon enfance ceux qui m'ont donné le jour ; de maniere que je commençai de bonne heure à jouir de quatre mille ducats de rente qu'ils m'ont laissez. Comme je pouvois disposer

44 LE DIABLE

de ma main, & que je me croiois assez riche pour ne devoir consulter que mon cœur dans le choix que je ferois d'une femme, j'épousai une fille d'une beauté parfaite sans m'arrêter au peu de bien qu'elle avoit, ni à l'égalité de nos conditions. J'étois charmé de mon bonheur, & pour mieux goûter le plaisir de posséder une personne que j'aimois, je la menai, peu de jours après mon mariage à une terre que j'ai à quelques lieues de Toledé.

Nous y vivions tous deux dans une union charmante, lorsque le Duc de Naxera, dont le Château est dans le voisinage de ma terre, vint un jour qu'il chassoit se rafraîchir chez moi. Il vit ma femme & en devint amoureux. Je le crus du moins & ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il rechercha bien-tôt mon amitié avec empressement : ce qu'il avoit jusques-

là fort négligé. Il me mit de ses parties de chasse, me fit force présents & encore plus d'offres de services.

Je fus d'abord allarmé de sa passion. Je pensai retourner à Toledo avec mon épouse, & le Ciel sans doute m'inspiroit cette pensée. Effectivement si j'eusse ôté au Duc toutes les occasions de voir ma femme, j'aurois évité les malheurs qui me sont arrivez ; mais la confiance que j'avois en elle me rassura. Il me parut qu'il n'étoit pas possible qu'une personne que j'avois épousée sans dot & tirée d'un état obscur, fût assez ingrate pour oublier mes bontez. Helas ! je la connoissois mal. L'ambition & la vanité qui sont deux choses si naturelles aux femmes, étoient les plus grands défauts de la mienne.

Dès que le Duc eut trouvé moiën de lui aprendre ses senti-

46 LE DIABLE

mens, elle se scût bon gré d'avoir fait une conquête si importante. L'attachement d'un homme que l'on traitoit d'*Excellence*, chatoüilla son orgueil & remplit son esprit de fastueuses chimeres. Elle s'en estima davantage & m'en aima moins. Ce que j'avois fait pour elle, au lieu d'exciter sa reconnoissance, ne fit plus que m'attirer ses mépris. Elle me regarda comme un mari indigne de sa beauté ; & il lui sembla que si ce Grand Seigneur qui étoit épris de ses charmes l'eut vûë avant son mariage, il n'auroit pas manqué de l'épouser. Ennivrée de ces folles idées & séduite par quelques presens qui les flâtoient, elle se rendit aux secrets empressements du Duc.

Ils s'écrivoient assez souvent, & je n'avois pas le moindre soupçon de leur intelligence ; mais enfin je fus assez malheureux pour sortir de mon aveuglement. Un jour je re-

vins de la chasse de meilleure heure qu'à l'ordinaire. J'entrai dans l'appartement de ma femme ; elle ne m'attendoit pas si-tôt. Elle venoit de recevoir une lettre du Duc & se préparoit à lui faire réponse. Elle ne pût cacher son trouble à ma vûë. J'en fremis & voiant sur une table du papier & de l'ancre, je jugeai qu'elle me trahissoit. Je la pressai de me montrer ce qu'elle écrivoit ; mais elle s'en defendit ; de sorte que je fus obligé d'employer jusqu'à la violence pour satisfaire ma jalouse curiosité. Je tirai de son sein , malgré toute sa résistance , une lettre qui contenoit ces paroles :

Languirai-je toujours dans l'attente d'une seconde entrevûë ? Que vous êtes cruelle de me donner les plus douces esperances, & de tant tarder à les remplir ! Don Juan va tous les jours à la Chasse ou à Toléde ; ne dévriens-

48 LE DIABLE

nous pas profiter de ces occasions ? Aiez plus d'égard à la vive ardeur qui me consume. Plaignez-moi , Madame : Songez que si c'est un plaisir d'obtenir ce qu'on desire , c'est un tourment d'en attendre long-tems la possession.

Je ne pus achever de lire ce Billet sans être transporté de rage. Je mis la main sur ma dague , & dans mon premier mouvement je fus tenté d'ôter la vie à l'infidèle épouse qui m'ôtoit l'honneur ; mais faisant réflexion que c'étoit me vanger à demi , & que mon ressentiment demandoit encore une autre victime , je me rendis maître de ma fureur. Je dissimulai. Je dis à ma femme , avec le moins d'agitation qu'il me fut possible : Madame , vous avez eu tort d'écouter le Duc. L'éclat de son rang ne doit point vous ébloüir ; mais les jeunes personnes aiment le faste. Je veux croire que c'est-là tout
votre

vôtre crime , & que vous ne m'avez point fait le dernier outrage. C'est pourquoi j'excuse votre indiscretion , pourvû que vous rentriez dans votre devoir , & que desormais sensible à ma seule tendresse , vous ne songiez qu'à la mériter.

Après lui avoir tenu ce discours, je sortis de son appartement , autant pour la laisser se remettre du trouble où étoient ses esprits , que pour chercher la solitude dont j'avois besoin moi-même pour calmer la colere qui m'enflâmoit. Si je ne pus reprendre ma tranquillité , j'affectai du moins un air tranquille pendant deux jours ; & le troisième , feignant d'avoir à Toléde une affaire de la dernière conséquence , je dis à ma femme que j'étois obligé de la quitter pour quelque tems , & que je la priois d'avoir soin de sa gloire pendant mon absence.

Je partis ; mais au lieu de continuer mon chemin vers Toléde, je revins secretement chez moi à l'entrée de la nuit, & me cachai dans la chambre d'un domestique fidèle, d'où je pouvois voir tout ce qui entroit dans ma maison. Je ne doutois point que le Duc n'eut été informé de mon départ, & je m'imaginois qu'il ne manqueroit pas de vouloir profiter de la conjoncture. J'esperois les surprendre ensemble, je me promettois une entiere vengeance.

Néanmoins je fus trompé dans mon attente. Loin de remarquer qu'on se disposât au logis à recevoir un galand, je m'aperçûs au contraire que l'on fermoit les portes avec exactitude, & trois jours s'étant écoulés sans que le Duc eût paru, ni même aucun de ses gens, je me persuadai que mon épouse s'étoit repentie de sa faute, & qu'elle avoit enfin rompu

tout commerce avec son Amant.

Prévenu de cette opinion , je perdis le desir de me venger , & me livrant aux mouvemens d'un amour que la colere avoit suspendu , je courus à l'apartement de ma femme. Je l'embrassai avec transport , & lui dis : Madame , je vous rends mon estime & mon amitié. Je vous avouë que je n'ai point été à Toléde. J'ai feint ce voiage pour vous éprouver. Vous devez pardonner ce piège à un mari dont la jalousie n'étoit pas sans fondement. Je craignois que vôtre esprit séduit par de superbes illusions , ne fût pas capable de se détromper ; mais graces au Ciel , vous avez reconnu vôtre erreur , & j'espere que rien ne troublera plus nôtre union.

Ma femme me parut touchée de ces paroles , & laissant couler quelques pleurs : Que je suis malheureuse , s'écria-t-elle , de vous

avoir donné sujet de soupçonner ma fidélité ! J'ai beau détester ce qui vous a si justement irrité contre moi : mes yeux depuis deux jours sont vainement ouverts aux larmes , toute ma douleur , tous mes remords seront inutiles , je ne regagnerai jamais vôtre confiance. Je vous la redonne , Madame , interrompis - je tout attendri de l'affliction qu'elle faisoit paroître , je ne veux plus me souvenir du passé , puisque vous vous en repentez.

En effet , dès ce moment j'eûs pour elle les mêmes égards que j'avois eus auparavant , & je recommençai à goûter des plaisirs qui avoient été si cruellement troublez. Ils devinrent même plus piquans , car ma femme , comme si elle eut voulu effacer de mon esprit toutes les traces de l'offense qu'elle m'avoit faite , prenoit plus de soin de me plaire , qu'elle n'en

avoit jamais pris. Je trouvois plus de vivacité dans ses caresses , & peu s'en falloit que je ne fusse bien-aïse du chagrin qu'elle m'avoit causé.

Je tombai malade en ce tems-là. Quoi-que ma maladie ne fût point mortelle , il n'est pas concevable combien ma femme en parut allarmée. Elle passoit le jour auprès de moi ; & la nuit , comme j'étois dans un appartement séparé, elle me venoit voir deux ou trois fois pour aprendre par elle-même de mes nouvelles. Enfin , elle monroit une extrême attention à courir au-devant de tous les secours dont j'avois besoin. Il sembloit que sa vie fût attachée à la mienne. De mon côté , j'étois si sensible à toutes les marques de tendresse qu'elle me donnoit , que je ne pouvois me lasser de le lui témoigner. Cependant , Seigneur Mendoce , elles n'étoient pas aussi

sinceres que je me l'imaginois.

Une nuit, ma santé commençoit alors à se rétablir, mon valet de chambre vint me réveiller : Seigneur, me dit-il tout émû, je suis fâché d'interrompre vôtre repos ; mais je vous suis trop fidèle pour vouloir vous cacher ce qui se passe en ce moment chez vous. Le Duc de Naxera est avec Madame.

Je fus si étourdi de cette nouvelle, que je regardai quelque tems mon valet sans pouvoir lui parler. Plus je pensois au rapport qu'il me faisoit, plus j'avois de peine à le croire véritable. Non, Fabio, m'écriai-je, il n'est pas possible que ma femme soit capable d'une si grande perfidie ! Tu n'es point assuré de ce que tu dis. Seigneur, reprit Fabio, plût au Ciel que j'en pusse encore douter, mais de fausses apparences ne m'ont point trompé. Depuis que vous

B O I T E U X. 55

Êtes malade, je soupçonne qu'on introduit presque toutes les nuits le Duc dans l'appartement de Madame. Je me suis caché pour éclaircir mes soupçons, & je ne suis que trop persuadé qu'ils sont justes.

A ce discours, je me levai tout furieux; je pris ma robe de chambre & mon épée, & marchai vers l'appartement de ma femme accompagné de Fabio qui portoit de la lumière. Au bruit que nous fîmes en entrant, le Duc qui étoit assis sur le lit, se leva, & prenant un pistolet qu'il avoit à sa ceinture, il vint au-devant de moi & me tira; mais ce fût avec tant de trouble & de précipitation qu'il me manqua. Alors je m'avancai sur lui brusquement & lui enfonçai mon épée dans le cœur. Je m'adressai ensuite à ma femme qui étoit plus morte que vive: Et toi, lui dis-je infâme, reçoit le prix de

toutes ces perfidies. En disant cela, je lui plongeai dans le sein mon épée toute fumante du sang de son Amant.

Je condamne mon emportement, Seigneur Don Fadrique, & j'avoüe que j'aurois pû assez punir une épouse infidelle, sans lui ôter la vie; mais quel homme pourroit conserver sa raison dans une pareille conjoncture? Peignez-vous cette perfide femme attentive à ma maladie; représentez-vous toutes ses démonstrations d'amitié, toutes les circonstances, toute l'énormité de sa trahison, & jugez si l'on ne doit point pardonner sa mort à un mari qu'une si juste fureur animoit.

Pour achever cette tragique histoire en deux mots: Après avoir pleinement assouvi ma vengeance, je m'habillai à la hâte; je jugeai bien que je n'avois pas de tems à perdre: Que les parens

du Duc me feroient chercher par toute l'Espagne , & que le crédit de ma famille ne pouvant balancer le leur , je ne ferois en sûreté que dans un païs Etranger. C'est pourquoi je choisis deux de mes meilleurs chevaux , & avec tout ce que j'avois d'argent & de pierres , je sortis de ma maison avant le jour , suivi du Valet qui m'avoit si bien prouvé sa fidélité. Je pris la route de Valence dans le dessein de me jeter dans le premier vaisseau qui feroit voile vers l'Italie. Comme je passois aujourd'hui près du bois où vous étiez , j'ai rencontré Doña Théodora qui m'a prié de la suivre & de l'aider à vous séparer.

Après que le Tolédan eut achevé de parler , Don Fadrique lui dit : Seigneur Don Juan, vous vous êtes justement vengé du Duc de Naxera. Soiez sans inquiétude sur les poursuites que ses parens pour-

ront faire. Vous demeurerez, s'il vous plaît, chez moi, en attendant l'occasion de passer en Italie. Mon oncle est Gouverneur de Valence. Vous serez plus en sûreté ici qu'ailleurs, & vous y serez avec un homme qui veut être uni desormais avec vous d'une étroite amitié.

Zarate répondit à Mendocce dans des termes pleins de reconnaissance, & accepta l'asile qu'il lui presentoit. Admirez la force de la sympathie, Seigneur Don Cléofas, poursuivit Asmodée, ces deux jeunes Cavaliers se sentirent tant d'inclination l'un pour l'autre, qu'en peu de jours il se forma entr'eux une amitié comparable à celle d'Oreste & de Pylade. Avec un mérite égal, ils avoient ensemble un tel rapport d'humeur, que ce qui plaisoit à Don Fadrique ne manquoit pas de plaire à Don Juan. C'étoit le même caractère.

Enfin, ils étoient faits pour s'aimer. Don Fadrique sur-tout étoit enchanté des manières de son ami. Il ne pouvoit même s'empêcher de les vanter à tout moment à Doña Théodora.

Ils alloient souvent tous deux chez cette Dame, qui voioit toujours avec indifférence les soins & les assiduités de Mendocce. Il en étoit très-mortifié & s'en plaignoit quelquefois à son ami, qui pour le consoler lui disoit : que les femmes les plus insensibles se laissoient enfin toucher : Qu'il ne manquoit aux Amans que la patience d'attendre ce tems favorable : qu'il ne perdit point courage : que sa Dame tôt ou tard récompenseroit ses services. Ce discours, quoique fondé sur l'expérience ne rassuroit point le timide Mendocce, qui craignoit de ne pouvoir jamais plaire à la veuve de Cifuentes. Cette crainte le jetta dans une

languueur qui faisoit pitié à Don Juan , mais Don Juan fut bien-tôt plus à plaindre que lui.

Quelque sujet qu'eut ce Tolédan d'être révolté contre les femmes , après l'horrible trahison de la sienne , il ne pût se défendre d'aimer Doña Théodora. Cependant loin de s'abandonner à une passion qui offensoit son ami , il ne songea qu'à la combattre , & persuadé qu'il ne la pouvoit vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avoient fait naître , il résolut de ne plus voir la veuve de Cifuentes. Ainsi lorsque Mendocce le vouloit mener chez elle , il trouvoit toujours quelque prétexte pour s'en excuser.

D'une autre part Don Fadrique n'alloit pas une fois chez la Dame , qu'elle ne lui demandât pourquoi Don Juan ne la venoit plus voir. Un jour qu'elle lui faisoit cette question , il lui répon-

dit en souïrant que son Ami avoit ses raisons. Et quelles raisons peut-il avoir de me fuir, dit Doña Théodora ? Madame, répartit Mendoce, comme je voulois aujourd'hui vous l'amener, & que je lui marquois quelque surprise sur ce qu'il refusoit de m'accompagner, il m'a fait une confidence qu'il faut que je vous relève pour le justifier. Il m'a dit qu'il avoit fait une Maîtresse, & que n'ayant pas beaucoup de tems à demeurer dans cette Ville, les momens lui étoient chers.

Je ne suis point satisfaite de cette excuse, reprit en rougissant la veuve de Cifuentes. Il n'est pas permis aux Amans d'abandonner leurs Amis. Don Fadrique remarqua la rougeur de Doña Théodora. Il crut que la vanité seule en étoit la cause, & que ce qui faisoit rougir la Dame n'étoit qu'un simple dépit de se voir négligée.

homme ce qu'il doit aux Dames. Néanmoins, Don Juan, vous ne venez plus chez moi depuis que vous êtes amoureux. J'ai sujet, ce me semble, de me plaindre de vous. Je veux croire toutefois que ce n'est point de votre propre mouvement que vous me fuïez. Votre Dame vous aura sans doute défendu de me voir. Avoüez le moi, Don Juan, & je vous excuse. Je sçai que les Amans ne sont pas libres dans leurs actions & qu'ils n'oseroient désobéir à leurs Maîtresses.

Madame, répondit le Tolédan, je conviens que ma conduite doit vous étonner; mais, de grace, ne souhaitez pas que je me justifie. Contentez-vous d'apprendre que j'ai raison de vous éviter. Quelle que puisse être cette raison, reprit Doña Théodora toute émûë, je veux que vous me la disiez. Hé bien! Madame, repartit Don Juan,

il faut vous obéir ; mais ne vous plaignez pas si vous en entendez plus que vous n'en voulez sçavoir.

Don Fadrique , poursuivit il , vous a raconté l'avanture qui m'a fait quitter la Castille. En m'éloignant de Toledé , le cœur plein d'eressement contre les femmes, je les défiois toutes de me jamais surprendre. Dans cette fiere disposition, je m'aprochai de Valence , je vous rencontraï , & ce que personne encore n'a pû faire peut-être , je souëtins vos premiers regards sans en être troublé. Je vous ai revûë même depuis impunément ; mais , hélas ! que j'ai païé cher quelques jours de fierté ! vous avez enfin , vaincu ma résistance , vôtre beauté , vôtre esprit , tous vos charmes se sont exercez sur un rebelle. En un mot , j'ai pour vous tout l'amour que vous êtes capable d'inspirer.

Voilà , Madame , ce qui m'écar-

te de vous. La personne dont on vous a dit que j'étois occupé, n'est qu'une Dame imaginaire. C'est une fausse confiance que j'ai faite à Mendoce pour prévenir les soupçons que j'aurois pû lui donner, en refusant toujours de vous venir voir avec lui.

Ce discours à quoi Doña Théodora ne s'étoit point attenduë, lui causa une si grande joie, qu'elle ne pût l'empêcher de paroitre. Il est vrai qu'elle ne se mit point en peine de la cacher, & qu'au lieu d'armer ses yeux de quelque rigueur, elle regarda le Tolédan d'un air assez tendre, & lui dit: Vous m'avez appris vôtre secret, Don Juan, je veux aussi vous découvrir le mien. Ecoutez-moi.

Insensible aux soupirs d'Alvaro Ponce, peu touchée de l'attachement de Mendoce, je menois une vie douce & tranquille, lorsque le hasard vous fit passer près

du bois où nous nous rencontrâmes. Malgré l'agitation où j'étois alors, je ne laissai pas de remarquer que vous m'offriez vôtre secours de très bonne grace ; & la maniere avec laquelle vous scûtes séparer deux Rivaux furieux, me fit concevoir une opinion fort avantageuse de vôtre adresse & de vôtre valeur. Le moien que vous proposâtes pour les accorder, me déplût. Je ne pouvois sans beaucoup de peine me résoudre à choisir l'un ou l'autre. Mais pour ne vous rien déguiser, je croi que vous aviez déjà un peu de part à ma répugnance. Car dans le même moment que forcée par la nécessité, ma bouche nomma Don Fadrique, je sentis que mon cœur se déclaroit pour l'inconnu. Depuis ce jour, que je dois appeller heureux, après l'aveu que vous m'avez fait, vôtre mérite a augmenté l'estime que j'avois pour vous.

Je ne vous fais, continua-t-elle, un mystère de mes sentimens. Je vous les déclare avec la même franchise que j'ai dit à Mendocce que je ne l'aimois point. Une femme qui a le malheur de se sentir du penchant pour un Amant qui ne sçauroit être à elle, a raison de se contraindre & de se venger du moins de sa foiblesse par un silence éternel ; mais je croi que l'on peut sans scrupule découvrir une tendresse innocente à un homme qui n'a que des vûës légitimes. Oüi, je suis ravie que vous m'aimiez, & j'en rends graces au Ciel, qui nous a sans doute destinez l'un pour l'autre.

Après ce discours, la Dame se tût pour laisser parler Don Juan, & lui donner lieu de faire éclater tous les transports de joie & de reconnoissance qu'elle croioit lui avoir inspirez ; mais au lieu de paroître enchanté des choses qu'il

venoit d'entendre, il demeura triste & rêveur.

Que vois-je ! Don Juan, lui dit-elle ? Quand pour vous faire un sort qu'un autre que vous pourroit trouver digne d'envie, j'oublie la fierté de mon sexe & vous montre une ame charmée, vous résistez à la joie que doit vous causer une déclaration si obligante ! vous gardez un silence glacé ! Je vois même de la douleur dans vos yeux. Ah ! Don Juan, quel étrange effet produisent en vous mes bontez !

Eh ! quel autre effet, Madame, répondit tristement le Tolédan, peuvent-elles faire sur un cœur comme le mien ? Je suis d'autant plus misérable que vous me témoignez plus d'inclination. Vous n'ignorez pas ce que Mendocce, fait pour moi. Vous sçavez quelle tendre amitié nous lie. Pourrois-je établir mon bonheur

sur la ruine de ses plus douces espérances ? Vous avez trop de délicatesse, dit Doña Théodora. Je n'ai rien promis à Don Fadrique. Je puis vous offrir ma foi sans mériter ses reproches, & vous pouvez la recevoir sans lui faire un larcin. J'avoüe que l'idée d'un ami malheureux doit vous causer quelque peine ? mais Don Juan, est-elle capable de balancer l'heureux destin qui vous attend ?

Oüi, Madame, repliqua-t-il d'un ton ferme. Un ami tel que Mendocce a plus de pouvoir sur moi que vous ne pensez. S'il vous étoit possible de concevoir toute la tendresse, toute la force de notre amitié, que vous me trouveriez à plaindre ! Don Fadrique n'a rien de caché pour moi. Mes intérêts sont devenus les siens. Les moindres choses qui me regardent ne sçauroient échapper à son attention ; ou pour tout dire en un mot,

je partage son ame avec vous.

Ah ! si vous vouliez que je profitasse de vos bontez , il falloit me les laisser voir avant que j'eusse formé les nœuds d'une amitié si forte. Charmé du bonheur de vous plaire , je n'aurois alors regardé Mendoce que comme un Rival. Mon cœur en garde contre l'affection qu'il me marquoit , n'y auroit pas répondu , & je ne lui devrois pas aujourd'hui tout ce que je lui dois. Mais, Madame, il n'est plus tems : j'ai reçu tous les services qu'il a voulu me rendre : j'ai suivi le penchant pour lui : La reconnaissance & l'inclination me lient & me réduisent enfin à la cruelle nécessité de renoncer au sort glorieux que vous me presentez.

En cet endroit Doña Théodora , qui avoit les yeux couverts de larmes , prit son mouchoir pour s'essuier. Cette action troubla le

Tolédan. Il sentit chanceler sa constance. Il commençoit à ne répondre plus de rien. Adieu, Madame, continua-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs, adieu, il faut vous fuir pour sauver ma vertu. Je ne puis soutenir vos pleurs ; ils vous rendent trop redoutable. Je vais m'éloigner de vous pour jamais & pleurer la perte de tant de charmes que mon inexorable amitié veut que je lui sacrifie. En achevant ces paroles, il se retira avec un reste de fermeté qu'il n'avoit pas peu de peine à conserver.

Après son départ, la veuve de Cifuentes fut agitée de mille mouvemens confus. Elle eut honte de s'être déclarée à un homme qu'elle n'avoit pû retenir. Mais ne pouvant douter qu'il ne fut fortement épris, & que le seul intérêt d'un ami ne lui fît refuser la main qu'elle lui offroit, elle fut assez raisonnable

sonnable pour admirer un si rare effort d'amitié, au lieu de s'en offenser. Néanmoins comme on ne sçauroit s'empêcher de s'affliger, quand les choses n'ont pas le succès que l'on desire, elle résolut d'aller dès le lendemain à la campagne, pour dissiper ses chagrins, ou plutôt pour les augmenter; car la solitude est plus propre à fortifier l'amour qu'à l'affoiblir.

Don Juan de son côté n'ayant pas trouvé Mendocce au logis, s'étoit enfermé dans son appartement pour s'abandonner en liberté à sa douleur. Après ce qu'il avoit fait en faveur d'un ami, il crut qu'il lui étoit permis du moins d'en soupirer. Mais Don Fadrique vint bien-tôt interrompre sa rêverie; & jugeant à son visage qu'il étoit indisposé, il en témoigna tant d'inquiétude, que Don Juan pour le rassurer fut obligé de lui dire qu'il n'avoit besoin que de repos

Mendoce sortit aussi-tôt pour le laisser reposer ; mais il sortit d'un air si triste , que le Tolédan en sentit plus vivement son infortune. O Ciel ! dit-il en lui même , pourquoi faut-il que la plus tendre amitié du monde fasse tout le malheur de ma vie !

Le jour suivant Don Fadrique n'étoit pas encore levé , qu'on le vint avertir que Doña Théodora étoit partie avec tout son domestique pour son Château de Vitlareal , & qu'il y avoit aparence qu'elle n'en reviendrait pas si-tôt. Cette nouvelle le chagrina moins à cause des peines que fait souffrir l'éloignement d'un objet aimé , que parce qu'on lui avoit fait mystère de ce départ. Sans sçavoir ce qu'il en devoit penser , il en conçût un funeste présage.

Il se leva pour aller voir son ami , tant pour l'entretenir là-dessus , que pour aprendre l'état de sa

santé. Mais comme il achevoit de s'habiller, Don Juan entra dans sa chambre en lui disant : Je viens dissiper l'inquiétude que je vous cause. Je me porte assez bien aujourd'hui. Cette bonne nouvelle, répondit Mendoce, me console un peu de la mauvaise que j'ai reçue. Le Tolédan demanda qu'elle étoit cette mauvaise nouvelle, & Don Fadrique après avoir fait sortir ses gens, lui dit : Doña Théodora est partie ce matin pour la campagne, où l'on croit qu'elle sera long-tems. Ce départ m'étonne. Pourquoi me l'a-t-on caché ? Qu'en pensez-vous, Don Juan ? N'ai-je pas raison d'être allarmé ?

Zarate se garda bien de lui dire sur cela sa pensée, & tâcha de lui persuader que Doña Théodora pouvoit être allée à la campagne sans qu'il eut sujet de s'en effraier. Mais Mendoce peu content

des raisons que son ami emploioit pour le rassurer , l'interrompit : tous ces discours , dit-il , ne sçau- roient dissiper le soupçon que j'ai conçu. J'aurai fait peut-être im- prudemment quelque chose qui aura déplû à Doña Théodora. Pour m'en punir , elle me quitte sans daigner seulement m'apren- dre mon crime.

Quoi-qu'il en soit , je ne puis demeurer plus long-tems dans l'incertitude. Allons, Don Juan, allons la trouver. Je vais faire préparer des chevaux. Je vous conseille , lui dit le Toledan , de ne mener personne avec vous. Cet éclaircissement se doit faire sans témoins. Don Juan ne sçauroit être de trop , reprit Don Fadri- que , Doña Théodora n'ignore point que vous sçavez tout ce qui se passe dans mon cœur. Elle vous estime , & loin de m'embarasser , vous m'aidez à l'apaiser en ma faveur.

Non, Don Fadrique, repliqua-t-il, ma présence ne peut vous être utile. Partez tout seul, je vous en conjure. Non, mon cher Don Juan, repartit Mendoce, nous irons ensemble. J'attens cette complaisance de votre amitié. Quelle tyrannie, s'écria le Tolédan d'un air chagrin ! Pourquoi exigez-vous de mon amitié ce qu'elle ne doit pas vous accorder.

Ces paroles que Don Fadrique ne comprenoit pas, & le ton brusque dont elles avoient été prononcées, le surprirent étrangement. Il regarda son ami avec attention : Don Juan, lui dit-il, que signifie ce que je viens d'entendre ? Quel affreux soupçon naît dans mon esprit ! Ah ! c'est trop vous contraindre & me gêner ! Parlez. Qui cause la répugnance que vous marquez à m'accompagner ?

Je voulois vous la cacher, répondit le Tolédan ; mais puisque

vous m'avez forcé vous-même à la laisser paroître, il ne faut plus que je dissimule. Cessons, mon cher Don Fadrique, de nous applaudir de la conformité de nos affections ; elle n'est que trop parfaite. Les traits qui vous ont blessé n'ont point épargné vôtre ami. Doña Théodora... Vous seriez mon rival, interrompit Mendocce en pâlisant ! Dès que j'ai connu mon amour, repartit Don Juan, je l'ai combattu. J'ai fui constamment la veuve de Cifuentes. Vous le sçavez. Vous m'en avez vous-même fait des reproches. Je triomphois du moins de ma passion, si je ne pouvois la détruire.

Mais hier cette Dame me fit dire qu'elle souhaitoit de me parler chez elle. Je m'y rendis. Elle me demanda pourquoi je semblois vouloir l'éviter. J'inventai des excuses. Elle les rejetta. Enfin, je fus obligé de lui en découvrir la vé-

ritable cause. Je crus qu'après cette déclaration, elle approuveroit le dessein que j'avois de la fuir; mais par un bizarre effet de mon étoile, vous le dirai-je? Oüi, Mendocce, je dois vous le dire, je trouvais Théodora prévenue pour moi.

Quoi - que Don Fadrique eût l'esprit du monde le plus doux & le plus raisonnable, il fut saisi d'un mouvement de fureur à ce discours, & interrompant encore son ami en cet endroit: Arrêtez, Don Juan, lui dit-il, percez-moi plutôt le sein que de poursuivre ce fatal recit. Vous ne vous contentez pas de m'avouër que vous êtes mon Rival, vous m'apprenez encore qu'on vous aime. Juste Ciel! quelle confiance vous m'osez faire! Vous mettez nôtre amitié à une épreuve trop rude. Mais que, dis-je, nôtre amitié? Vous l'avez violée en conservant les

sentimens perfides que vous me déclarez.

Quelle étoit mon erreur ! Je vous croiois généreux , magnanime ; & vous n'êtes qu'un faux ami , puisque vous avez été capable de concevoir un amour qui m'outrage. Je suis accablé de ce coup imprévu. Je le sens d'autant plus vivement qu'il m'est porté par une main . . . Rendez-moi plus de justice , interrompit à son tour le Tolédan , donnez-vous un moment de patience. Je ne suis rien moins qu'un faux ami. Ecoutez-moi , & vous vous repentirez de m'avoir apellé de ce nom odieux.

Alors il lui raconta ce qui s'étoit passé entre la veuve de Cifuentes & lui , le rendre aveu qu'elle lui avoit fait , & les discours qu'elle lui avoit tenus pour l'engager à se livrer sans scrupule à sa passion. Il lui répéta ce qu'il avoit répondu à ces discours ; & à mesu-

B O I T E U X. 81

re qu'il parloit de la fermeté qu'il avoit fait paroître , Don Fadrique sentoit évanouïr sa fureur. Enfin , ajoûta Don Juan , l'amitié l'emporta sur l'amour ; je refusai la foi de Doña Théodora. Elle en pleura de dépit. Mais , grand Dieu , que ses pleurs excitèrent de trouble dans mon ame ! Je ne puis m'en ressouvenir sans trembler encore du péril que j'ai couru. Je commençois à me trouver barbare , & pendant quelques instans , Mendoce , mon cœur vous devint infidèle. Je ne cedai pas pourtant à ma foiblesse , & je me dérobai par une prompte fuite à des larmes si dangereuses. Mais ce n'est pas assez d'avoir évité ce danger ; il faut craindre pour l'avenir. Il faut hâter mon départ. Je ne veux plus m'exposer aux regards de Théodora. Après cela , Don Fadrique m'accusera-t-il encore d'ingratitude & de perfidie ?

Non , lui répondit Mendocce en l'embrassant , je vous rends toute vôtre innocence. J'ouvre les yeux. Pardonnez un injuste reproche au premier transport d'un Amant qui se voit ravir toutes ses esperances. Hélas ! devois-je croire que Doña Théodora pourroit vous voir long-tems sans vous aimer , sans se rendre à ces charmes , dont j'ai moi-même éprouvé le pouvoir ? Vous êtes un véritable ami. Je n'impute plus mon malheur qu'à la fortune ; & loin de vous haïr , je sens augmenter pour vous ma tendresse. Hé ! quoi , vous renoncez pour moi à la possession de Doña Théodora ! vous faites à nôtre amitié un si grand sacrifice , & je n'en serois pas touché ! vous pouvez dompter vôtre amour , & je ne ferois pas un effort pour vaincre le mien. Je dois répondre à vôtre générosité , Don Juan ; suivez le penchant

qui vous entraîne. Epousez la veuve de Cifuentes. Que mon cœur, s'il veut, en gemisse ! Mendoce vous en presse.

Vous m'en pressez en vain, repliqua Zarate. J'ai pour elle, je le confesse, une passion violente ; mais vôtre repos m'est plus cher que mon bonheur. Et le repos de Théodora, reprit Don Fadrique, vous doit-il être indifférent ? Ne nous flâtons point. Le penchant qu'elle a pour vous décide de mon sort. Quand vous vous éloigneriez d'elle, quand pour me la céder vous iriez loin de ses yeux traîner une vie déplorable, je n'en serois pas mieux. Puisque je n'ai pû lui plaire jusqu'ici, je ne lui plairai jamais. Le Ciel n'a réservé cette gloire qu'à vous seul. Elle vous a aimé dès le premier moment qu'elle vous a vû. Elle a pour vous une inclination naturelle. En un mot, elle ne scau-

roit être heureuse qu'avec vous. Recevez donc la main qu'elle vous presente. Comblez ses desirs & les vôtres. Abandonnez - moi à mon infortune , & ne faites pas trois misérables , lorsqu'un seul peut épuiser toute la rigueur du destin.

Asmodée en cet endroit fut obligé d'interrompre son recit , pour écouter l'Ecolier , qui lui dit : Ce que vous me racontez est surprenant. Y a-t-il en effet des gens d'un si beau caractère ? Je ne vois dans le monde que des amis qui se broüillent , je ne dis pas pour des Maîtresses comme Doña Théodora , mais pour des Coquettes fieffées. Un amant peut-il renoncer à un objet qu'il adore & dont il est aimé , de peur de rendre un ami malheureux ? Je ne croiois cela possible que dans la nature du Roman où l'on peint les hommes tels qu'ils dévoient être

plûtôt que tels qu'ils font. Je demeure d'accord, répondit le Diable, que ce n'est pas une chose fort ordinaire ; mais elle est non-seulement dans la nature du Roman, elle est aussi dans la belle nature de l'homme. Cela est si vrai, que depuis le déluge, j'en ai vû deux exemples, y compris celui-ci. Revenons à mon histoire.

Les deux amis continuèrent à se faire un sacrifice de leur passion ; & l'un ne voulant point céder à la générosité de l'autre, leurs sentimens amoureux demeurèrent suspendus pendant quelques jours. Ils cessèrent de s'entretenir de Théodora. Ils n'osoient plus même prononcer son nom. Mais tandis que l'Amitié triomphoit ainsi de l'Amour dans la Ville de Valence, l'Amour, comme pour s'en venger, régnoit ailleurs avec tyrannie, & se faisoit obéir sans résistance.

Doña Théodora s'abandonnoit à sa tendresse dans son Château de Villareal situé près de la mer. Elle pensoit sans cesse à Don Juan, & ne pouvoit perdre l'esperance de l'épouser, quoiqu'elle ne dût pas s'y attendre, après les sentimens d'amitié qu'il avoit fait éclater pour Don Fadrique.

Un jour après le coucher du Soleil, comme elle prenoit sur le bord de la mer le plaisir de la promenade avec une de ses femmes, elle aperçût une petite chaloupe qui venoit gagner le rivage. Il lui sembla d'abord qu'il y avoit dedans sept à huit hommes de fort mauvaise mine; mais après les avoir vûs de plus près, & considerez avec plus d'attention, elle jugea qu'elle avoit pris des masques pour des visages. En effet, c'étoient des gens masquez & tous armez d'épées & de bayonnettes.

Elle fremit à leur aspect, & ne

tirant pas un bon augure de la décente qu'ils se préparoient à faire, elle tourna brusquement ses pas vers le Château. Elle regardoit de tems en tems derriere elle pour les observer, & remarquant qu'ils avoient pris terre, & qu'ils commençoient à la poursuivre, elle se mit à courir de toute sa force; Mais comme elle ne couroit pas si bien qu'Athalante, & que les Masques étoient legers & vigoureux, ils la joignirent à la porte du Château & l'arrêtèrent.

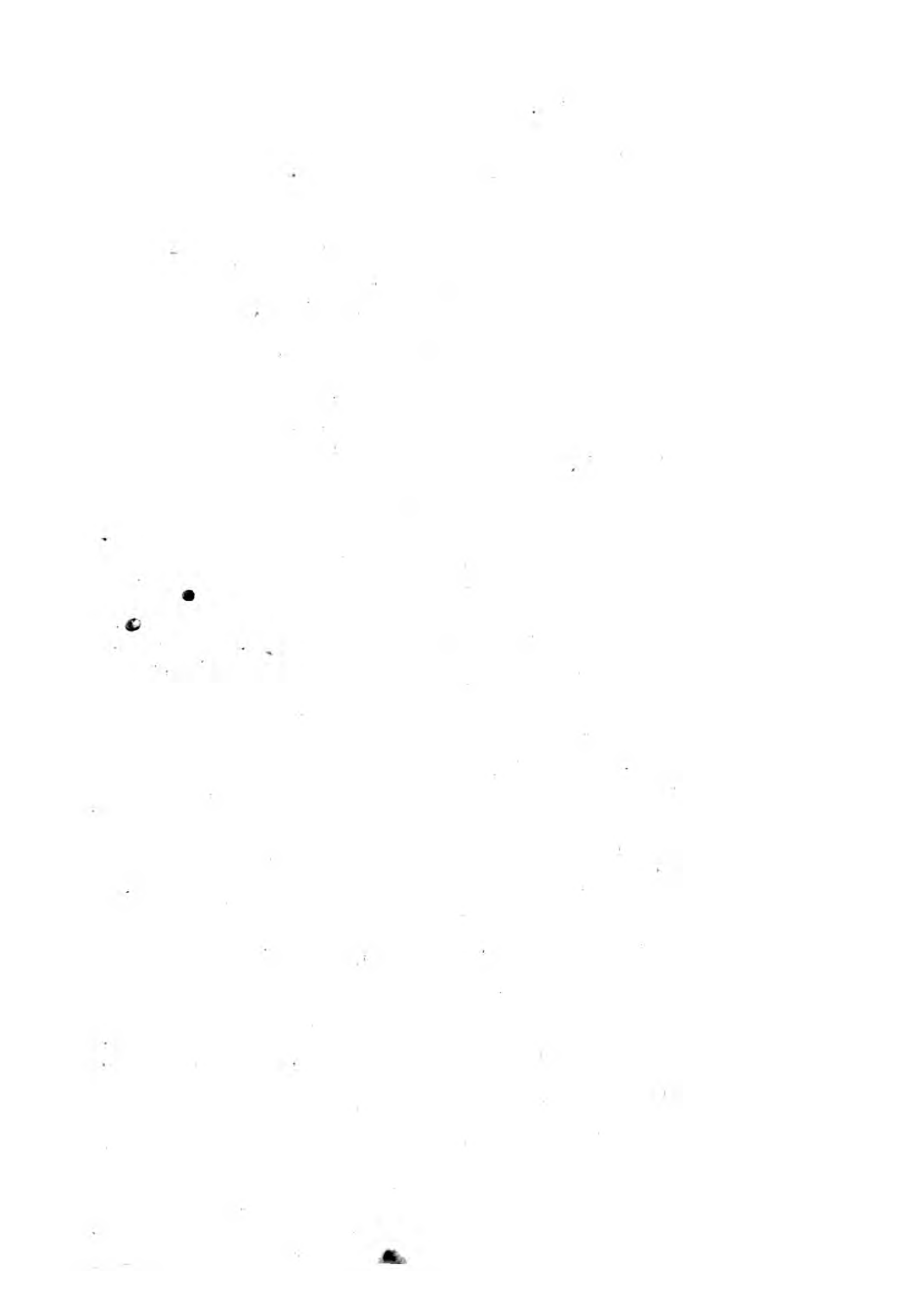
La Dame & la fille qui l'accompagnoit poussèrent de grands cris qui attirèrent aussi-tôt quelques Domestiques, & ceux-ci donnant l'allarme au Château, tous les Valets de Doña Théodora accoururent bien-tôt armez de fourches & de bâtons. Cependant deux hommes des plus robustes de la troupe masquée, après avoir pris entre leurs bras la Maîtresse

& la suivante , les emportoient vers la chaloupe malgré leur résistance , pendant que les autres faisoient tête aux gens du Château , qui commencèrent à les presser vivement. Le combat fut long ; mais enfin les hommes masquez exécutèrent heureusement leur entreprise , & regagnèrent leur chaloupe en se battant en retraite. Il étoit tems qu'ils se retirassent ; car ils n'étoient pas encore tous embarquez , qu'ils virent paroître du côté de Valence quatre ou cinq Cavaliers qui piquoient à outrance & sembloient vouloir venir au secours de Théodora. A cette vûë , les Ravisseurs se hâtèrent si bien de prendre le large , que l'empressement des Cavaliers fut inutile.

Ces Cavaliers étoient Don Fadrigue & Don Juan. Le premier avoit reçu ce jour-là une lettre par laquelle on lui mandoit que l'on

avoit appris de bonne part qu'Alvaro Ponce étoit dans l'Isle de Majorque ; qu'il avoit équipé une espece de Tartane , & qu'avec une vingtaine de gens qui n'avoient rien à perdre , il se propofoit d'enlever la veuve de Cifuentes , la premiere fois qu'elle seroit dans son Château. Sur cet avis le Tolédan & lui , avec leurs Valets de chambre , étoient partis de Valence sur le champ , pour venir apprendre cet attentat à Doña Théodora. Ils avoient découvert de loin sur le bord de la mer un assez grand nombre de personnes qui paroïssent combattre les uns contre les autres , & soupçonnant que ce pouvoit être ce qu'ils craignoient , ils pouffoient leurs chevaux à toute bride pour s'oposer au projet de Don Alvar. Mais quelque diligence qu'ils pussent faire , ils n'arrivèrent que pour être témoins de l'enlevement qu'ils vouloient prévenir.

Pendant ce tems-là , Alvaro Ponce , fier du succès de son audace , s'éloignoit de la côte avec sa proie , & sa chaloupe alloit joindre un petit vaisseau armé qui l'attendoit en pleine mer. Il n'est pas possible de sentir une plus vive douleur que celle qu'eurent Mendoce & Don Juan. Ils firent mille imprécations contre Don Alvar , & remplirent l'air de plaintes aussi pitoiables que vaines. Tous les Domestiques de Théodora animez par un si bel exemple , n'épargnèrent point les lamentations. Tout le rivage retentissoit de cris. La fureur , le desespoir , la desolation régnoit sur ces tristes bords. Le ravissement d'Helene ne causa point dans la Cour de Sparte une si grande consternation.





Dubercelle Scul

CHAPITRE III.

*Du démêlé d'un Poëte Tragique avec
un Auteur Comique.*

L'Ecolier ne pût s'empêcher d'interrompre le Diable en cet endroit : Seigneur Asmodée, lui dit-il, il n'y a pas moyen de résister à la curiosité que j'ai de sçavoir ce que signifie une chose qui attire mon attention, malgré le plaisir que je prens à vous écouter. Je remarque dans une chambre deux hommes en chemise qui se tiennent à la gorge & aux cheveux, & plusieurs personnes en robe de chambre qui s'empres- sent à les séparer. Apprenez-moi, je vous prie, ce que tout cela veut dire. Le Démon qui ne cherchoit qu'à le contenter, lui donna sur le champ cette satisfaction de la maniere suivante.

Les Personnages que vous voiez en chemise & qui se battent, lui dit-il, sont deux Auteurs François; & les gens qui les séparent sont deux Allemands, un Flamand & un Italien. Ils demeurent tous dans la même maison, qui est un Hôtel garni, où il ne loge guère que des étrangers. L'un de ces Auteurs fait des Tragedies, & l'autre des Comedies. Le premier pour quelque desagrément qu'il a essuié en France est venu en Espagne, & le dernier peu content de sa condition à Paris, a fait le même voyage dans l'espérance de trouver à Madrid une meilleure fortune.

Le Poëte tragique est une esprit vain & présomptueux, qui s'est fait, en dépit de la plus saine partie du Public, une assez grande réputation dans son País. Pour tenir sa Muse en haleine, il compose tous les jours. Ne pouvant

dormir cette nuit, il a commencé une Pièce dont il a tiré le sujet de l'Iliade. Il en a fait une Scène, & comme son moindre défaut, est d'avoir, ainsi que ses confrères, une démangeaison continuelle d'affaïner les gens du recit de ses Ouvrages, il s'est levé, a pris sa chandelle, & tout en chemise est venu frapper rudement à la porte de l'Auteur Comique, qui faisant un meilleur usage de son tems, dormoit d'un profond sommeil.

Celui-ci s'est réveillé au bruit & est allé ouvrir à l'autre, qui d'un air de possédé lui a dit en entrant : Tombez, mon ami, tombez à mes genoux : Adorez un Genie que Melpomène favorise. Je viens d'enfanter des Vers... Mais, que dis-je, je viens ? C'est Apollon lui-même qui me les a dictés. Si j'étois à Paris, j'irois les lire aujourd'hui de maison en



94. LE DIABLE

maison. J'attens qu'il soit jour ; pour en aller charmer Monsieur nôtre Ambassadeur , aussi-bien que tous les François qui sont à Madrid. Avant que je les montre à personne , je veux vous les reciter.

Je vous remercie de la préférence , a répondu l'Auteur comique , en baillant de toute sa force. Ce qu'il y a de fâcheux , c'est que vous prenez un peu mal vôtre tems : Je me suis couché fort tard , le sommeil m'accable , & je ne réponds pas que j'entende , sans me rendormir , tous les vers que vous avez à me dire. Oh ! j'en réponds bien moi , à repris le Poëte Tragique ! Quand vous seriez mort , la Scène que je viens de composer seroit capable de vous rapeller à la vie. Ma versification n'est point un assemblage de sentimens communs & d'expressions triviales , que la rime seule soutienne ; c'est une Poësie mâle qui émeut le cœur

& frappe l'esprit. Je ne suis pas de ces Poëtreaux dont les pitoiables nouveautez ne font que passer sur la Scène comme des ombres, & vont à Utique divertir les Affriquains, mes pièces dignes d'être consacrées avec ma statuë dans la Bibliothèque Palatine, ont encore la foule après trente représentations. Mais venons, ajouta ce Poëte modeste, venons aux vers dont je veux vous donner l'étrenne.

Voici ma Tragedie : *La mort de Patrocle*. Scène premiere. Briséide & les autres captives d'Achille paroissent. Elles s'arrachent les cheveux & se frapent le sein, pour témoigner la douleur qu'elles ont de la perte de Patrocle. Elles ne peuvent pas même se soutenir; abatuës par leur desespoir, elles se laissent tomber sur le Théâtre. Vous me direz que cela est un peu hazardé; mais c'est ce

que je cherche. Que les petits génies se tiennent dans les bornes étroites de l'imitation , sans oser les franchir , à la bonne heure. Il y a de la prudence dans leur timidité. Pour moi , j'aime le nouveau , & je tiens que pour émouvoir & ravir les Spectateurs , il faut leur présenter des images auxquelles ils ne s'attendent point.

Les captives sont donc couchées par terre. Phœnix Gouverneur d'Achille est avec elles. Il les aide à se relever l'une après l'autre. Ensuite il commence la Protasse par ces Vers.

*Priam va perdre Hector & sa superbe Ville ;
Les Grecs veulent venger le Compagnon d'Achille :*

*Le fier Agamemnon , le divin Camelus ,
Nestor pareil aux Dieux , le vaillant Eumelus ,*

*Leonte de la pique adroit à l'exercice ,
Le nerveux Diomedé & l'éloquent Ulysse.
Achille s'y prépare & déjà ce Héros*

** Pouffe*

B O I T E U X. 97

* Pouffe vers Ilium ses immortels chevaux,
Pour arriver plutôt où sa fureur l'entraîne,
Quoique l'œil qui les voit ne les suive qu'à
peine,

Il leur dit : chers Xanthus, Balius, avancez,
Et lorsque vous serez de carnage lassez,
Quand les Troiens fuyans rentreront dans leur
Ville,

Regagnez nôtre Camp, mais non pas sans
Achille,

Xanthus baisse la tête & répond par ces mots,
Achille, vous serez content de vos chevaux :

Ils vont aller au gré de vôtre impatience ;

Mais de vôtre trépas l'instant fatal s'avance.

Furon aux yeux de bœuf ainsi le fait parler,

Et d'Achille aussi-tôt le Char semble voler.

Les Grecs en le voiant de mille cris de joie

Soudain font retentir les rivages de Troie.

Ce Prince revêtu des armes de Vulcain,

Paroît plus éclatant que l'Astre du matin,

Ou tel que le Soleil commençant sa carrière,

S'élève pour donner au monde la lumière,

Où brillant comme un feu que les Villageois

font

Pendant l'obscur nuit sur le sommet du Mont.

* Hom. Lib. XIX.

Je m'arrête, a poursuivi l'Au-
teur Tragique, pour vous laisser

Tome II.

E

98 LE DIABLE

respirer un moment; car si je vous recitois toute ma Scène de suite, la beauté de ma versification & le grand nombre de traits brillans & de pensées sublimes qu'elle contient vous suffoqueroient. Remarquez la justesse de cette comparaison: *plus éclatant qu'un feu que les Villageois font . . .* Tout le monde ne sent point cela; mais vous qui avez de l'esprit & du véritable, vous en devez être enchanté. Je le suis sans doute, a répondu l'Auteur comique en souïriant d'un air malin, rien n'est si beau, & je suis persuadé que vous ne manquerez pas de parler aussi dans votre Tragedie du soin que Thetis prenoit de chasser les mouches Troiennes qui s'aprochoient du corps de Patrocle. Ne pensez pas vous en moquer, a repliqué le Tragique. Un Poëte qui a de l'habileté peut tout risquer. Cet endroit-là est peut-être celui de ma pièce le

plus propre à me fournir des Vers pompeux. Je ne le ratterai pas sur ma parole.

Tous mes ouvrages, a-t-il continué sans façon, sont marquez au bon coin. Aussi quand je les lis, il faut voir comme on les applaudit. Je m'arrête à chaque Vers pour recevoir des loüanges. Je me souviens qu'un jour je lisois à Paris une Tragedie dans une maison où il va tous les jours de beaux-esprits à l'heure du dîner, & dans laquelle, sans vanité, je ne passe pas pour un Pradon. La grande Comtesse de Vieille-brune y étoit. Elle a le goût fin & délicat. Je suis son Poëte favori. Elle pleuroit à chaudes larmes dès la premiere Scène. Elle fut obligée de changer de mouchoir au second Acte; elle ne fit que sanglotter au troisiéme; elle se trouva mal au quatriéme; & je crus à la catastrophe, qu'elle alloit mourir avec le Héros de ma pièce.

A ces mots , quelque envie qu'eut l'Auteur comique de garder son sérieux , il lui est échappé un éclat de rire. Ah ! que je reconnois bien, dit-il, cette bonne Comtesse à ce trait-là. C'est une femme qui ne peut souffrir la Comédie. Elle a tant d'aversion pour le comique , qu'elle sort ordinairement de sa loge après la grande pièce , pour emporter toute sa douleur. La Tragedie est sa belle passion. Que l'ouvrage soit bon ou mauvais , pourvû que vous y fassiez parler des amans malheureux , vous êtes sûr d'attendrir la Dame. Franchement si je composois des Poëmes sérieux , je voudrois avoir d'autres approbateurs qu'elle.

Oh ! j'en ai d'autres aussi , dit le Poëte Tragique. J'ai l'approbation de mille personnes de qualité , tant mâles que femelles... Je me défierois encore du suffrage

B O I T E U X. TOI

de ces personnes là , interrompit l'Auteur comique. Je serois en garde contre leurs jugemens. Sçavez-vous bien pourquoi? C'est que ces sortes d'auditeurs sont distraits, pour la plûpart, pendant une lecture, & qu'ils se laissent prendre à la beauté d'un Vers, ou à la délicatesse d'un sentiment. Cela suffit pour leur faire louer tout un ouvrage, quelque imparfait qu'il puisse être d'ailleurs. Tout au contraire, entendent-ils quelques Vers dont la platitude ou la dureté leur blesse l'oreille, il ne leur en faut pas davantage pour décrier une bonne pièce.

Hé bien ! a repris l'Auteur sérieux, puisque vous voulez que ces Juges-là me soient suspects, je m'en fie donc aux applaudissemens du Parterre. Hé ! ne me vantez pas, s'il vous plaît, votre Parterre, a repliqué l'autre. Il fait pa-

roître trop de caprice dans ces décisions. Il se trompe quelquefois si lourdement aux représentations des pièces nouvelles, qu'il sera des deux mois entiers sottement enchanté d'un mauvais ouvrage. Il est vrai que dans la suite l'impression le desabuse & que l'Auteur demeure deshonoré après un heureux succès.

C'est un malheur qui n'est pas à craindre pour moi, a dit le Tragique. On réimprime mes pièces aussi souvent qu'elles sont représentées. J'avoüe qu'il n'en est pas de même des Comedies. L'impression découvre leur foiblesse. Les Comedies n'étant que des bagatelles, que de petites productions d'esprit... Tout beau, Monsieur l'Auteur Tragique, interrompt l'autre, tout beau. Vous ne songez pas que vous vous échauffez. Parlez de grace, devant moi de la Comedie avec un peu moins d'ir-

réverence. Pensez-vous qu'une pièce comique soit moins difficile à composer qu'une Tragedie? Détrompez-vous. Il n'est pas plus aisé de faire rire les honnêtes gens, que de les faire pleurer. Sçachez qu'un sujet ingénieux dans les mœurs de la vie ordinaire ne coûte pas moins à traiter que le plus beau sujet héroïque.

Ah ! parbleu, s'écrie le Poëte férieux, d'un ton railleur, je suis ravi de vous entendre parler dans ces termes. Hé bien ! Monsieur Calidas, pour éviter la dispute, je veux désormais autant estimer vos ouvrages, que je les ai méprisés jusqu'ici. Je me soucie fort peu de vos mépris, Monsieur Giblet, reprend avec précipitation l'Auteur comique, & pour répondre à vos airs insolens, je vais vous dire nettement ce que je pense des Vers que vous venez de me reciter : Ils sont ridicules, & les pen-

fées , quoi-que tirées d'Homère, n'en font pas moins plattes. Achille parle à ses chevaux ; ses chevaux lui répondent. Il y a là-dedans une image basse , de même que dans la comparaison du feu que les Villageois font sur une montagne. Ce n'est pas faire honneur aux anciens que de les piller de cette sorte. Ils sont , à la vérité, remplis de choses admirables ; mais il faut avoir plus de goût que vous n'en avez , pour faire un heureux choix de celles qu'on doit emprunter d'eux.

Puisque vous n'avez pas assez d'élevation de génie , a répliqué Giblet , pour apercevoir les beautés de ma Poësie , & pour vous punir d'avoir osé critiquer ma Scène , je ne vous en dirai pas la suite. Je ne suis que trop puni d'en avoir entendu le commencement , a reparti Calidas. Il vous sied bien à vous de mépriser mes Comedies.

Apprenez que la plus mauvaise que je puisse faire sera toujours fort au-dessus de vos Tragedies ; & qu'il est plus facile de prendre l'effort & de se guinder sur de grands sentimens , que d'attraper une plaisanterie fine & délicate.

Grace au Ciel , dit le Tragique d'un air dédaigneux , si j'ai le malheur de n'avoir pas vôtre estime , je croi devoir m'en consoler. La Cour juge plus favorablement de moi que vous ne faites , & la pension dont elle m'a bien voulu

Eh ! ne croiez pas m'ébloüir avec vos pensions de Cour , interrompt Calidas. Je sçai trop de quelle maniere on les obtient , pour en faire plus de cas de vos ouvrages. Encore une fois , ne vous imaginez pas mieux valoir que les Auteurs comiques. Et pour vous prouver même que je suis convaincu , qu'il est plus aisé de composer des Poëmes Dramatiques sérieux , que

d'autres, c'est que si je retourne en France & que je n'y réussisse pas dans le comique, je m'abaisserai à faire des Tragedies.

Pour un composeur de farces, dit là-dessus le Poëte tragique, vous avez bien de la vanité. Pour un versificateur qui ne doit sa réputation qu'à de faux brillans, dit l'Auteur comique, vous vous en faites bien à croire. Vous êtes un insolent, a repliqué l'autre. Si je n'étois pas chez vous, mon petit Monsieur Calidas, la péripétie de cette aventure vous apprendroit à respecter le Cothurne. Que cette considération ne vous retienne point, mon grand Monsieur Gilet, a répondu Calidas. Si vous avez envie de vous faire battre, je vous battraï aussi bien chez moi qu'ailleurs.

En même tems, ils se sont tous deux pris à la gorge & aux cheveux, & les coups de poing & de

piéd n'ont pas été épargnez de part & d'autre. Un Italien couché dans la chambre voisine a entendu tout ce dialogue, & au bruit que les Auteurs faisoient en se battant, il a jugé qu'ils étoient aux prises. Il s'est levé & par compassion pour ces François, quoiqu'Italian, il a apellé du monde. Un Flamand & deux Allemands, qui sont ces personnes que vous voiez en robe de chambre, viennent avec l'Italian séparer les combattans.

Ce démêlé me paroît plaisant dit Don Cléofas. Mais à ce que je vois; les Auteurs Tragiques en France s'imaginent être des personnages plus importans que ceux qui ne font que des Comédies. Sans doute, répondit Asmodée. Les premiers se croient autant au-dessus des autres, que les Héros des Tragédies sont au-dessus des Valets des pièces Comiques. Eh

surquoi fondent-ils leur orgueil, repliqua l'Ecolier ? Est ce qu'il seroit en effet plus difficile de faire une Tragédie qu'une Comédie ? La question que vous me faites, repartit le Diable, a cent fois été agitée & l'est encore tous les jours. Pour moi, voici comme je la décide, n'en déplaise aux hommes qui ne sont pas de mon sentiment : Je dis qu'il n'est pas plus facile de composer une pièce Comique qu'une Tragique ; car si la dernière étoit plus difficile que l'autre, il faudroit conclure de là qu'un faiseur de Tragédies seroit plus capable de faire une Comédie que le meilleur Auteur Comique. Ce qui ne s'accorderoit pas avec l'expérience. Ces deux sortes de Poëmes demandent donc deux génies d'un caractère différent, mais d'une égale habileté.

Il est tems, ajouta le Boiteux, de finir la digression. Je vais re-

prendre le fil de l'histoire que vous avez interrompü.

CHAPITRE IV.

Suite & conclusion de l'histoire de la force de l'amitié.

SI les Valets de Doña Théodora n'avoient pü empêcher son enlevement, ils s'y étoient du moins opposés avec courage, & leur résistance avoit été fatale à une partie des gens d'Alvaro Ponce. Ils en avoient entr'autres blessé un si dangereusement, que ses blessures ne lui aiant pas permis de suivre ses camarades, il étoit demeuré presque sans vie étendu sur le sable.

On reconnut ce malheureux pour un Valet de Don Alvar; & comme on s'aperçût qu'il respiroit encore, on le porta au

Château, où l'on n'épargna rien pour lui faire reprendre ses esprits. On en vint à bout, quoique le sang qu'il avoit perdu l'eût laissé dans une extrême foiblesse. Pour l'engager à parler, on lui promit d'avoir soin de ses jours, & de ne le pas livrer à la rigueur de la Justice, pourvû qu'il voulût dire où son Maître emmenoit Doña Théodora.

Il fut flâté de cette promesse, bien qu'en l'état où il étoit il dût avoir peu d'esperance d'en profiter. Il rapella le peu de force qui lui restoit, & d'une voix foible confirma l'avis que Don Fadrique avoit reçu. Il ajoûta ensuite que Don Alvar avoit dessein de conduire la veuve de Cifuentes à Saffari dans l'Isle de Sardaigne, où il avoit un parent dont la protection & l'autorité lui promettoient un sûr asile.

Cette déposition soulagea le

désespoir de Mendoce & du Tolédan. Ils laissèrent le blessé dans le Château , où il mourut quelques heures après , & ils s'en retournèrent à Valence en songeant au parti qu'ils avoient à prendre. Ils résolurent d'aller chercher leur ennemi commun dans sa retraite. Ils s'embarquèrent bien-tôt tous deux sans suite à Dénia pour passer au Port Maon , ne doutant pas qu'ils n'y trouvassent une commodité pour aller à l'Isle de Sardaigne. Effectivement ils ne furent pas plutôt arrivés au Port Maon qu'ils apprirent qu'un vaisseau frété pour Cagliari, devoit incessamment mettre à la voile. Ils profitèrent de l'occasion.

Le vaisseau partit avec un vent tel qu'ils le pouvoient souhaiter ; mais cinq ou six heures après leur départ , il survint un calme , & la nuit le vent étant devenu contraire , ils furent obligés de louvoier

112 LE DIABLE

dans l'esperance qu'il changeroit. Ils navigèrent de cette sorte pendant trois jours ; le quatrième, sur les deux heures après-midi, ils découvrirent un vaisseau qui venoit droit à eux les voiles tenduës. Ils le prirent d'abord pour un vaisseau Marchand ; mais voyant qu'il s'avançoit presque sous leur canon, sans arborer aucun pavillon, ils ne doutèrent plus que ce ne fût un Corsaire.

Ils ne se trompoient pas. C'étoit un Pirate de Thunis, qui croioit que les Chrétiens alloient se rendre sans combattre ; mais lorsqu'il s'aperçût qu'ils broüilloient les voiles & préparoient leur canon, il jugea que l'affaire seroit plus sérieuse qu'il n'avoit pensé. C'est pourquoi il s'arrêta, broüilla aussi ses voiles & se disposa au combat.

Ils commençoient de part & d'autre à se canonner, & les Chré-

B O I T E U X. 113

tiens sembloient avoir quelque avantage ; mais un Corsaire d'Alger avec un vaisseau plus grand & mieux armé que les deux autres, arrivant au milieu de l'action , prit le parti du Pirate de Tunis. Il s'aprocha du bâtiment Espagnol à pleines voiles & le mit entre deux feux.

Les Chrétiens perdirent courage à cette vûë , & ne voulant pas continuër un combat qui devenoit trop inégal , ils cessèrent de tirer. Alors il parut sur la poupe du navire d'Alger un Esclave qui se mit à crier en Espagnol aux gens du vaisseau Chrétien qu'ils eussent à se rendre pour Alger ; s'ils vouloient qu'on leur fît quartier. Après ce cri un Turc qui tenoit une banderolle de taffetas verd parfémée de demi-lunes d'argent entrelassées, la fit flotter dans l'air. Les Chrétiens considérant que toute leur résistance ne pou-

voit être qu'inutile, ne songèrent plus à se défendre. Ils se livrèrent à toute la douleur que l'idée de l'esclavage peut causer à des hommes libres; & le Maître craignant qu'un plus long retardement n'irritât des vainqueurs barbares, ôta la banderolle de la poupe, se jeta dans l'esquif avec quelques-uns de ses Matelots, & alla se rendre au Corsaire d'Alger.

Ce Pirate envoya une partie de ses soldats visiter le bâtiment Espagnol, c'est-à-dire piller tout ce qu'il y avoit dedans. Le Corsaire de Thunis de son côté donna le même ordre à quelques-uns de ses gens; de sorte que tous les passagers de ce malheureux navire furent en un instant desarmez & fouillez, & on les fit passer ensuite dans le vaisseau Algérien, où les deux Pirates en firent un partage qui fut réglé par le sort.

C'eut été du moins une con-

solation pour , Mendoce, & pour son ami de tomber tous deux au pouvoir du même Corsaire. Ils auroient trouvé leurs chaînes moins pesantes , s'ils avoient pû les porter ensemble ; mais la fortune qui vouloit leur faire éprouver toute sa rigueur , soumit Don Fadrique au Corsaire de Thunis & Don Juan à celui d'Alger. Peignez-vous le desespoir de ces amis , quand il leur fallut se quitter. Ils se jettèrent aux pieds des Pirates , pour les conjurer de ne les point séparer. Mais ces Corsaires dont la barbarie étoit à l'épreuve des spectacles les plus touchans , ne se laissèrent point fléchir. Au contraire , jugeant que ces deux Captifs étoient des personnes considérables , & qu'ils pourroient paier une grosse rançon , ils résolurent de les partager.

Mendoce & Zarate voiant qu'ils

116 LE DIABLE

avoient affaire à des cœurs impitoyables, se regardoient l'un l'autre, & s'exprimoient par leurs regards l'excès de leur affliction. Mais lorsque l'on eut achevé le partage du butin, & que le Pirate de Tunis voulut regagner son bord avec les Esclaves qui lui étoient échus, ces deux amis pensèrent expirer de douleur. Mendocce s'aprocha du Tolédan, & le serrant entre ses bras : Il faut donc, lui dit-il, que nous nous séparions ! Quelle affreuse nécessité ! C'en est pas assez que l'audace d'un ravisseur demeure impunie : on nous défend même d'unir nos plaintes & nos regrets. Ah ! Don Juan, qu'avons nous fait au Ciel, pour éprouver si cruellement sa colere ? Ne cherchez point ailleurs la cause de nos disgraces, répondit Don Juan ; il ne les faut imputer qu'à moi. La mort des deux personnes que je me fuis im-

molées , quoi-qu'excusable aux yeux des hommes , aura sans doute irrité le Ciel , qui vous punit aussi d'avoir pris de l'amitié pour un misérable que poursuit sa Justice.

En parlant ainsi , ils répandoient tous deux des larmes si abondamment , & soupiroient avec tant de violence , que les autres esclaves n'en étoient pas moins touchés que de leur propre infortune. Mais les soldats de Thunis encore plus barbares que leur Maître , remarquant que Mendocce tardeoit à sortir du vaisseau , l'arracherent brutalement des bras du Tolédan & l'entraînèrent avec eux en le chargeant de coups. Adieu , cher ami , s'écria-t-il , je ne vous reverrai plus. Doña Théodora n'est point vengée ! Les maux que ces cruels m'apprêtent feront les moindres peines de mon esclavage.

118 LE DIABLE

Don Juan ne pût répondre à ces paroles. Le traitement qu'il voioit faire à son ami, lui causa un saisissement qui lui ôta l'usage de la voix. Comme l'ordre de cette histoire demande que nous suivions le Tolédan, nous laisserons Don Fadrique dans le navire de Thunis.

Le Corfaire d'Alger retourna vers son port, où étant arrivé, il mena ses nouveaux esclaves chez le Bacha, & delà au marché où l'on a coûtume de les vendre. Un Officier du Dey Mezomorto acheta Don Juan pour son Maître, chez qui l'on emploia ce nouvel esclave à travailler dans les Jardins du Haram.* Cette occupation, quoi-que pénible pour un Gentilhomme, ne laissa pas de lui être agréable, à cause de la soli-

* C'est le nom que l'on donne à tous les Sérails des particuliers. Il n'y a que le Sérail du Grand Seigneur qui soit apellé Sérail.

tude qu'elle demandoit. Dans la situation où il se trouvoit, rien ne pouvoit le flâter davantage que la liberté de s'occuper de ses malheurs. Il y pensoit sans cesse, & son esprit, loin de faire quelque effort pour se détacher des images les plus affligeantes, sembloit prendre plaisir à se les retracer.

Un jour que sans apercevoir le Dey qui se promenoit dans le Jardin, il chantoit une chanson triste en travaillant, Mezomorto s'arrêta pour l'écouter. Il fut assez content de sa voix, & s'aprochant de lui par curiosité, il lui demanda comme il se nommoit; le Tolédan lui répondit qu'il s'apelloit Alvaro. En entrant chez le Dey, il avoit jugé à propos de changer de nom, suivant la coûtume des Esclaves, & il avoit pris celui-là, parce qu'ayant continuellement dans l'esprit l'enlèvement de Théodora par Alvaro Ponce, il

lui étoit venu à la bouche plutôt qu'un autre. Mezomorto qui sçavoit passablement l'Espagnol , lui fit plusieurs questions sur les coutumes d'Espagne , & particulièrement sur la conduite que les hommes y tiennent pour se rendre agréables aux femmes : A quoi Don Juan répondit d'une manière dont le Dey fut très-satisfait.

Alvaro , lui dit-il , tu me parois avoir de l'esprit , & je ne te crois pas un homme du commun ; mais qui que tu puisses être , tu as le bonheur de me plaire , & je veux t'honorer de ma confiance. Don Juan , à ces mots , se prosterna aux pieds du Dey , & se leva après avoir porté le bas de sa robe à sa bouche , à ses yeux & ensuite sur sa tête.

Pour commencer à t'en donner des marques , reprit Mezomorto , je te dirai que j'ai dans mon Serail les plus belles femmes de
l'Europe.

L'Europe. J'en ai une entr'autre à qui rien n'est comparable. Je ne crois pas que le Grand Seigneur même en possède une si parfaite, quoi-que ses vaisseaux lui en apportent tous les jours de tous les endroits du monde. Il semble que son visage soit le Soleil réfléchi, & sa taille paroît être la tige du rosier planté dans le Jardin d'Eram. Tu m'en vois enchanté.

Mais ce miracle de la nature avec une beauté si rare conserve une tristesse mortelle que le tems & mon amour ne sçauroient dissiper. Bien que la fortune l'ait soumise à mes desirs, je ne les ai point encore satisfaits. Je les ai toujours domptez, & contre l'usage ordinaire de mes pareils qui ne recherchent que le plaisir des sens, jeme suis attaché à gagner son cœur par une complaisance & par des respects que le dernier des Musulmans auroit honte

122 LE DIABLE
d'avoir pour une Esclave Chrétienne.

Cependant tous mes soins ne font qu'aigrir sa mélancolie, dont l'opiniâtreté commence enfin à me lasser. L'idée de l'esclavage n'est point gravée dans l'esprit des autres avec des traits si profonds; mes regards favorables l'ont bien-tôt effacée. Cette longue douleur fatigue ma patience. Toutefois avant que je cede à mes transports, il faut que je fasse un effort encore. Je veux me servir de ton entremise. Comme l'Esclave est Chrétienne & même de ta nation, elle pourra prendre de la confiance en toi, & tu la persuaderas mieux qu'un autre. Vante-lui mon rang & mes richesses. Represente-lui que je la distinguerai de toutes mes esclaves; fais lui-même envisager, s'il le faut, qu'elle peut aspirer à l'honneur d'être un jour la femme de Mezomorto; & dis-lui que

j'aurai pour elle plus de considération que je n'en aurois pour une Sultane dont Sa Hautesse voudroit m'offrir la main.

Don Juan se prosterna une seconde fois devant le Dey , & quoique peu satisfait de cette commission , l'assura qu'il feroit tout son possible pour s'en bien acquitter. C'est assez , repliqua Mezomorto , abandonne ton ouvrage & me suis. Je vais contre nos usages , te faire parler en particulier à cette belle Esclave. Mais craint d'abuser de ma confiance. Des suplices inconnus aux Turcs même puniroient ta témérité. Tâche de vaincre sa tristesse , & songe que ta liberté est attachée à la fin de mes souffrances. Don Juan quitta son travail & suivit le Dey, qui avoit pris les devans pour aller disposer la Captive affligée à recevoir son agent.

Elle étoit avec deux vieilles Es-

claves, qui se retirèrent d'abord qu'elles virent paroître Mezo-morto. La belle Esclave le salua avec beaucoup de respect ; mais elle ne put s'empêcher de fremir, ce qui lui arrivoit toutes les fois qu'il s'offroit à sa vûë. Il s'en aperçût, & pour la rassurer : Aimable Captive, lui dit-il, je ne viens ici que pour vous avertir qu'il y a parmi mes Esclaves un Espagnol, que vous serez peut-être bien-aise d'entretenir. Si vous souhaitez de le voir, je lui accorderai la permission de vous parler, & même sans témoins.

La belle Esclave témoigna qu'elle le vouloit bien. Je vais vous l'envoyer, reprit le Dey. Puisset-il par ses discours soulager vos ennuis. En achevant ces paroles, il sortit & rencontrant le Tolédan qui arrivoit, il lui dit tout bas : Tu peux entrer, & après que tu auras entretenu la Capti-

ve, tu viendras dans mon appartement me rendre compte de cet entretien.

Zarate entra aussi-tôt dans la chambre, poussa la porte, salua l'Esclave, sans attacher les yeux sur elle, & l'Esclave reçut son salut sans le regarder fixement; mais venant tout-à-coup à s'envifager l'un l'autre avec attention, ils firent un cri de surprise & de joie. O Ciel, dit le Tolédan en s'approchant d'elle, n'est-ce point une image vaine qui me séduit? Est-ce en effet Doña Théodora que je vois? Ah! Don Juan, s'écria la belle Esclave, est-ce vous qui me parlez? Oüi; Madame, répondit-il en baisant tendrement une de ses mains, c'est Don Juan lui-même. Reconnoissez-moi à ces pleurs que mes yeux charmez de vous revoir ne sçauroient retenir: A ces transports que vôtre présence seule est capable d'exciter.

126 LE DIABLE

Je ne murmure plus contre la fortune , puisqu'elle vous rend à mes vœux . . . Mais où m'emporte une joie immodérée ? J'oublie que vous êtes dans les fers. Par quel nouveau caprice du fort y êtes-vous tombée ? Comment avez-vous pu vous sauver de la téméraire ardeur de Don Alvar ? Ah ! qu'elle m'a causé d'allarmes ! Et que je crains d'apprendre que le Ciel n'ait pas assez protégé la vertu. •

Le Ciel , dit Doña Théodora , m'a vengée d'Alvaro Ponce. Si j'avois le tems de vous raconter . . . Vous en avez tout le loisir , interrompit Don Juan. Le Dey me permet d'être avec vous , & ce qui doit vous surprendre de vous entretenir sans témoins. Profitons de ces heureux momens. Instruisez-moi de tout ce qui vous est arrivé depuis votre enlèvement jusqu'ici. Eh ! qui vous a dit , reprit-elle , que c'est par Don Alvar que

j'ai été enlevée ? Je ne le sçai que trop bien repartit Don Juan. Alors il lui conta succinctement de quelle maniere il l'avoit appris, & comme Mendocce & lui s'étant embarquez pour aller chercher son Ravisseur, ils avoient été pris par des Corsaires. Dès qu'il eut achevé son recit, Théodora commença le sien dans ces termes :

Il n'est pas besoin de vous dire que je fus fort étonnée de me voir saisie par une troupe de gens masquez. Je m'évanoüs entre les bras de celui qui me portoit, & quand je revins de mon évanoüissement, qui fut sans doute très-long, je me trouvai seule avec Inés, une de mes femmes, en pleine mer, dans la chambre de poupe d'un vaisseau qui avoit les voiles au vent.

La malheureuse Inés se mit à m'exhorter à prendre patience, & jeus lieu de juger par ses discours

qu'elle étoit d'intelligence avec mon ravisseur. Il osa se montrer devant moi, & venant se jeter à mes pieds; Madame, me dit-il, pardonnez à Don Alvar le moien dont il se sert pour vous posséder. Vous sçavez quels soins je vous ai rendus, & par quel attachement j'ai disputé vôtre cœur à Don Fadrique jusqu'au jour que vous lui avez donné la préférence. Si je n'avois eu pour vous qu'une passion ordinaire, je l'aurois vaincuë, & je me serois consolé de mon malheur; mais mon fort est d'adorer vos charmes. Tout méprisé que je suis, je ne sçaurois m'affranchir de leur pouvoir. Ne craignez rien pourtant de la violence de mon amour. Je n'ai point attenté à vôtre liberté, pour effraier vôtre vertu par d'indignes efforts, & je prétends que dans la retraite où je vous conduis, un nœud éternel & sacré unisse nos destins.

Il me tint encore d'autres discours dont je ne puis bien me refouvenir ; mais à l'entendre, il sembloit qu'en me forçant à l'époufer, il ne me tirannifoit pas, & que je devois moins le regarder comme un raviffeur infolent que comme un Amant passionné. Pendant qu'il parla, je ne fis que pleurer & me defefperer. C'est pourquoi il me quitta, fans perdre le tems à me perfuader. Mais en fe retirant il fit un figne à Inés, & je compris que c'étoit pour qu'elle apuiât adroitement les raifons dont il avoit voulu m'ébloüir.

Elle n'y manqua point. Elle me representa même qu'après l'éclat d'un enlevement, je ne pourrois guère me difpenfer d'accepter la main d'Alvaro Ponce, quelque averfion que j'euffe pour lui. Que ma réputation ordonnoit ce facrifce à mon cœur. Ce n'étoit pas le moyen d'effuier mes larmes, que

de me faire voir la nécessité de ce mariage affreux. Aussi étois-je inconsolable. Inés ne sçavoit plus que me dire, lorsque tout-à-coup nous entendîmes sur le tillac un grand bruit qui attira toute nôtre attention.

Ce bruit que faisoient les gens de Don Alvar, étoit causé par la vûë d'un gros Vaisseau qui venoit fondre sur nous à voiles déployées. Comme le nôtre n'étoit pas si bon voilier que celui-là, il nous fut impossible de l'éviter. Il s'approcha de nous, & bien-tôt nous entendîmes crier : *Arrive, arrive.* Mais Alvaro Ponce & ses gens aimant mieux mourir que de se rendre, furent assez hardis pour vouloir combattre. L'action fut très-vive. Je ne vous en ferai point le détail. Je vous dirai seulement que Don Alvar & tous les siens y périrent, après s'être battus comme des désesperez. Pour nous, l'on nous fit

passer dans le gros Vaisseau qui appartenoit à Mezomorto, & que commandoit Aby Aly Osman un de ses Officiers.

Aby Aly me regarda long-tems avec quelque surprise, & connoissant à mes habits que j'étois Espagnole, il me dit en langue Castillane: Moderez votre affliction. Consolez-vous d'être tombée dans l'esclavage. Ce malheur étoit inévitable pour vous. Mais, que dis-je, ce malheur? C'est un avantage dont vous devez vous applaudir. Vous êtes trop belle pour vous borner aux hommages des Chrétiens. Le Ciel ne vous a point fait naître pour ces misérables mortels. Vous méritez les vœux des premiers hommes du monde. Les seuls Musulmans sont dignes de vous posséder. Je vais, ajouta-t-il, reprendre la route d'Alger. Quoique je n'aie point fait d'autre prise, je suis persuadé que le Dey

mon Maître sera satisfait de ma course. Je ne crains pas qu'il condamne l'impatience que j'aurai eüe de remettre entre ses mains une beauté qui va faire ses délices & tout l'ornement de son Sérail.

A ce discours, qui me faisoit connoître ce que j'avois à redouter, je redoublai mes pleurs. Aby Aly qui voioit d'un autre œil que moi le sujet de ma fraieur, n'en fit que rire, & cingla vers Alger, tandis que je m'affligeois sans modération. Tantôt j'adressois mes soupirs au Ciel & j'implorois son secours : Tantôt je souhaitois que quelques Vaisseaux Chrétiens vinssent nous attaquer, ou que les flots nous engloutissent. Après cela, je souhaitois que mes larmes & ma douleur me rendissent si effroyable, que ma vue pût faire horreur au Dey. Vains souhaits que ma pudeur allarmée me faisoit former. Nous arrivâmes au Port.

On me conduisit dans ce Palais.

Je parus devant Mezomorto.

Je ne sçai point ce que dit Aby Aly en me presentant à son Maître, ni ce que son Maître lui répondit, parce qu'ils se parlèrent en Turc; mais je crus m'apercevoir aux gestes & aux regards du Dey que j'avois le malheur de lui plaire, & les choses qu'il me dit ensuite en Espagnol, acheverent de me mettre au desespoir en me confirmant dans cette opinion.

Je me jettai vainement à ses pieds & lui promis tout ce qu'il voudroit pour ma rançon: J'eus beau tenter son avarice par l'offre de tous mes biens, il me dit qu'il m'estimoit plus que toutes les richesses du monde. Il me fit préparer cet appartement, qui est le plus magnifique de son Palais; & depuis ce tems-là il n'a rien épargné pour bannir la tristesse dont il me voit accablée. Il m'amène tous les

esclaves de l'un & de l'autre sexe qui sçavent chanter, ou jouer de quelque instrument. Il m'a ôté Inés dans la pensée qu'elle ne faisoit que nourrir mes chagrins, & je suis servie par de vieilles esclaves qui m'entretiennent sans cesse de l'amour de leur Maître & de tous les differens plaisirs qui me sont réservés.

Mais tout ce qu'on met en usage pour me divertir, produit un effet tout contraire. Rien ne peut me consoler. Captive dans ce détestable Palais qui retentit tous les jours des cris de l'innocence opprimée, je souffre encore moins de la perte de ma liberté, que de la terreur que m'inspire l'odieuse tendresse du Dey ! Quoique je n'aie trouvé en lui jusqu'à ce jour qu'un Amant complaisant & respectueux, je n'en ai pas moins d'effroi, & je crains que lassé d'un respect qui le gêne déjà peut-être,

il n'abuse enfin de son pouvoir. Je suis agitée sans relâche de cette affreuse crainte, & chaque instant de ma vie m'est un supplice nouveau.

Doña Théodora ne pût achever ces paroles sans verser des pleurs. Don Juan en fut pénétré : Ce n'est pas sans raison, Madame, lui dit-il, que vous vous faites de l'avenir une si horrible image. J'en suis autant épouventé que vous. Le respect du Dey est plus prêt à se démentir que vous ne pensez. Cet Amant soumis dépouillera bientôt sa feinte douceur. Je ne le sçai que trop, & je vois tout le danger que vous courez.

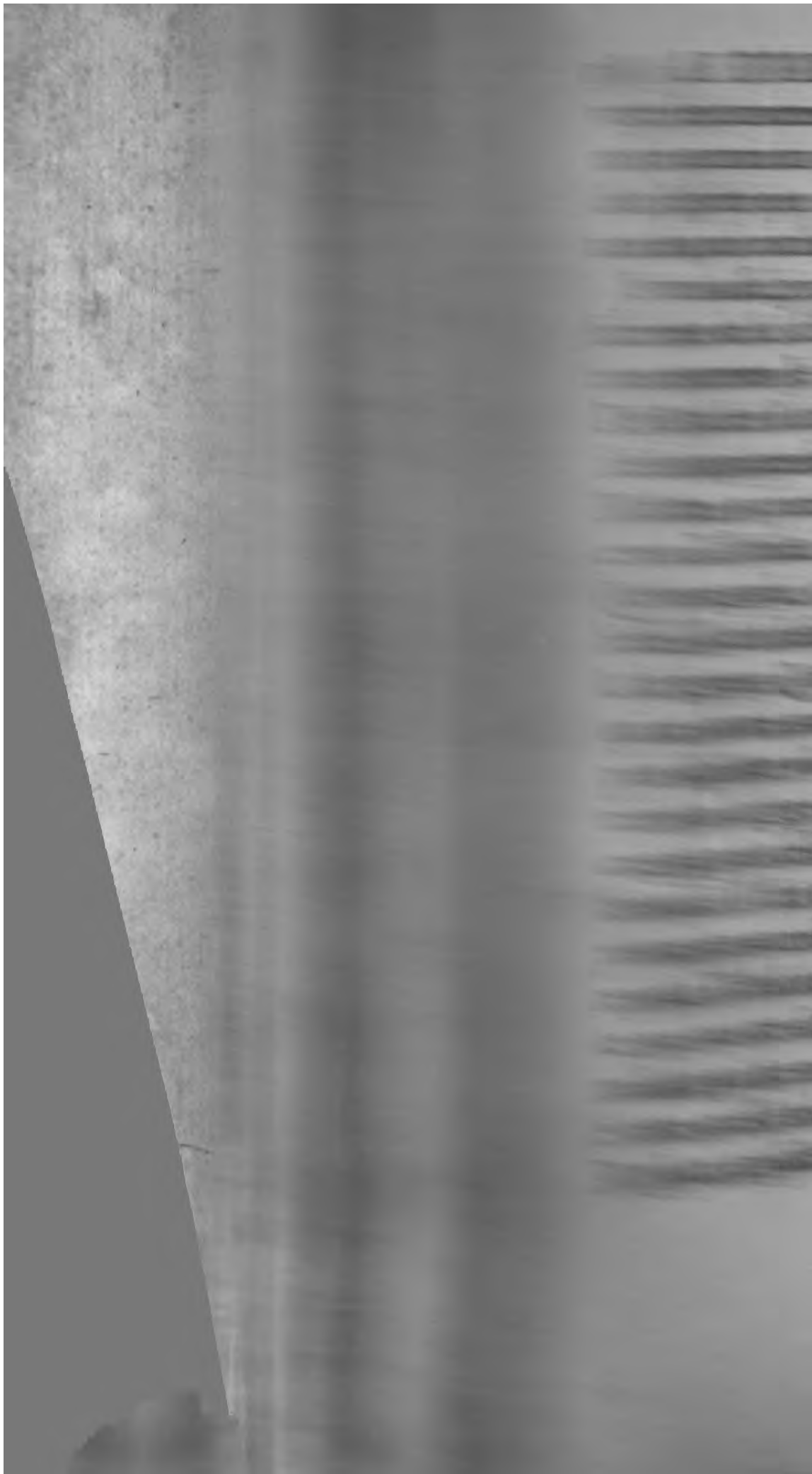
Mais, continua-t-il en changeant de ton, je n'en serai pas un témoin tranquille. Tout esclave que je suis, mon desespoir est à craindre. Avant que Mezomorto vous outrage, je veux enfoncer dans son sein... Ah, Don Juan,

interrompit la Veuve de Cifuentes, quel projet osez-vous concevoir ? Gardez-vous bien de l'exécuter. De quelles cruautés cette mort seroit suivie ! Les Turcs ne la vengeroient-ils pas ? les tourmens les plus effroyables... Je ne puis y penser sans fremir. D'ailleurs, n'est-ce pas vous exposer à un péril superflu ? En ôtant la vie au Dey, me rendriez-vous la liberté ? Helas, je serois vendu à quelque scélerat peut-être qui auroit moins de respect pour moi que Mezomorto. C'est à toi, Ciel, à montrer ta justice : tu connois la brutale envie du Dey : tu me defenses le fer & le poison : C'est donc à toi de prévenir un crime qui t'offense.

Oùi, Madame, reprit Zérate, le Ciel le prévendra. Je sens déjà qu'il m'inspire. Ce qui me vient dans l'esprit en ce moment est sans doute un avis secret qu'il me don-

ne. Le Dey ne m'a permis de vous voir que pour vous porter à répondre à son amour. Je dois aller lui rendre compte de nôtre conversation. Il faut le tromper. Je vais lui dire que vous n'êtes pas inconsolable : que la conduite qu'il tient avec vous commence à soulager vos peines , & que s'il continuë , il doit tout espérer. Secondez-moi de vôtre côté. Quand il vous reverra , qu'il vous trouve moins triste qu'à l'ordinaire. Feignez de prendre quelque sorte de plaisir à ses discours.

Quelle contrainte, interrompit Doña Théodora ! Comment une ame franche & sincere pourra-t-elle se trahir jusques-là ? Et quel sera le fruit d'une feinte si pénible ? Le Dey, répondit-il, s'aplaudira de ce changement ; & voudra par sa complaisance achever de vous gagner. Pendant ce tems-là, je travaillerai à vôtre liberté. L'ou-



à finir mon esclavage. Ce sera un accroît de joie pour moi, si je tiens de vous ma liberté.

Le Tolédan suivant l'ordre de Mezomorto, se rendit auprès de lui : hé bien ! Alvaro, lui dit ce Dey avec beaucoup d'émotion, quelles nouvelles m'apportes-tu de la belle Esclave ? L'as-tu disposée à m'écouter ? Si tu m'apprens que je ne dois point me flâter de vaincre la farouche douleur, je jure par la tête du Grand Seigneur mon Maître, que j'obtiendrai dès aujourd'hui par la force ce que l'on refuse à ma complaisance. Seigneur, lui répondit Don Juan, il n'est pas besoin de faire ce serment inviolable. Vous ne ferez point obligé d'avoir recours à la violence pour satisfaire votre amour. L'Esclave est une jeune Dame qui n'a point encore aimé. Elle est si fière qu'elle a rejeté les vœux des premiers Seigneurs d'Espagne. Elle vivoit

vrage, j'en conviens, est difficile; mais je connois un esclave adroit dont j'espère que l'industrie ne nous fera pas inutile.

Je vous laisse, poursuivit-il, l'affaire veut de la diligence. Nous nous reverrons. Je vais trouver le Dey & tâcher d'amuser par des fables son impétueuse ardeur. Vous, Madame, préparez-vous à le recevoir. Dissimulez. Efforcez-vous. Que vos regards, que sa présence blesse, soient des armes de haine & de rigueur. Que votre bouche qui ne s'ouvre tous les jours que pour déplorer votre infortune, tienne un langage qui le flâte. Ne craignez point de lui paroître trop favorable. Il faut tout promettre pour ne rien accorder. C'est assez, repartit Théodora. Je ferai tout ce que vous me dites, puisque le malheur qui me menace m'impose cette cruelle nécessité. Allez, Don Juan, employez tous vos soins.

à finir mon esclavage. Ce sera un surcroît de joie pour moi , si je tiens de vous ma liberté.

Le Tolédan suivant l'ordre de Mezomorto , se rendit auprès de lui : hé bien ! Alvaro , lui dit ce Dey avec beaucoup d'émotion , quelles nouvelles m'aportes-tu de la belle Esclave ? L'as-tu disposée à m'écouter ? Si tu m'aprens que je ne dois point me flâter de vaincre sa farouche douleur , je jure par la tête du Grand Seigneur mon Maître , que j'obtiendrai dès aujourd'hui par la force ce que l'on refuse à ma complaisance. Seigneur , lui répondit Don Juan , il n'est pas besoin de faire ce serment inviolable. Vous ne ferez point obligé d'avoir recours à la violence pour satisfaire votre amour. L'Esclave est une jeune Dame qui n'a point encore aimé. Elle est si fiere qu'elle a rejetté les vœux des premiers Seigneurs d'Espagne. Elle vivoit

en souveraine dans son País. Elle se voit captive ici. Une ame orgueilleuse doit sentir long-tems la difference de ces conditions. Cependant cette superbe Espagnole s'accoutumera comme les autres à l'esclavage. J'ose même vous dire que déjà les fers commencent à lui moins peser: Ces déférences attentives que vous avez pour elle: ces soins respectueux qu'elle n'attendoit pas de vous, adoucissent ses déplaisirs & triomphent peu à peu de sa fierté. Ménagez, Seigneur, cette favorable disposition. Continuez, achevez de charmer cette belle Esclave par de nouveaux respects, & vous la verrez bien-tôt renduë à vos desirs, perdre dans vos bras l'amour de la liberté.

Tu me ravis par ce discours, s'écria le Dey. L'esperoir que tu me donne peut tout sur moi. Oüi, je retiendrai mon impatiente ar-

leur , pour mieux la satisfaire. Mais ne me trompes-tu point ? Où ne t'es-tu pas trompé toi-même ? Je vais tout à l'heure entretenir l'Esclave. Je veux voir , si je démêlerai dans ses yeux ces flâteuses apparences que tu y as remarquées. En disant ces paroles , il alla trouver Théodora ; & le Tolédan retourna dans le Jardin où il rencontra le Jardinier , qui étoit cet Esclave adroit dont il prétendoit employer l'industrie pour tirer d'Esclavage la Veuve de Cifuentes.

Le Jardinier , nommé Francisque , étoit Navarrois. Il connoissoit parfaitement Alger , pour y avoir servi plusieurs Patrons avant que d'être au Dey. Francisque mon ami , lui dit Don Juan , vous me voiez très-affligé. Il y a dans ce Palais une jeune Dame des plus considérables de Valence. Elle a prié Mezomorto de taxer lui-mê-

me sa rançon ; mais il ne veut pas qu'on la rachete , parce qu'il en est amoureux. Et pourquoi cela vous chagrine-t-il si fort , lui dit Francisque ? C'est que je suis de la même Ville , repartit le Tolédan. Ses parens & les miens sont intimes amis. Il n'est rien que je ne fusse capable de faire pour contribuer à la mettre en liberté.

Quoi - que ce ne soit pas une chose aisée , repliqua Francisque , j'ose vous assurer que j'en viendrois à bout , si les parens de la Dame , étoient d'humeur à bien paier ce service. N'en doutez pas , repartit Don Juan ; je réponds de leur reconnoissance , & surtout de la sienne. On la nomme Doña Théodora. Elle est Veuve d'un homme qui lui a laissé de grands biens , & elle est aussi généreuse que riche. En un mot , je suis Espagnol & noble , ma parole doit vous suffire.

Hé bien ! reprit le Jardinier ,

sur la foi de vôtre promesse je vais chercher un Renegat Catalan que je connois, & lui proposer... Que dites-vous, interrompit le Tolédan tout surpris? Vous pourriez-vous fier à un miserable qui n'a pas eu honte d'abandonner sa Religion pour... Quoi-que Renegat, interrompit à son tour Francisque, il ne laisse pas d'être honnête-homme. Il me paroît plus digne de pitié que de haine, & je le trouverois excusable, si son crime pouvoit recevoir quelque excuse. Voici son histoire en deux mots.

Il est natif de Barcelonne & Chirurgien de profession. Voiant qu'il ne faisoit pas trop bien ses affaires à Barcelonne, il resolut d'aller s'établir à Cartagene, dans la pensée qu'en changeant de lieu, il deviendroit plus heureux qu'il n'étoit. Il s'embarqua donc pour Cartagene avec sa mere; mais ils rencontrèrent un Pirate d'Alger

qui les prit & les amena dans cette Ville. Ils furent vendus, sa mere à un More & lui à un Turc, qui le maltraita si fort, qu'il embrassa le Mahométisme pour finir son cruel esclavage; comme aussi pour procurer la liberté à sa mere qu'il voioit traitée avec beaucoup de rigueur chez le More son Patron. En effet, s'étant mis à la solde du Bacha, il alla plusieurs fois en course, & amassa quatre cens Patagons. Il en employa une partie au rachat de sa mere; & pour faire valoir le reste, il se mit en tête d'écumer la mer pour son compte.

Il se fit Capitaine. Il acheta un petit Vaisseau sans pont, & avec quelques soldats Turcs qui voulerent bien se joindre à lui, il alla croiser entre Alicante & Cartagene. Il revint chargé de butin. Il retourna encore, & ses courses lui réüffirent si bien, qu'il se vit enfin en état d'armer un gros Vaisseau,

seau , avec lequel il fit des prises considérables ; mais il cessa d'être heureux. Un jour il attaqua une Frégate Françoisé qui maltraita tellement son Vaisseau , qu'il eût de la peine à regagner le Port d'Alger. Comme on juge en ce pais-ci du mérite des Pirates par le succès de leurs entreprises, le Renegat tomba par ses disgraces dans le mépris des Turcs. Il en eut du dépit & du chagrin. Il vendit son Vaisseau & se retira dans une maison hors de la Ville , où depuis ce tems-là il vit du bien qui lui reste avec sa mere & plusieurs Esclaves qui les servent.

Je le vais voir souvent. Nous avons demeuré ensemble chez le même Patron. Nous sommes fort amis. Il me découvre ses plus secrètes pensées , & il n'y a pas trois jours qu'il me disoit les larmes aux yeux , qu'il ne pouvoit être tranquille depuis qu'il avoit eu le mal-

heur de renier sa foi : Que pour apaiser les remords qui le déchiroient sans relâche , il étoit quelquefois tenté de fouler aux pieds le Turban , & au hazard d'être brûlé tout vif , de réparer , par un aveu public de son repentir , le scandale qu'il avoit causé aux Chrétiens.

Tel est le Renegat à qui je veux m'adresser , continua Francisque. Un homme de cette sorte ne vous doit pas être suspect. Je vais sortir sous prétexte d'aller au Baigne. * Je me rendrai chez-lui. Je lui représenterai qu'au lieu de se laisser consumer de regret de s'être éloigné du sein de l'Eglise , il doit songer aux moyens d'y rentrer : qu'il n'a pour cet effet qu'à équiper un Vaisseau , comme si ennuié de sa vie oisive , il vouloit retourner en course , & qu'avec ce bâtiment nous gagnerons la côte

* Lieu où s'assemblent les Esclaves.

de Valence où Doña Théodora lui donnera de quoi passer agréablement le reste de ses jours à Barcelone.

Oùï, mon cher Francisque, s'écria Don Juan transporté de l'espérance que l'Esclave Navarrois lui donnoit, vous pouvez tout promettre à ce Renegat. Vous & lui soiez sûrs d'être bien récompensez. Mais croiez-vous que ce projet s'exécute de la maniere que vous le concevez? Il peut y avoir des difficultez qui ne s'offrent point à mon esprit, repartit Francisque; mais nous les leverons le Renegat & moi. Alvaro, ajouta-t-il en le quittant, j'augure bien de nôtre entreprise, & j'espère qu'à mon retour j'aurai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

Ce ne fut pas sans inquiétude que le Tolédan attendit Francisque, qui revint trois ou quatre heures après, & qui lui dit: J'ai

parlé au Renegat. Je lui ai proposé notre dessein, & après une longue délibération, nous sommes convenus qu'il achetera un petit Vaisseau tout équipé; que comme il est permis de prendre pour Matelots des Esclaves, il se servira de tous les siens: que de peur de se rendre suspect, il engagera douze soldats Turcs, de même que s'il avoit effectivement envie d'aller en course; mais que deux jours avant celui qu'il leur assignera pour le départ, il s'embarquera la nuit avec ses Esclaves, levera l'ancre sans bruit & viendra nous prendre avec son esquif à une petite porte de ce Jardin, qui n'est pas éloignée de la Mer. Voilà le plan de notre entreprise. Vous pouvez en instruire la Dame Esclave & l'assurer que dans quinze jours au plus tard, elle sera hors de captivité.

Quelle joie pour Zarate d'avoir

une si agréable assurance à donner à Doña Théodora. Pour obtenir la permission de la voir, il chercha le jour suivant Mezomorto, & l'ayant rencontré : Pardonnez-moi, Seigneur, lui dit-il, si j'ose vous demander comment vous avez trouvé la belle Esclave. Etes-vous plus satisfait... j'en suis charmé, interrompit le Dey. Ses yeux n'ont point évité hier mes plus tendres regards. Ses discours, qui n'étoient auparavant que des réflexions éternelles sur son état, n'ont été mêlez d'aucune plainte, & même elle a paru prêter aux miens une attention obligeante.

C'est à tes soins, Alvaro, que je dois ce changement. Je vois que tu connois bien les femmes de ton pays. Je veux que tu l'entretienne encore pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Epuise ton esprit & ton adresse pour hâter mon bonheur. Je romprai

150 LE DIABLE

aussi-tôt tes chaînes & je jure par l'ame de nôtre grand Prophète, que je te renvoierai dans ta Patrie chargé de tant de biens-faits, que les Chrétiens en te revoiant ne pourront croire que tu reviennes de l'esclavage.

Le Tolédan ne manqua pas de flâter l'erreur de Mezomorto : Il feignit d'être très-sensible à ses promesses, & sous prétexte d'en vouloir avancer l'accomplissement, il s'empressa d'aller voir la belle Esclave. Il la trouva seule dans son appartement. Les vieilles qui la servoient étoient occupées ailleurs. Il lui aprit ce que le Navarrois & le Renegat avoient comploté ensemble sur la foi des promesses qui leur avoient été faites.

Ce fut une grande consolation pour la Dame d'entendre qu'on avoit pris de si bonnes mesures pour sa délivrance : Est-il possible, s'é-

cria-t-elle dans l'excès de la joie ; qu'il me soit permis d'esperer de revoir encore Valence ma chère patrie ? Quel bonheur après tant de périls & d'allarmes d'y vivre en repos avec vous ! Ah ! Don Juan que cette pensée m'est agréable ! En partagez-vous le plaisir avec moi ? Songez-vous qu'en m'arrachant au Dey, c'est votre femme que vous lui enlevez !

Halas ! répondit Zarate, en poussant un profond soupir ! Que ces paroles flâteuses auroient de charmes pour moi, si le souvenir d'un ami malheureux n'y venoit point mêler une amertume qui en corrompt toute la douceur ! Pardonnez-moi, Madame, cette délicatesse ; avouiez même que Mendocce est digne de votre pitié. C'est pour vous qu'il est sorti de Valence, qu'il a perdu la liberté. Et je ne doute point qu'à Tunis il ne soit moins accablé du poids de ses

chaînes, que du desespoir de ne vous avoir pas vengée.

Il méritoit sans doute un meilleur sort, dit Doña Théodora. Je prens le Ciel à témoin que je suis pénétré de tout ce qu'il a fait pour moi. Je ressens vivement les peines que je lui cause; mais par un cruel effet de la malignité des astres, mon cœur ne sçauroit être le prix de ses services.

Cette conversation fut interrompuë par l'arrivée des deux vieilles qui servoient la Veuve de Cifuentes. Don Juan changea de discours, & faisant le personnage du confident du Dey; Oüi charmante Esclave, dit-il à Théodora, vous avez enchaîné celui qui vous retient dans les fers. Mezomorto votre Maître & le mien, le plus amoureux & le plus aimable de tous les Turcs, est très-content de vous. Continuez à le traiter favorablement & vous verrez bien tôt

la fin de vos déplaisirs. Il sortit en prononçant ces derniers mots, dont le vrai sens ne fut compris que par cette Dame.

Les choses demeurèrent huit jours dans cette disposition au Palais du Dey. Cependant le Renegat Catalan avoit acheté un petit Vaisseau presque tout équipé, & il faisoit les préparatifs du départ; mais six jours avant qu'il fut en état de se mettre en Mer, Don Juan eût de nouvelles allarmes.

Mezomorto l'envoia chercher, & l'ayant fait entrer dans son cabinet: Alvaro, lui dit-il, tu es libre: tu partiras, quand tu voudras, pour t'en retourner en Espagne. Les presens que je t'ai promis sont prêts. J'ai vû la belle Esclave aujourd'hui. Qu'elle m'a paru differente de cette personne dont la tristesse me faisoit tant de peine! Chaque jour le sentiment de sa captivité s'affoiblit. Je l'ai



trouvée si charmante, que je viens de prendre la résolution de l'épouser. Elle sera ma femme dans deux jours.

Don Juan changea de couleur à ces paroles, & quelque effort qu'il fit pour se contraindre, il ne pût cacher son trouble & sa surprise au Dey, qui lui en demanda la cause.

Seigneur, lui répondit le Tolédan, dans son embarras, je suis sans doute fort étonné qu'un des plus considérables personnages de l'Empire Ottoman veuille s'abaisser jusqu'à épouser une Esclave. Je sçai bien que cela n'est pas sans exemple parmi vous; mais, enfin, l'illustre Mezomorto qui peut prétendre aux filles des premiers Officiers de la porte... J'en demeure d'accord, interrompit le Dey; je pourrois même aspirer à la fille du Grand-Visir & me flâter de succéder à l'emploi de mon beau-pere;

mais j'ai des richesses immenses & peu d'ambition. Je préfère le repos & les plaisirs dont je jouis ici au Vizirat, à ce dangereux honneur où nous ne sommes pas plutôt montez, que la crainte des Sultans où la jalousie des envieux qui les aprochent nous en précipitent. D'ailleurs, j'aime mon Esclave, & sa beauté la rend assez digne du rang où ma tendresse l'appelle.

Mais il faut, ajouta-t-il, qu'elle change aujourd'hui de Religion, pour mériter l'honneur que je veux lui faire. Crois-tu que des préjugés ridicules de lui fassent mépriser? Non, Seigneur, repartit Don Juan, je suis persuadé qu'elle sacrifiera tout à un rang si beau. Permettez-moi pourtant de vous dire que vous ne devez point l'épouser si brusquement. Ne précipitez rien. Il ne faut pas douter que l'idée de quitter une Religion qu'elle a succée avec le lait ne la

révolte d'abord. Donnez - lui le tems de faire des réflexions. Quand elle se représentera qu'au lieu de la deshonorer & de la laisser tristement vieillir parmi le reste de vos captives, vous l'attachez à vous par un mariage qui la comble de gloire, sa reconnoissance & sa vanité vaincront peu à peu ses scrupules. Différez de huit jours seulement l'exécution de vôtre dessein.

Le Dey demeura quelque tems rêveur. Le delai que son confident lui propofoit n'étoit guère de son goût. Néanmoins le conseil lui parût fort judicieux. Je cede à tes raisons, Alvaro, lui dit-il, quelque impatience que j'aie de posséder l'Éclave. J'attendrai donc encore huit jours. Va la voir tout à l'heure & la dispose à remplir mes desirs après ce tems-là. Je veux que ce même Alvaro qui m'a si bien servi auprès d'elle, ait

l'honneur de lui offrir ma main.

Don Juan courut à l'apartement de Theodora & l'instruisit de ce qui venoit de se passer entre Mezo-morto & lui , afin qu'elle se réglât là dessus. Il lui aprit aussi que dans six jours le vaisseau du Renegat seroit prêt ; & comme elle témoignoit être fort en peine de sçavoir de quelle maniere elle pourroit sortir de son appartement , attendu que toutes les portes des chambres qu'il falloit traverser pour gagner l'escalier , étoient bien fermées : c'est ce qui doit peu vous embarrasser , Madame , lui dit il ; une fenêtre de vôtre cabinet donne sur le Jardin. C'est par-là que vous descendrez avec une échelle que j'aurai soin de vous fournir.

En effet , les six jours s'étant écoulés , Francisque avertit le Tolédan que le Renegat se préparoit à partir la nuit prochaine. Vous jugez bien qu'elle fut atten-

duë avec beaucoup d'impatience. Elle arriva enfin, & pour comble de bonheur, elle devint très-obs-
cure. Dès que le moment d'ex-
cuter l'entreprise fut venu, Don
Juan alla poser l'échelle sous la fe-
nêtre du cabinet de la belle Escla-
ve qui l'observoit, & qui descendit
aussi-tôt avec beaucoup d'empres-
sement & d'agitation. Ensuite elle
s'apuya sur le Tolédan, qui la con-
duisit vers la petite porte du Jar-
din qui ouvroit sur la mer.

— Ils marchaient tous-deux à pas
précipitez, & goûtoient déjà par
avance le plaisir de se voir hors
d'esclavage; mais la fortune, avec
qui ces Amans n'étoient pas enco-
re bien réconciliez, leur susci-
ta un malheur plus cruel que tous
ceux qu'ils avoient éprouvez jus-
ques-là, & celui qu'ils auroient le
moins prévu.

Ils étoient déjà hors du Jardin
& ils s'avançoient sur le rivage

pour s'aprocher de l'esquif qui les attendoit, lorsqu'un homme qu'ils prirent pour un compagnon de leur fuite, & dont ils n'avoient aucune défiance, vint tout droit à Don Juan l'épée nuë, & la lui enfonçant dans le sein : Perfide Alvaro Ponce, s'écria-t-il, c'est ainsi que Don Fadrique de Mendocce doit punir un lâche ravisseur. Tu ne mérites point que je t'attaque en brave homme.

Le Tolédan ne put résister à la force du coup qui le porta par terre & en même-tems Doña Théodora qu'il soutenoit, saisie à la fois d'étonnement, de douleur & d'effroi, tomba évanouie d'un autre côté. Ah ! Mendocce, dit Don Juan, qu'avez-vous fait ? C'est votre ami que vous venez de percer ! Juste Ciel, reprit Don Fadrique, seroit-il bien possible que j'eusse assassiné... Je vous pardonne ma mort, interrompit Zarate. Le destin seul en

160 LE DIABLE

est coupable , ou plutôt il a voulu par-là finir nos malheurs. Oüi, mon cher Mendoce , je meurs content , puisque je remets entre vos mains Doña Théodora qui peut vous assurer que mon amitié pour vous ne s'est jamais démentie.

Trop généreux Ami , dit Don Fadrique , emporté par un mouvement de desespoir , vous ne mourrez pas seul. Le même fer qui vous a frappé va punir votre assassin. Si mon erreur peut faire excuser mon crime , elle ne scauroit m'en consoler. A ces mots , il tourna la pointe de son épée contre son estomac , la plongea jusqu'à la garde & tomba sur le corps de Don Juan , qui s'évanoüit , moins affoibli par le sang qu'il perdoit , que surpris de la fureur de son ami.

Francisque & le Renegat qui étoient à dix pas delà , & qui a-

voient eu leurs raisons pour n'aller pas secourir l'Esclave Alvaro, furent fort étonnez d'entendre les dernieres paroles de Don Fadrique & de voir sa dernière action. Ils connurent qu'il s'étoit mépris, & que les blesez étoient deux amis & non de mortels ennemis, comme ils l'avoient crû. Alors ils s'empresèrent à les secourir, mais les trouvant sans sentiment, aussi-bien que Théodora, qui étoit toujours évanoüie, ils ne sçavoient quel parti prendre. Francisque étoit d'avis que l'on se contentât d'emporter la Dame, & qu'on laissât les Cavaliers sur le rivage, où selon toutes les aparences, ils mourroient bien-tôt, s'ils n'étoient déja morts: le Renegat ne fut pas de cette opinion, il dit qu'il ne falloit point abandonner les blesez, dont les blessures n'étoient peut-être pas mortelles, & qu'il les penseroit dans son vaisseau où il avoit tous

162 LE DIABLE .

les instrumens de son premier métier , qu'il n'avoit point oublié : Francisque se rendit à ce sentiment.

Comme ils n'ignoroient pas de quelle importance il étoit de se hâter , le Renegat & le Navarrois à l'aide de quelques Esclaves, portèrent dans l'esquif la malheureuse veuve de Cifuentes avec ses deux Amans encore plus infortunez qu'elle. Ils joignirent en peu de momens leur vaisseau , où d'abord qu'ils furent tous entrez , les uns tendirent les voiles , pendant que les autres à genoux sur le tillac imploroient la faveur du Ciel par les plus ferventes prieres que leur pouvoit suggerer la crainte d'être poursuivis par les navires de Mezomorto.

Pour le Renegat , après avoir chargé du soin de la manœuvre un Esclave François qui l'entendoit parfaitement , il donna sa premie-

re-attention à Doña Théodora. Il lui rendit l'usage de ses sens & fit si bien par ses remedes , que Don Fadrique & le Tolédan reprirent aussi leurs esprits. La veuve de Cifuentes qui s'étoit évanouïe lorsqu'elle avoit vû fraper Don Juan , fut fort étonnée de trouver-là Mendoce. Et quoiqu'à le voir , elle jugeât bien qu'il s'étoit blessé lui-même de douleur d'avoir percé son Ami , elle ne pouvoit le regarder que comme l'assassin d'un homme qu'elle aimoit.

C'étoit la chose du monde la plus touchante , que de voir ces trois personnes revenueës à elles-mêmes. L'état d'où l'on venoit de les tirer , quoique semblable à la mort , n'étoit pas si digne de pitié. Doña Théodora envisageoit Don Juan avec des yeux où étoient peints tous les mouvemens d'une ame que possèdent la douleur & le desespoir. Et les deux amis at-

tachotent sur elles leurs regards mourans en pouffant de profonds foupirs.

Après avoir gardé quelque tems un silence auffi tendre que funeste, Don Fadrique le rompit; il adressa la parole à la veuve de Cifuentes : Madame, lui dit-il, avant que de mourir, j'ai la satisfaction de vous voir hors d'esclavage. Plût au Ciel que vous me dussiez la liberté; mais il a voulu que vous eussiez cette obligation à l'Amant que vous chérissiez. J'aime trop ce Rival, pour en murmurer, & je souhaite que le coup que j'ai eu le malheur de lui porter ne l'empêche pas de jouir de votre reconnoissance. La Dame ne répondit rien à ce discours. Loin d'être sensible en ce moment au triste sort de Don Fadrique, elle sentoit pour lui des mouvemens d'aversion que lui inspiroit l'état où étoit le Tolédan.

Cependant le Chirurgien se préparoit à visiter & à sonder les plaies. Il commença par celle de Zarate. Il ne la trouva pas dangereuse, parce que le coup n'avoit fait que glisser au-dessous de la mammelle gauche & n'offensoit aucune des parties nobles. Le rapport du Chirurgien diminua l'affliction de Théodora & causa beaucoup de joie à Don Fadrique qui tourna la tête vers cette Dame ; je suis content, lui dit-il, j'abandonne sans regret la vie, puisque mon ami est hors de péril. Je ne mourrai point chargé de votre haine.

Il prononça ces paroles d'un air si touchant, que la veuve de Cifuentes en fut pénétrée. Comme elle cessa de craindre pour Don Juan, elle cessa de haïr Don Fadrique ; & ne voiant plus en lui qu'un homme qui méritoit toute la pitié : Ah ! Mendoce, lui répondit-

166 LE DIABLE

elle emportée par un transport généreux , souffrez que l'on pense votre blessure. Elle n'est peut-être pas plus considérable que celle de votre ami. Prêtez - vous au soin que l'on veut avoir de vos jours. Vivez ; si je ne puis vous rendre heureux , du moins je ne ferai pas le bonheur d'un autre. Par compassion & par amitié pour vous , je retiendrai la main que je voulois donner à Don Juan. Je vous fais le même sacrifice qu'il vous a fait.

Don Fadrique alloit repliquer ; mais le Chirurgien qui craignoit qu'en parlant il n'irritât son mal , l'obligea de se taire & visita sa plaie. Elle lui parut mortelle , attendu que l'épée avoit pénétré dans la partie supérieure du poulmon , ce qu'il jugeoit par une hémorragie ou perte de sang dont la suite étoit à craindre. D'abord qu'il eut mis le premier appareil , il laissa reposer les Cavaliers dans

la chambre de poupe sur deux petits lits l'un auprès de l'autre, & emmena ailleurs. Doña Théodora, dont il jugea que la présence leur pouvoit être nuisible.

Malgré toutes ces précautions, la fièvre prit à Mendoce, & sur la fin de la journée l'hémorragie augmenta. Le Chirurgien lui déclara alors que le mal étoit sans remède, & l'avertit que s'il avoit quelque chose à dire à son Ami ou à Doña Théodora, il n'avoit point de tems à perdre. Cette nouvelle causa une étrange émotion au Tolédan. Pour Don Fadrique, il la reçut avec indifférence. Il fit appeler la veuve de Cifuentes, qui se rendit auprès de lui dans un état plus aisé à concevoir qu'à représenter.

Elle avoit le visage couvert de pleurs & elle sanglotoit avec tant de violence, que Mendoce en fut fort agité : Madame, lui dit-il,

168 LE DIABLE

je ne vaux pas ces précieuses larmes que vous répandez. Arrêtez-les, de grace, pour m'écouter un moment. Je vous fais la même priere, mon cher Zarate, ajouta-t-il en remarquant la vive douleur que son Ami faisoit éclater. Je sçai bien que cette séparation vous doit être rude; vôtre amitié m'est trop connuë pour en douter. Mais attendez l'un & l'autre que ma mort soit arrivée, pour l'honorer de tant de marques de tendresse & de pitié.

Suspendez jusques-là vôtre affliction. Je la sens plus que la perte de ma vie. Aprenez par quels chemins le sort qui me poursuit a sçû cette nuit me conduire sur le fatal rivage que j'ai teint du sang de mon Ami & du mien. Vous devez être en peine de sçavoir comment j'ai pû prendre Don Juan pour Don Alvar. Je vais vous en instruire, si le peu de tems qui me

reste

reste encore à vivre , me permet de vous donner ce triste éclaircissement.

Quelques heures après que le vaisseau où j'étois eut quitté celui où j'avois laissé Don Juan, nous rencontrâmes un Corlaire François qui nous attaqua. Il se rendit maître du vaisseau de Thunis & nous mit à terre auprès d'Alicante. Je ne fus pas si-tôt libre que je songeai à racheter mon Ami. Pour cet effet, je me rendis à Valence où je fis de l'argent comptant ; & sur l'avis qu'on me donna qu'à Barcelonne il y avoit des Peres de la Redemption qui se préparoient à faire voile vers Alger , je m'y rendis. Mais avant que de sortir de Valence , je priai le Gouverneur Don Francisco de Mendoce mon Oncle d'employer tout le crédit qu'il peut avoir à la Cour d'Espagne pour obtenir la grace de Zarate, que j'avois dessein de

ramener avec moi & de faire rentrer dans ses biens qui ont été confisquez depuis la mort du Duc de Naxera.

Si-tôt que nous fûmes arrivés à Alger, j'allai dans les lieux que fréquentent les Esclaves, mais j'avois beau les parcourir tous, je n'y trouvois point ce que je cherchois. Je rencontrai le Renegat Catalan à qui ce navire appartient. Je le reconnus pour un homme qui avoit autrefois servi mon oncle. Je lui dis le motif de mon voyage & le priaï de vouloir faire une exacte recherche de mon Ami. Je suis fâché, me répondit-il, de ne pouvoir vous être utile. Je dois partir d'Alger cette nuit avec une Dame de Valence qui est Esclave du Dey. Et comment apellez-vous cette Dame, lui dis-je? Il reparti qu'elle se nommoit Théodora.

La surprise que je fis paroître à

cette nouvelle , aprit par avance au Renegat que je m'interessois pour cette Dame. Il me découvrit le dessein qu'il avoit formé pour la tirer d'esclavage ; & comme en son recit il fit mention de l'Esclave Alvaro , je ne doutai point que ce ne fût Alvaro Ponce lui-même : Servez mon ressentiment , dis-je avec transport au Renegat. Donnez-moi les moyens de me venger de mon ennemi. Vous serez bien-tôt satisfait , me répondit-il ; mais contez-moi auparavant le sujet que vous avez de vous plaindre de cet Alvaro. Je lui appris toute nôtre histoire & lorsqu'il l'eut entenduë : c'est assez , reprit-il , vous n'aurez cette nuit qu'à m'accompagner, on vous montrera vôtre Rival , & après que vous l'aurez puni , vous prendrez sa place & viendrez avec nous à Valence conduire Doña Théodora.

Néanmoins mon impatience ne me fit point oublier Don Juan. Je laissai de l'argent pour sa rançon entre les mains d'un Marchand Italien nommé Francisco Capati qui réside à Alger & qui me promit de le racheter , s'il venoit à le découvrir. Enfin , la nuit arriva. Je me rendis chez le Renegat , qui me mena sur le bord de la mer. Nous nous arrêtâmes devant une petite porte, d'où il sortit un homme qui vint droit à nous & qui nous dit en nous montrant du doigt un homme & une femme qui marchoient sur ses pas : voilà Alvaro & Doña Théodora qui me suivent.

A cette vûë je devins furieux. Je mets l'épée à la main , je cours au malheureux Alvaro , & persuadé que c'est un Rival odieux que je vais fraper , je perce cet Ami fidèle que j'étois venu chercher. Mais graces au Ciel , continua-t'il en

s'attendrissant, mon erreur ne lui coûtera point la vie ni d'éternelles larmes à Doña Théodora.

Ah! Mendoce interrompit la Dame, vous faites injure à mon affliction. Je ne me consolerais jamais de vous avoir perdu. Quand même j'épouserois votre ami, ce ne seroit que pour unir nos douleurs. Votre amour, votre amitié, vos infortunes, feroient tout notre entretien. C'en est trop, Madame, repliqua Don Fadrique, je ne mérite pas que vous me regretiez si long-tems. Souffrez, je vous en conjure, que Zarate vous épouse, après qu'il vous aura vengée d'Alvaro Ponce. Don Alvar n'est plus, dit la veuve de Cifuentes. Le même jour qu'il m'en leva, il fut tué par le Corsaire qui me prit.

Madame, reprit Mendoce, cette nouvelle me fait plaisir. Mon ami en sera plutôt heureux. Sui-

vez sans contrainte vôtre penchant l'un & l'autre. Je vois avec joie aprocher le moment qui va lever l'obstacle que vôtre compassion & sa générosité mettent à vôtre commun bonheur. Puissent tous vos jours couler dans un repos, dans une union, que la jalousie de la fortune n'ose troubler. Adieu, Madame, adieu Don Juan; souvenez-vous quelquefois tous deux d'un homme qui n'a jamais rien tant aimé que vous.

Comme la Dame & le Tolédan, au lieu de lui répondre, redou- bloient leurs pleurs, Don Fadrique qui s'en aperçût & qui se sento- it très-mal, poursuivit ainsi : Je me laisse trop attendrir, déjà la mort m'environne, & je ne songe pas à supplier la bonté Divine de me pardonner d'avoir moi-même borné le cours d'une vie dont elle seule devoit disposer. Après avoir achevé ces paroles, il

leva les yeux au Ciel avec toutes les apparences d'un véritable repentir, & bien-tôt l'hémorragie causa une suffocation qui l'emporta.

Alors Don Juan possédé de son desespoir, porte la main sur sa plaie, il arrache l'appareil, il veut la rendre incurable, mais Francisque & le Renegat se jettent sur lui & s'oposent à sa rage. Théodora est effrayée de ce transport; elle se joint au Renegat & au Navarrois pour détourner Don Juan de son dessein. Elle lui parle d'un air si touchant, qu'il rentre en lui-même. Il souffre que l'on reban- de sa plaie, & enfin l'intérêt de l'Amant calme peu à peu la fureur de l'Ami. Mais s'il reprit sa raison, il ne s'en servit que pour prévenir des effets insensés de sa douleur, & non pour en affoiblir le sentiment.

Le Renegat qui parmi plusieurs choses qu'il emportoit en Espagne,

avoit d'excellent baume d'Arabie & de précieux parfums , embauma le corps de Mendoce à la priere de la Dame & de Don Juan , qui témoignèrent qu'ils souhaitoient de lui rendre à Valence les honneurs de la sépulture. Ils ne cessèrent tous deux de gémir & de soupirer pendant toute la navigation. Il n'en fut pas de même du reste de l'équipage. Comme le vent étoit toujours favorable, on ne tarda guère à découvrir les côtes d'Espagne.

A cette vûë tous les Esclaves se livrèrent à la joie, & quand le vaisseau fut heureusement arrivé au port de Dénia , chacun prit son parti. La veuve de Cifuentes & le Toïédan envoièrent un Courier à Valence avec des Lettres pour le Gouverneur & pour la famille de Doña Théodora. La nouvelle du retour de cette Dame fut reçûë de tous ses parens avec beau-

coup de joie. Pour Don Francisco de Mendocce, il sentit une vive affliction quand il aprit la mort de son neveu.

Il le fit bien paroître, lorsqu'accompagné des Parens de la veuve de Cifuentes, il se rendit à Denia & qu'il voulut voir le corps du malheureux Don Fadrique. Ce bon vieillard le mouïlla de ses pleurs en faisant des plaintes si pitoiables, que tous les Spectateurs en furent attendris. Il demanda par quelle aventure son neveu se trouvoit dans cet état.

Je vais vous la conter, Seigneur, lui dit le Tolédan; loin de chercher à l'effacer de ma mémoire, je prens un funeste plaisir à me la rapeller sans cesse & à nourrir ma douleur. Il lui dit alors comment étoit arrivé ce triste accident, & ce recit, en lui arrachant de nouvelles larmes, redoubla celles de Don Francisco. A l'égard de

Théodora , ses Parens lui marquèrent la joie qu'ils avoient de la revoir & la félicitèrent sur la maniere miraculeuse dont elle avoit été délivrée de la tyrannie de Mezomorto.

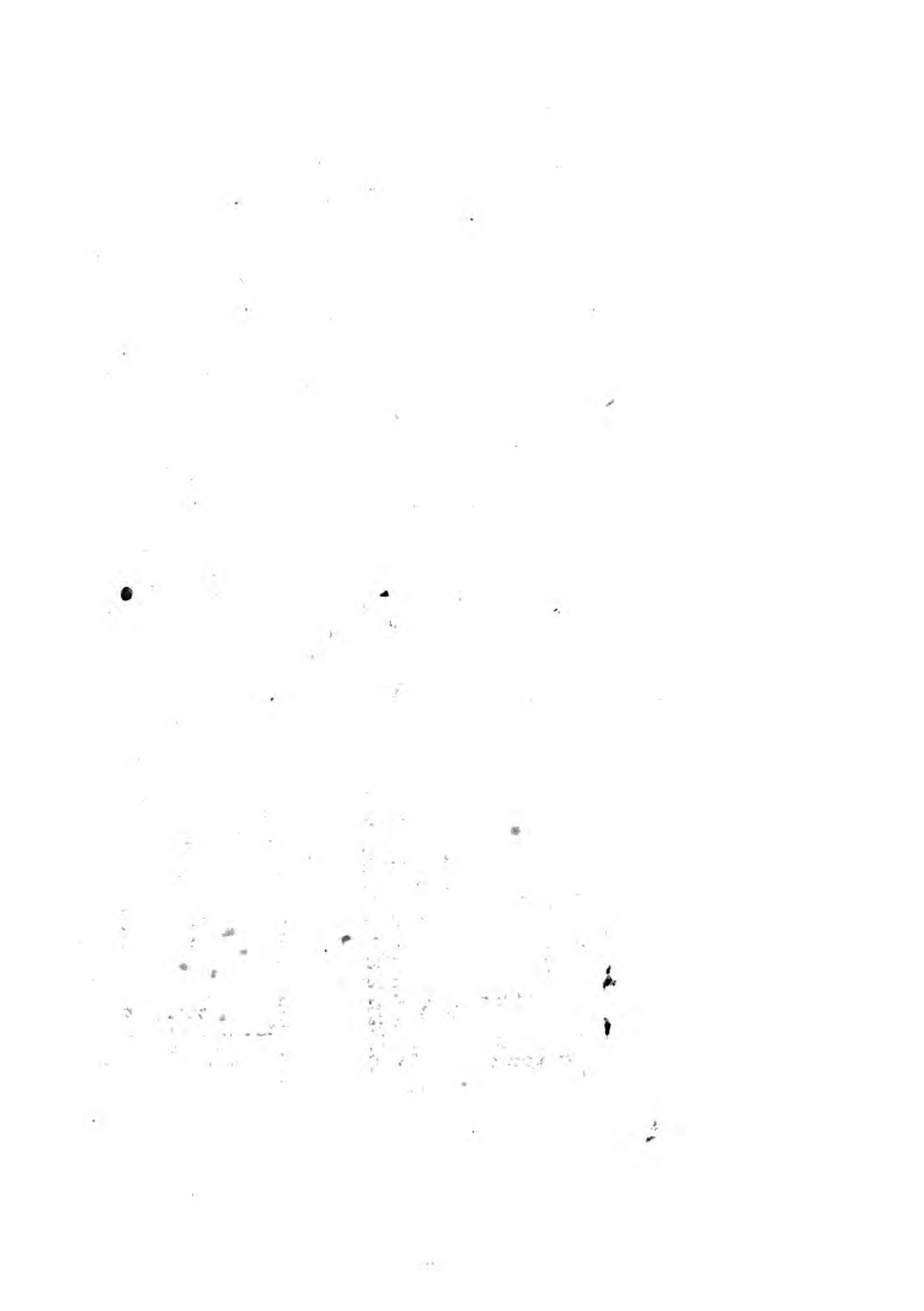
Après un entier éclaircissement de toutes choses , on mit le corps de Don Fadrique dans un carosse & on le conduisit à Valence ; mais il n'y fut point enterré , parce que le tems de la Vice Roïauté de Don Francisco étant prêt d'expirer , ce Seigneur se préparoit à s'en retourner à Madrid , où il résolut de faire transporter son neveu.

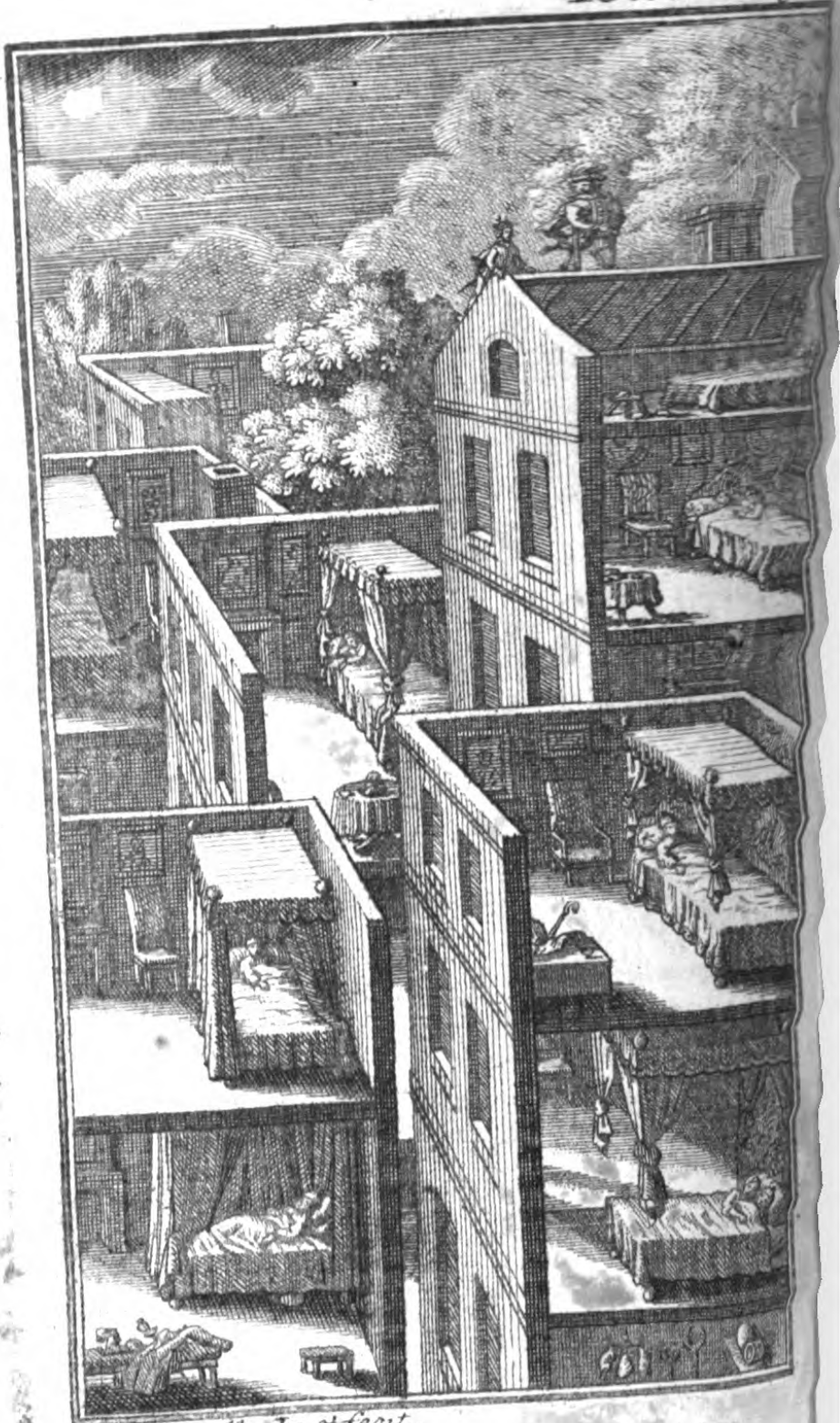
Pendant que l'on faisoit les préparatifs du Convoi , la veuve de Cifuentes combla de biens Francisco & le Renegat. Le Navarrois se retira dans sa Province & le Renegat retourna avec sa mere à Barcelone , où il rentra dans le Christianisme , & où il vit encore aujourd'hui fort commodément.

Dans ce tems-là , Don Francisco reçût un paquet de la Cour dans lequel étoit la grace de Don Juan, que le Roi , malgré la considération qu'il avoit pour la Maison de Naxera , n'avoit pû refuser à tous les Mendoces qui s'étoient joints pour la lui demander. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au Tolédan , qu'elle lui procuroit la liberté d'accompagner le corps de son Ami , ce qu'il n'auroit osé faire fans cela.

Enfin le Convoi partit suivi d'un grand nombre de personnes de qualité ; & si-tôt qu'il fut arrivé à Madrid , on enterra le corps de Don Fadrique dans une Eglise où Zarate & Doña Théodora , avec la permission des Mendoces , lui firent élever un magnifique tombeau. Ils n'en demeurèrent point-là : ils portèrent le deuil de leur Ami durant une année entière , pour éterniser leur douleur & leur amitié.

Après avoir donné des marques si célèbres de leur tendresse pour Mendoce, ils se marièrent; mais par un inconcevable effet du pouvoir de l'amitié, Don Juan ne laissa pas de conserver long-tems une mélancolie que rien ne pouvoit bannir. Don Fadrique, son cher Don Fadrique étoit toujours présent à sa pensée. Il le voioit toutes les nuits en songe, & le plus souvent tel qu'il l'avoit vû rendant les derniers soupirs. Son esprit pourtant commençoit à se distraire de ces tristes images. Les charmes de Théodora, dont il étoit toujours épris, triomphoient peu-à-peu d'un souvenir funeste. Enfin Don Juan alloit vivre heureux & content; mais ces jours passez il tomba de cheval en chassant. Il se blessa à la tête. Il s'y est formé un abcès. Les Medecins ne l'ont pû sauver. Il vient de mourir, & Théodora, qui est cette Dame que vous





Dubercelle. In. et fecit.

voiez entre les bras de deux femmes qui veillent sur son desespoir, pourra le suivre bien-tôt.

CHAPITRE V.

Des Songes.

Lors qu'Asmodée eut fini le recit de cette histoire Don Cléofas lui dit : voilà un très beau tableau de l'amitié ; mais s'il est rare de voir deux hommes s'aimer autant que Don Juan & Don Fadrigue, je croi que l'on auroit encore plus de peine à trouver deux amies Rivaless qui pussent se faire si généreusement un sacrifice réciproque d'un Amant aimé.

Sans doute, répondit le Diable, c'est ce que l'on n'a point encore vu & ce que l'on ne verra peut-être jamais. Les femmes ne s'aiment point. J'en suppose deux parfaite-

ment unies. Je veux même qu'elles ne disent pas le moindre mal l'une de l'autre en leur absence, tant elles sont amies. Vous les voyez toutes deux ; vous penchez d'un côté ; la rage se met de l'autre. Ce n'est pas que l'enragée vous aime ; mais elle vouloit la préférence. Tel est le caractère des femmes. Elles sont trop jaloufes les unes des autres pour être capables d'amitié.

L'histoire de ces deux Amis sans pairs, reprit Léandro Perez, est un peu romanesque & nous a menez bien loin. La nuit est fort avancée. Nous allons voir dans un moment paroître les premiers raïons du jour. J'attends de vous un nouveau plaisir. J'aperçois un grand nombre de personnes endormies. Je voudrois par curiosité que vous me disiez les divers songes qu'elles peuvent faire. Très-volontiers, repartit le Démon.

Vous aimez les tableaux changeans. Je veux vous contenter.

Je crois, dit Zambullo, que je vais entendre des songes bien ridicules. Pourquoi, répondit le Boiteux? Vous qui possédez vôtre Ovide, ne sçavez-vous pas que ce Poëte dit que c'est vers la pointe du jour que les songes sont plus vrais, parce que dans ce tems-là l'ame est dégagée des vapeurs des alimens. Pour moi, repliqua Don Cléofas, quoiqu'en puisse dire Ovide, je n'ajoute aucune foi aux songes. Vous avez tort, reprit Asmodée. Il ne faut ni les traiter de chimères, ni les croire tous. Ce sont des menteurs qui disent quelquefois la vérité. L'Empereur Auguste dont la tête valoit bien celle d'un Ecolier, ne méprisoit pas les songes dans lesquels il étoit intéressé; & bien lui en prit, à la bataille de Philippe, de quitter sa Tente, sur le recit qu'on lui fit

d'un rêve qui le regardoit. Je pourrois vous citer mille autres exemples qui vous feroient connoître votre témérité ; mais je les passe sous silence , pour satisfaire le nouveau desir qui vous presse.

Commençons par ce bel Hôtel à main droite. Le Maître du logis que vous voiez couché dans ce riche appartement est un Comte liberal & galant. Il rêve qu'il est à un spectacle où il entend chanter une jeune Actrice , & qu'il se rend à la voix de cette Syrenne.

Dans l'appartement parallele repose la Comtesse sa femme , qui aime le jeu à la fureur. Elle rêve qu'elle n'a point d'argent , & qu'elle met en gages des pierreries chez un Jouaillier qui lui prête trois cens pistoles moiennant un très-honnête profit.

Dans l'Hôtel le plus proche du même côté demeure un Marquis du même caractere que le Comte ,

& qui est amoureux d'une fameuse coquette. Il rêve qu'il emprunte une somme considérable pour lui en faire present , & son Intendant couché tout au haut de l'Hôtel , songe qu'il s'enrichit à mesure que son Maître se ruine. Hé bien ! que pensez-vous de ces songes-là ? Vous paroissent-ils extravagans ? Non , ma foi , répondit Don Cléofas. Je vois bien qu'Ovide a raison. Mais je suis curieux de sçavoir qui est un homme que je remarque. Il a la moustache en papillottes , & conserve en dormant un air de gravité qui me fait juger que ce ne doit pas être un Cavalier du commun. C'est un Gentilhomme de Province , répondit le Démon ; un Vicomte Aragonois , un esprit vain & fier. Son ame en ce moment nage dans la joie. Il rêve qu'il est avec un Grand qui lui cede le pas dans une cérémonie publique.

Mais je découvre dans la même maison deux freres Medecins qui font des songes bien mortifiants. L'un rêve que l'on publie une Ordonnance qui deffend de paier les Medecins, quand ils n'auront pas guéri leurs malades, & son frere songe qu'il est ordonné que les Medecins meneront le deüil à l'enterrement de tous les malades qui mourront entre leurs mains. Je souhaiterois, dit Zambullo, que cette derniere Ordonnance fût réelle, & qu'un Medecin se trouvât aux funerailles de son Malade, comme un Lieutenant criminel assiste en France au suplice d'un coupable qu'il a condamné. J'aime la comparaison, dit le Diable. On pourroit dire en ce cas-là que l'un va faire executer sa sentence, & que l'autre a déjà fait executer la sienne.

Oh ! oh ! s'écria l'Ecolier, qui est ce personnage qui se frotte les

yeux en se levant avec précipitation. C'est un homme de qualité qui sollicite un Gouvernement dans la nouvelle Espagne. Un rêve effrayant vient de le réveiller. Il songeoit que le premier Ministre le regardoit de travers. Je vois aussi une jeune Dame qui se réveille & qui n'est pas contente d'un songe qu'elle vient d'avoir. C'est une fille de condition, une personne aussi sage que belle, qui a deux Amans dont elle est obsédée. Elle en chérit un tendrement & à pour l'autre une aversion qui va jusqu'à l'horreur. Elle voioit tout à l'heure en songe à ses genoux le galand qu'elle déteste. Il étoit si passionné, si pressant, que si elle ne se fût réveillée, elle alloit le traiter plus favorablement qu'elle n'a jamais fait celui qu'elle aime. La nature pendant le sommeil secoue le joug de la raison & de la vertu.

Arrêtez les yeux sur la maison qui fait le coin de cette ruë , c'est le domicile d'un Procureur. Le voilà couché avec sa femme dans la chambre où il y a une vieille tenture de tapisserie à personnage & deux lits jumeaux. Il rêve qu'il va visiter un de ses cliens à l'Hôpital pour l'assister de ses propres deniers ; & la Procureuse songe que son mari chasse un grand Clerc dont il est devenu jaloux.

J'entends ronfler autour de nous , dit Léandro Perez , & je crois que c'est ce gros homme que je démêle dans un petit corps de logis attenant la demeure du Procureur. Justement , répondit Afmodée , c'est un Chanoine qui rêve qu'il dit son *benedicite*.

Il a pour voisin un Marchand d'étoffe de soie qui vend sa marchandise fort cher , mais à crédit , aux personnes de qualité. Il est dû à ce Marchand plus de cent mille

ducats. Il rêve que tous ses débiteurs lui apportent de l'argent ; & ses correspondans de leur côté songent qu'il est sur le point de faire banqueroute. Ces deux songes, dit l'Ecolier, ne sont pas sortis du temple du sommeil par la même porte. Non, je vous assure, répondit le Démon. Le premier à coup sûr est sorti par la porte d'ivoire & le second par la porte de corne.

La maison qui joint celle de ce Marchand est occupée par un fameux Libraire. Il a depuis peu imprimé un Livre qui a eû beaucoup de succès. En le mettant au jour, il promet à l'Auteur de lui donner cinquante pistoles, s'il réimprimoit son ouvrage ; & il rêve actuellement qu'il en fait une seconde édition, sans l'en avertir.

Oh ! pour ce songe-là, dit Zambullo, il n'est pas besoin de demander par quelle porte il est sor-

ti. Je ne doute pas qu'il n'ait son plein & entier effet. Je connois Messieurs les Libraires, ils ne se font pas un scrupule de tromper les Auteurs. Rien n'est plus véritable, reprit le Boiteux ; mais apprenez à connoître aussi Messieurs les Auteurs, ils ne sont pas plus scrupuleux que les Libraires. Une petite aventure arrivée il n'y a pas cent ans à Madrid va vous le prouver.

Trois Libraires soupoient ensemble au cabaret. La conversation tomba sur la rareté des bons Livres nouveaux. Mes amis, dit là-dessus un des convives, je vous dirai confidemment que j'ai fait un beau coup ces jours passez. J'ai acheté une copie qui me coûte un peu cher à la vérité, mais elle est d'un Auteur !... C'est de l'or en barre. Un autre Libraire prit alors la parole, & se vanta pareillement d'avoir fait une emplette excel-

lente le jour précédent. Et moi, Messieurs, s'écria le troisieme à son tour, je ne veux pas demeurer en reste de confiance avec vous. Je vais vous montrer la perle des manuscrits. J'en ai fait aujourd'hui l'heureuse acquisition. En même tems, chacun tira de sa poche la précieuse copie qu'il disoit avoir achetée, & comme il se trouva que c'étoit une nouvelle pièce de Theatre intitulée le *Fuif-Errant*, ils furent fort étonnez quand ils virent que c'étoit le même ouvrage qui leur avoit été vendu à tous trois séparément.

Je découvre dans une autre maison, poursuivit le Diable, un Amant timide & respectueux qui vient de se réveiller. Il aime une veuve toute des plus vives. Il rêvoit qu'il étoit avec elle au fonds d'un bois, où il lui tenoit des discours tendres & qu'elle lui a répondu : Ah ! que vous êtes sédui-

fant ! vous me persuaderiez si je n'étois pas en garde contre les hommes. Mais ce sont des trompeurs. Je ne me fie point à leurs paroles. Je veux des actions. Hé ! quelles actions, Madame, exigez-vous de moi, a repris l'Amant ? Faut-il pour vous prouver la violence de mon amour, entreprendre les douze travaux d'Hercule ? Hé non ! Don Nicaise, non, a reparti la Dame, je ne vous en demande pas tant. Là-dessus il s'est réveillé.

Apprenez - moi , de grace , dit l'Ecolier , pourquoi cet homme couché dans ce lit brun se débat comme un possédé. C'est, répondit le Boiteux, un habile Licencié qui fait un songe dont il est terriblement agité ! Il rêve qu'il dispute & soutient l'immortalité de l'ame contre un petit Docteur en Medecine qui est aussi bon Catholique qu'il est bon Medecin. Au second étage

étage chez le Licencié loge un Gentilhomme d'Estremadure nommé Don Baltazar Fanfarro-nico , qui est venu en poste à la Cour demander une récompense pour avoir tué un Portugais d'un coup d'escopette. Sçavez-vous quel songe il fait ? Il rêve qu'on lui donne le Gouvernement d'Antequere, & encore n'est-il pas content. Il croît mériter une Vice-Roïauté.

Je découvre dans un Hôtel garni deux personnes de conséquence qui rêvent bien désagréablement. L'un qui est Gouverneur d'une place forte , songe qu'il est assié-gé dans sa forteresse & qu'après une legere résistance, il est obligé de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison, l'autre est l'Evêque de Murcie. La Cour a chargé ce Prélat éloquent de faire l'éloge funebre d'une Princesse , & il doit le prononcer dans deux jours. Il

rêve qu'il est en Chaire & qu'il demeure court après l'exorde de son discours. Il n'est pas impossible, dit Don Cléofas, que ce malheur lui arrive en effet. Non vraiment, répondit le Diable; & il n'y a pas même long-tems qu'il est arrivé à sa grandeur en pareille occasion.

Voulez-vous que je vous montre un Somnambule? Vous n'avez qu'à regarder dans les écuries de cet Hôtel: Qu'y voiez-vous? J'aperçois, dit Léandro Perez, un homme en chemise, qui marche & tient, ce me semble, une étrille à la main. Hé bien! reprit le Démon, c'est un palfrenier qui dort. Il a coûtume toutes les nuits de se lever de son lit & tout en dormant d'étriller ses chevaux. Après quoi, il se recouche. On s'imagine dans l'Hôtel que c'est l'ouvrage d'un esprit folet, & le palfrenier lui-même le croît comme les autres.

Dans une grande maison vis-à-vis l'Hôtel garni demeure un vieux Chevalier de la Toison, lequel a jadis été Vice-Roi du Mexique. Il est tombé malade, & comme il craint de mourir, sa Vice-Roïauté commence à l'inquiéter. Il est vrai qu'il l'a exercé d'une manière qui justifie son inquiétude. Les Chroniques de la nouvelle Espagne ne font pas une mention honorable de lui. Il vient de faire un songe dont toute l'horreur n'est point encore dissipée, & qui sera peut-être cause de sa mort. Il faut donc, dit Zambullo, que ce songe soit bien extraordinaire. Vous allez l'entendre, reprit Asmodée. Il a quelque chose en effet de singulier. Ce Seigneur rêvoit tout à l'heure qu'il étoit dans la vallée des morts, où tous les Mexiquains qui ont été les victimes de son injustice & de sa cruauté, sont venus fondre sur lui en l'accablant de

reproches & d'injures. Ils ont même voulu le mettre en pièces ; mais il a pris la fuite & s'est dérobé à leur fureur. Après-quoi, il s'est trouvé dans une grande salle toute tendue de drap noir, où il a vu son pere & son aïeul assis à une table sur laquelle il y avoit trois couverts. Ces deux tristes Convives lui ont fait signe de s'aprocher d'eux, & son pere lui a dit, avec la gravité qu'ont tous les défunts, il y a long-tems que nous t'attendons: Viens prendre ta place auprès de nous.

Le vilain rêve, s'écria l'Ecolier: Je pardonne au malade d'en avoir l'imagination blessée. En récompense, dit le Boiteux, sa nièce qui est couchée dans un appartement au-dessus du sien, passe la nuit délicieusement. Le sommeil lui presente les plus agréables idées. C'est une fille de vingt-cinq à trente ans, laide & malfaite. Elle rêve que son oncle, dont elle

est l'unique héritière, ne vit plus ; & qu'elle voit au tour d'elle une foule d'aimables Seigneurs qui se disputent la gloire de lui plaire.

Si je ne me trompe, dit Don Cléofas, j'entens rire derrière nous. Vous ne vous trompez point, reprit le Diable ; c'est une femme qui rit en dormant à deux pas d'ici ; une veuve qui fait la prude & qui n'aime rien tant que la médifance. Elle songe qu'elle s'entretient avec une vieille dévote dont la conversation lui fait beaucoup de plaisir.

Je ris à mon tour en voiant dans une chambre au-dessous de cette femme un Bourgeois qui a de la peine à vivre honnêtement du peu de bien qu'il possède. Il rêve qu'il ramasse des pièces d'or & d'argent, & que plus il en ramasse, plus il en trouve à ramasser. Il en a déjà rempli un grand coffre. Le pauvre garçon, dit Léandro ! Il

ne jouïra pas long-tems de son trésor. A son réveil , reprit le Boiteux , il fera comme un vrai riche qui se meurt , il verra disparoître ses richesses.

Si vous êtes curieux de sçavoir les songes de deux Comediennes qui sont voisines , je vais vous les dire. L'une rêve qu'elle prend des oiseaux à la pipée , qu'elle les plume , à mesure qu'elle les prend ; mais qu'elle les donne à dévorer à un beau matou dont elle est folle & qui en a tout le profit. L'autre songe qu'elle chasse de sa maison des Lévrier & des Chiens Danois dont elle a fait long-tems ses délices , & qu'elle ne veut plus avoir qu'un petit Roquet des plus gentils qu'elle a pris en amitié.

Voilà deux songes bien foux , s'écria l'Ecolier. Je crois que s'il y avoit à Madrid , comme autrefois à Rome , des Interprètes des songes , ils seroient fort embar-

rassez à expliquer ceux là. Pas trop , répondit le Diable. Pour peu qu'ils fussent au fait de ce qui passe aujourd'hui chez la Gent Comique , ils y trouveroient bientôt un sens clair & net.

Pour moi , je n'y comprends rien , repliqua Don Cléofas ; & je ne m'en soucie guère. J'aime mieux apprendre qui est une Dame endormie dans un superbe lit de velours jaune , garni de franges d'argent , & auprès de laquelle il y a sur un guéridon , un Livre & un flambeau. C'est une femme titrée , repartit le Démon. Une Dame qui a un équipage très-galant & qui se plaît à faire porter sa livrée par des jeunes hommes de bonne mine. Une de ses habitudes est de lire en se couchant ; sans cela , elle ne pouvoit fermer l'œil de toute la nuit. Hier au soir , elle lisoit les Métamorphoses d'Ovide , & cette lecture est cause

qu'elle fait en cet instant un songe où il y a bien de l'extravagance. Elle rêve que Jupiter est devenu amoureux d'elle , & qu'il se met à son service sous la forme d'un grand Page des mieux bâtis.

A propos de cette Métamorphose , en voici une autre qui me paroît plus plaisante. J'aperçois un Histrion qui goûte dans un profond sommeil la douceur d'un songe qui le flâte agréablement. Cet Acteur est si vieux , qu'il n'y a tête d'homme à Madrid qui puisse dire l'avoir vû débiter. Il y a si long-tems qu'il paroît sur le Théâtre , qu'il est pour ainsi dire , théâtrifié. Il a du talent & il en est si fier & si vain , qu'il s'imagine qu'un personnage tel que lui est au-dessus d'un homme. Sçavez-vous le songe que fait ce superbe Héros de coulisse ? Il rêve qu'il se meurt & qu'il voit toutes les divinitez de l'Olympe assemblées pour déci-

dér de ce qu'elles doivent faire d'un mortel de son importance. Il entend Mercure qui expose au Conseil des Dieux, que ce fameux Comedien, après avoir eû l'honneur de représenter si souvent sur la Scène Jupiter & les autres principaux immortels, ne doit pas être assujetti au sort commun à tous les humains, & qu'il mérite d'être reçu dans la troupe celeste. Momus applaudit au sentiment de Mercure; mais quelques autres Dieux & quelques Déeses se révoltent contre la proposition d'une Apotheose si nouvelle, & Jupiter, pour les mettre tous d'accord, change le vieux Comedien en une figure de décoration.

Le Diable alloit continuër; mais Zambullo l'interrompit en lui disant: Alte-là, Seigneur Amodée, vous ne prenez pas garde qu'il est jour. J'ai peur qu'on ne nous aperçoive sur le haut de cette

maison. Si la populace vient une fois à remarquer vôtre Seigneurie , nous entendrons des huées qui ne finiront pas si-tôt.

On ne nous verra point , lui répondit le Démon. J'ai le même pouvoir que ces Divinitez fabuleuses dont je viens de parler ; & tout ainsi que sur le Mont Ida l'aimoureux fils de Saturne se couvrit d'un nuage pour cacher à l'univers les caresses qu'il vouloit faire à Junon , je vais former autour de nous une épaisse vapeur que la vûë des hommes ne pourra percer , & qui ne vous empêchera pas de voir les choses que je voudrai vous faire observer. En effet , ils furent tout-à-coup environnez d'une fumée , qui , bien que des plus opaques , ne déroboit rien aux yeux de l'Écolier.

Retournons aux songes , poursuivit le Boiteux . . . Mais je ne fais pas réflexion , ajouta-t-il , que la

maniere dont je vous ai fait passer la nuit, doit vous avoir fatigué. Je suis d'avis de vous transporter chez vous & de vous y laisser reposer quelques heures. Pendant ce tems-là, je vais parcourir les quatre parties du monde & faire quelques tour de mon métier. Après cela, je vous rejoindrai pour m'égaier avec vous sur nouveaux frais. Je n'ai nulle envie de dormir & je ne suis point las, répondit Don Cléofas; au lieu de me quitter, faites-moi le plaisir de m'apprendre les divers desseins qu'ont ces personnes que je vois déjà levées & qui se disposent, ce me semble, à sortir. Que vont-elles faire de si grand matin? Ce que vous souhaitez de sçavoir, reprit le Démon, est une chose digne d'être observée. Vous allez voir un tableau des soins, des mouvemens, des peines que les pauvres mortels se donnent pendant cette vie, pour remplir,

le plus agréablement qu'il leur est possible, ce petit espace qui est entre leur naissance & leur mort.

CHAPITRE VI.

Où l'on verra plusieurs Originiaux qui ne sont pas sans Copies.

Observons d'abord cette troupe de Gueux que vous voiez déjà dans la rue. Ce sont des libertins, la plupart de bonne famille, qui vivent en communauté comme des Moines, & passent presque toutes les nuits à faire la débauche dans leur maison, où il y a toujours une ample provision de pain, de viande & de vin. Les voilà qui vont se séparer; pour aller jouer leurs rôles dans les Eglises; & ce soir ils se rassembleront pour boire à la santé des personnes charitables qui contribuent pieusement à leur dépense. Admi-

nez; je vous prie, comme ces fripons sçavent se mettre & se travestir, pour inspirer de la pitié: Les coquettes ne sçavent pas mieux s'ajuster pour donner de l'amour.

Regardez attentivement les trois qui vont ensemble du même côté. Celui qui s'appuie sur des béquilles, qui fait trembler tout son corps & semble marcher avec tant de peine, qu'à chaque pas vous diriez qu'il va tomber sur le nez, quoi - qu'il ait une longue barbe blanche & un air décrepit, est un jeune homme si alerte & si léger, qu'il passeroit un Dain à la course. L'autre qui fait le raigneux, est un bel adolescent dont la tête est couverte d'une peau qui cache une chevelure de Page de Cour. Et l'autre qui paroît en cul de jatte, est un drôle qui a l'art de tirer de sa poitrine des sons si lamentables, qu'à ses tristes accens, il n'y a point de vieille qui ne descende d'un qua-

trième étage pour lui apporter un Maravedi.

Tandis que ces faineans vont sous le masque de la pauvreté attraper l'argent du Public, je remarque bien des artisans laborieux, quoique Espagnols, qui s'apprêtent à gagner leur vie à la sueur de leur corps. J'aperçois de toutes parts des hommes qui se levent & s'habillent pour aller remplir leurs differens emplois. Combien de projets formez cette nuit vont s'exécuter ou s'évanoüir en ce jour ! Que de démarches l'intérêt, l'amour, & l'ambition vont faire faire !

Que vois-je dans la ruë, interrompit Don Cléofas ? qui est cette femme chargée de Médailles, que conduit un Laquais & qui marche avec précipitation ? Elle a sans doute quelque affaire fort pressante. Oüi, certainement, répondit le Diable. C'est une véné-

nable Matrône qui court à une maison où l'on a besoin de son ministère. Elle y va trouver une Comédienne qui pousse des cris, & auprès d'elle deux Cavaliers bien embarrassés. L'un est le mari, & l'autre un homme de condition qui s'interresse à ce qui va se passer ; car les couches des femmes de Théâtre ressemblent à celles d'Alcmène, il y a toujours un Jupiter & un Amphitryon qui sont Auteurs du part.

Ne diroit-on pas à voir ce Cavalier à cheval avec sa carabine, que c'est un Chasseur qui va faire la guerre aux Lièvres & aux Perdreaux des environs de Madrid. Cependant il n'a aucune envie de prendre le divertissement de la chasse. Il est occupé d'un autre dessein. Il va gagner un village où il se déguisera en Païsan, pour s'introduire sous cet habit dans une ferme où est sa Maîtresse sous

la conduite d'une Mere sévère & vigilante.

Ce jeune Bachelier qui passe & marche à pas précipitez a coutume d'aller tous les matins faire sa cour à un vieux Chanoine qui est son Oncle, & dont il couche en jouë la Prébende. Regardez dans cette maison vis-à-vis de nous un homme qui prend son manteau & se dispose à sortir. C'est un honnête & riche Bourgeois qu'une affaire assez sérieuse inquiète. Il a une fille unique à marier. Il ne sçait s'il la doit donner à un jeune Procureur qui la recherche, ou bien à un fier *Hidalgo* qui la demande. Il va consulter ses Amis là-dessus. Et dans le fond, rien n'est plus embarrassant. Il craint, en choisissant le Gentilhomme, d'avoir un Gendre qui le méprise; & il a peur, s'il s'en tient au Procureur, de mettre dans sa maison un ver qui en rongé tous les meubles.

Confiderez un voisin de ce pe-
 re embarrassé, & démêlez dans ce
 corps de logis où il y a de superbes
 ameublemens, un homme en robe
 de chambre de brocard rouge à
 fleurs d'or. C'est un bel Esprit qui
 fait le Seigneur en dépit de sa basse
 origine. Il y a dix ans qu'il n'avoit
 pas vingt maravedis, & il jouit à
 present de dix mille ducats de ren-
 te. Il a un équipage très-joli; mais
 il en rabat l'entretien sur sa table,
 dont la frugalité est telle, qu'il man-
 ge ordinairement le petit poulet
 en son particulier. Il ne laisse pas
 pourtant de régaler quelquefois
 par ostentation des personnes de
 qualité. Il donne aujourd'hui à dî-
 ner à des Conseillers-d'Etat; &
 pour cet effet il vient d'envoyer
 chercher un Patissier & un Rotif-
 seur. Il va marchander avec eux sou
 à sou; après-quoi il écrira sur des
 cartes les services dont ils seront
 convenus. Vous me parlez-là d'un

grand crasseux, dit Zambullo. Hé! mais, répondit Asmodée, tous les Gueux que la fortune enrichit brusquement deviennent avares ou prodigues. C'est la règle.

Apprenez-moi, dit l'Ecolier, qui est une belle Dame que je vois à sa toilette & qui s'entretient avec un Cavalier fort bien-fait. Ah! vraiment, s'écria le Boiteux, ce que vous remarquez-là mérite bien votre attention. Cette femme est une veuve Allemande qui vit à Madrid de son doüaire, & voit très-bonne compagnie; & le jeune homme qui est avec elle est un Seigneur nommé Don Antoine de Monsalve.

Quoique ce Cavalier soit d'une des premières Maisons d'Espagne, il a promis à la veuve de l'épouser. Il lui a même fait un dédit de trois mille pistoles. Mais il est traversé dans ses amours par ses Parents, qui menacent de le faire en-

fermer , s'il ne rompt tout commerce avec l'Allemande , qu'ils regardent comme une Avanturiere. Le Galand mortifié de les voir tous révoltez contre son penchant , vint hier au soir chez sa Maîtresse , qui s'apercevant qu'il avoit quelque chagrin , lui en demanda la cause ; il la lui aprit en l'assurant que toutes les contradictions qu'il auroit à essuier de la part de sa famille ne pourroient jamais ébranler sa constance. La veuve parut charmée de sa fermeté , & ils se séparèrent tous deux à minuit , très-contens l'un de l'autre.

Monfalve est revenu ce matin. Il a trouvé la Dame à sa toilette , & il s'est mis sur nouveaux frais à l'entretenir de son amour. Pendant la conversation , l'Allemande a ôté ses papillottes. Le Cavalier en a pris une sans réflexion , la dépliée , & y voiant de son écri-

ture : Comment donc , Madame , a-t-il dit en riant , est-ce-là l'usage que vous faites des billets doux qu'on vous envoie ? Oüi , Monfave , a-t-elle répondu , vous voyez à quoi me servent les promesses des Amans qui veulent m'épouser en dépit de leurs familles. J'en fais des papillottes. Quand le Cavalier a reconnu que c'étoit effectivement son dédit que la Dame avoit déchiré , il n'a pû s'empêcher d'admirer le desinterressement de la veuve , & il lui jure de nouveau une éternelle fidélité.

Jetez les yeux , poursuivit le Diable , sur ce grand homme qui passe au-dessous de nous. Il a un grand Regître sous son bras , une écritoire pendue à sa ceinture , & une Guitarre sur le dos. Ce personnage , dit l'Ecolier , a un air ridicule ; je gagerois que c'est un original. Il est certain , reprit le Démon , que c'est un mortel assez

ſingulier. Il y a des Philoſophes Cyniques en Eſpagne. En voilà un. Il va vers le Buen-Retiro ſe mettre dans une Prairie où il y a une claire fontaine dont l'eau pure forme un ruiſſeau qui ſerpente parmi les fleurs. Il demeurera là toute la journée à contempler les richesses de la Nature , à jouer de la Guitarre & à faire des réflexions qu'il écrira ſur ſon Regître. Il a dans ſes poches ſa nourriture ordinaire , c'eſt-à-dire quelques oignons avec un morceau de pain. Telle eſt la vie ſobre qu'il mène depuis dix ans , & ſi quelque Ariſtipe lui diſoit comme à Diogenes : Si tu ſçavois faire ta cour aux Grands, tu ne mangerois pas des oignons , ce Philoſophe moderne lui répondroit : Je ferois ma Cour aux Grands auffi-bien que toi , ſi je voulois abaiffer un homme juſqu'à le faire ramper devant un autre homme.

En effet, ce Philosophe a autrefois été attaché aux Grands Seigneurs. Ils lui firent même sa fortune ; mais aiant senti que leur amitié n'étoit pour lui qu'une honorable servitude , il rompit tout commerce avec eux. Il avoit un carosse qu'il quitta , parce qu'il fit réflexion qu'il éclabouffoit des gens qui valoient mieux que lui. Il a même donné presque tous ses biens à ses amis indigens. Il s'est seulement réservé de quoi vivre de la maniere qu'il vit , car il ne lui paroît pas moins honteux pour un Philosophe d'aller mandier son pain parmi le peuple que chez les Grands Seigneurs.

Plaignez le Cavalier qui suit ce Philosophe & que vous voiez accompagné d'un chien. Il peut se vanter d'être d'une des meilleures maisons de Castille. Il a été riche , mais il s'est ruiné comme le Timon de Lucien , en régaland tous les

jours ses amis & sur tout en faisant des fêtes superbes aux naissances, aux Mariages des Princes & Princesses; en un mot à chaque occasion qu'à eu l'Espagne de faire des réjouïssances. Dès que les Parasites ont vû sa marmite renversée, ils ont disparu de chez lui; tous ses amis l'ont abandonné. Un seul lui est resté fidelle, c'est son chien.

Dites-moi, Seigneur Diable, s'écria Léandro Perez, à qui appartient cet équipage que je vois arrêté devant une maison. C'est, répondit le Démon, le carosse d'un riche Contador, qui va tous les matins dans cette maison, où demeure une beauté Galicienne dont ce vieux Pêcheur de race More a soin, & qu'il aime éperdûment. Il a prit hier au soir qu'elle lui avoit fait une infidélité. Dans la fureur que lui causa cette nouvelle, il lui écrivit une lettre pleine de reproches & de menaces.

Vous ne devineriez pas quel parti la coquette s'est avisée de prendre; au lieu d'avoir l'impudence de nier le fait, elle a mandé ce matin au Trésorier qu'il est justement irrité contre elle: Qu'il ne doit plus la regarder qu'avec mépris, puisqu'elle a été capable de trahir un si galant homme: Qu'elle reconnoît sa faute: Qu'elle la déteste, & que pour s'en punir, elle a déjà coupé ses beaux cheveux dont il sçait bien qu'elle est idolâtre: Enfin qu'elle est dans la résolution d'aller dans une retraite consacrer le reste de ses jours à la penitence.

Le vieux soupirant n'a pû tenir contre les prétendus remords de sa Maîtresse. Il s'est levé aussi-tôt pour se rendre chez elle. Il la trouvée dans les pleurs, & cette bonne Comedienne a si bien joué son rôle, qu'il vient de lui pardonner le passé. Il fera plus: pour la consoler du sacrifice de sa chevelure,

il

Il lui promet en ce moment de la faire Dame de Paroisse en lui achetant une belle maison de Campagne , qui est actuellement à vendre auprès de l'Escorial.

Toutes les boutiques sont ouvertes , dit l'Ecolier , & j'aperçois déjà un Cavalier qui entre chez un Traiteur. Ce Cavalier , reprit Asmodée , est un Garçon de famille qui a la rage d'écrire & de vouloir absolument passer pour Auteur. Il ne manque pas d'esprit. Il en a même assez pour critiquer tous les ouvrages qui paroissent sur la Scene ; mais il n'en a point assez pour en composer un raisonnable. Il entre chez le Traiteur pour ordonner un grand repas ; il donne à dîner aujourd'hui à quatre Comédiens , qu'il veut engager à protéger une mauvaise pièce de sa façon , qu'il est sur le point de présenter à leur Compagnie.

A propos d'Auteurs, continuait-il, en voilà deux qui se rencontrent dans la rue. Remarquez qu'ils se saluent avec un ris moqueur. Ils se méprisent mutuellement & ils ont raison. L'un écrit aussi facilement que le Poëte Crispinus qu'Horace compare aux soufflets des forges, & l'autre emploie bien du tems à faire des ouvrages froids & insipides.

Qui est ce petit homme qui descend de carosse à la porte de cette Eglise, dit Zambullo ? C'est, répondit le Boiteux, un personnage digne d'être remarqué. Il n'y a pas dix ans qu'il abandonna l'étude d'un Notaire où il étoit maître Clerc, pour s'aller jeter dans la Chartreuse de Saragoce. Au bout de six mois de Noviciat, il sortit de son Convent, reparut à Madrid, mais ceux qui le connoissoient furent étonnez de le voir devenir tout-à-coup un des

Principaux membres du Conseil des Indes. On parle encore aujourd'hui d'une fortune si subite. Quelques-uns disent qu'il s'est donné au Diable; d'autres veulent qu'il ait été aimé d'une riche Douïairiere, & d'autres enfin qu'il ait trouvé un trésor. Vous sçavez ce qui en est, interrompit Don Cléofas. Oh! pour cela oui, repartit le Démon, & je vais vous révéler ce mystère.

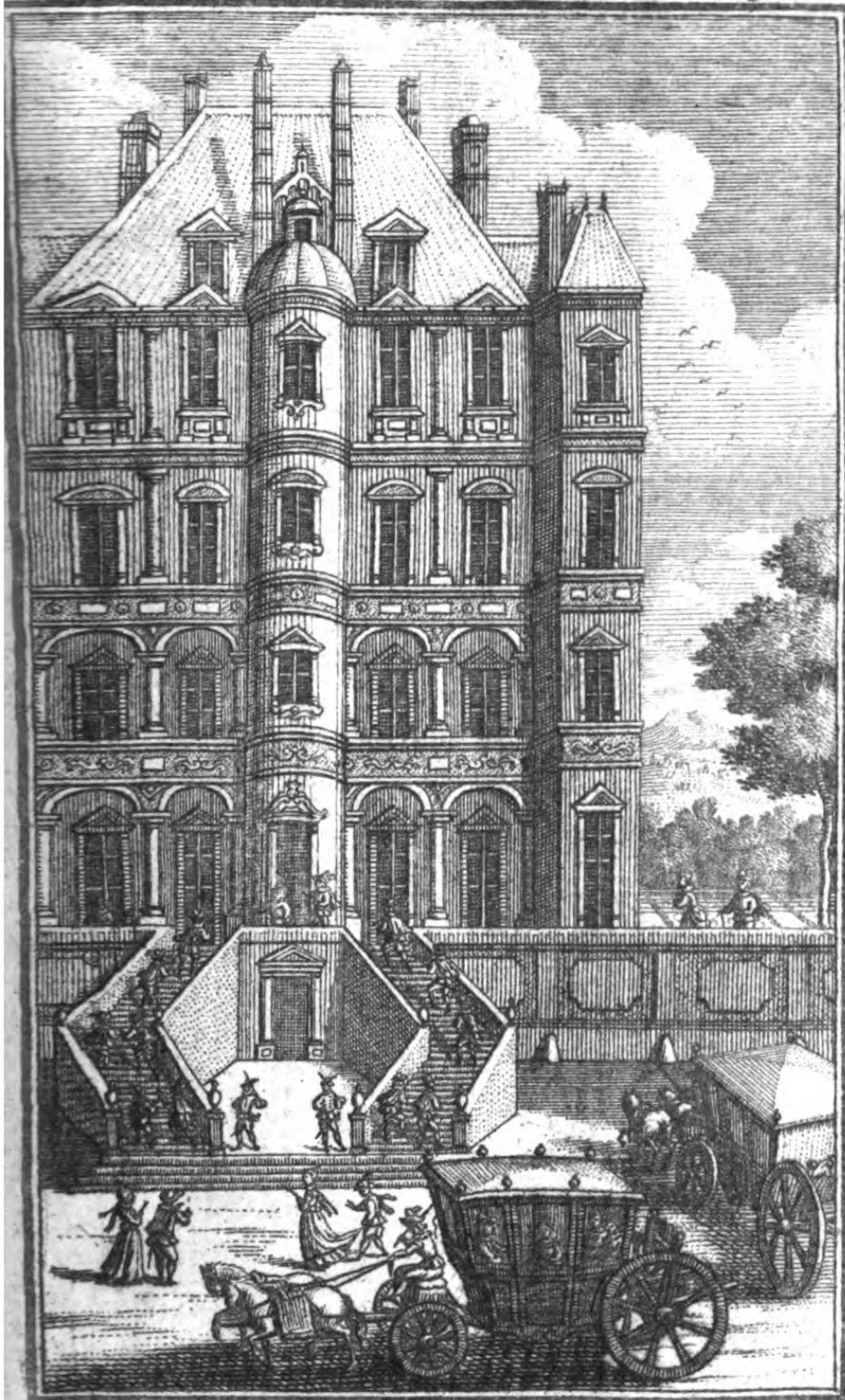
Pendant que nôtre Moine étoit Novice, il arriva qu'un jour en faisant dans son jardin une profonde fosse pour y planter un arbre, il apperçût une cassette de cuivre qu'il ouvrit. Il y avoit dedans une boëte d'or, qui contenoit une trentaine de diamans d'une grande beauté. Quoique le Religieux ne se connût pas autrement en pierreries, il ne laissa pas de juger qu'il venoit de faire un bon coup de filet. Et

prenant aussi-tôt le parti que prend dans une Comédie de Plaute ce Gripus qui renonce à la pêche après avoir trouvé un trésor, il quitta le froc, & revint à Madrid, où par l'entremise d'un Jouaillier de ses amis, il changea ses pierres précieuses en pièces d'or, & ses pièces d'or en une charge qui lui donne un beau rang dans la société civile.

CHAPITRE VII.

*Ce que le Diable fit encore remarquer
à Don Cléofas.*

IL faut, poursuit Asmodée, que je vous fasse rire en vous apprenant un trait de cet homme qui entre chez un Marchand de liqueurs. C'est un Médecin Biscayen. Il va prendre une tasse de Chocolat; après-quoi il passera



Dubercelle In et fecit.

toute la journée à jouer aux échecs.

Pendant ce tems là , ne craignez pas pour les malades , il n'en a point. Et quand il en auroit , les momens qu'il emploie à jouer ne seroient pas les plus mauvais pour eux. Il ne manque pas d'aller tous les soirs chez une belle & riche Veuve qu'il voudroit épouser , & dont il fait semblant d'être fort amoureux. Quand il est avec elle , un fripon de Valet , qu'il a pour tout domestique , & avec lequel il s'entend , lui apporte une fausse liste qui contient les noms de plusieurs personnes de qualité , de la part desquelles on est venu chercher ce Docteur. La Veuve prend tout cela au pied de la lettre , & notre joueur d'échecs est sur le point de gagner la partie.

Arrêtons-nous devant cet Hôtel auprès duquel nous sommes.

Je ne veux point passer outre , sans vous faire remarquer les personnes qui l'habitent. Parcourez des yeux les apartemens. Qu'y découvrez-vous ? J'y démêle des Dames dont la beauté m'ébloüit , répondit l'Ecolier. J'en vois quelques-unes qui se levent, & d'autres qui sont déjà levées. Que de charmes elles offrent à mes regards ! Je m' imagine voir les Nymphes de Diane , telles que les Poëtes nous les representent.

Si ces femmes que vous admirez , reprit le Boiteux , ont les traits des Nymphes de Diane , elles n'en ont assurément pas la chasteté. Ce sont quatre ou cinq aventurieres qui vivent ensemble à frais communs. Aussi dangereuses que ces belles Demoiselles de Chevalerie qui arrêtoient par leurs apas les Chevaliers qui passoient devant leurs Châteaux , elles attirent les jeunes gens chez elles.

Malheur à ceux qui s'en laissent charmer ! Pour avertir du péril que courent les Passans, il faudroit faire mettre devant cette maison des balises, comme on en met dans les Rivieres, pour marquer les endroits dont il ne faut pas s'approcher.

Je ne vous demande pas, dit Léandro Pérez, où vont ces Seigneurs que je vois dans leurs carrosses. Ils vont sans doute au lever du Roi. Vous l'avez dit, reprit le Diable ; & si vous voulez y aller aussi, je vous y conduirai. Nous ferons-là quelques remarques réjouissantes. Vous ne pouvez rien me proposer qui me soit plus agréable, repliqua Zambullo ; je m'en fais par avance un grand plaisir.

Alors le Démon prompt à satisfaire Dom Cléofas, l'emporta vers le Palais du Roi ; mais avant que d'y arriver, l'Ecolier aperce-

vant des Manœuvres qui travailloient à une porte fort haute, demanda si c'étoit un portail d'Eglise qu'ils faisoient. Non, lui répondit Asmodée, c'est la porte d'un nouveau marché. Elle est magnifique, comme vous voiez. Cependant quand ils l'éleveroient jusqu'aux nuës, jamais elle ne sera digne des deux Vers Latins qu'on doit mettre dessus.

Que me dites-vous, s'écria Léandro ? Quelle idée vous me donnez de ces deux Vers. Je meurs d'envie de les sçavoir. Les voici, reprit le Démon. Préparez-vous à les admirer.

*Quam bene Mercurius nunc merces vendit
opimas,*

Momus ubi fatuos vendidit ante sales !

Il y a dans ces deux Vers un jeu de mots le plus joli du monde. Je n'en sens point encore toute la beauté, dit l'Ecolier. Je ne sçais

pas bien ce que signifient ces *fatuos sales*. Vous ignorez donc, repartit le Diable, que la place où l'on bâtit ce marché pour y vendre des denrées, fut autrefois un Collège de Moines qui enseignoient à la jeunesse les humanitez. Les Régens de ce Collège y faisoient représenter par leurs Ecoliers des Drammes, des pièces de Théâtre fades & entremêlées de Ballets, si extravagans, qu'on y voioit danser jusques aux *Preterits* & aux *Supins*. Oh ! ne m'en dites pas davantage, interrompit Zambullo ! Je sçais bien quelle drogue c'est que les pièces de Collège. L'inscription me paroît admirable !

A peine Asmodée & Don Cléofas furent-ils sur l'escalier du Palais du Roi, qu'ils virent plusieurs Courtisans qui montoient les degrez. A mesure que ces Seigneurs passoient auprès d'eux, le Diable

faisoit le Nomenclateur : voila , disoit-il à Léandro Pérez , en les lui montrant du doigt , l'un après l'autre , voilà le Comte de Villalonso de la Maison de la Puebla d'Ellerena : voici le Marquis de Castro Fueste : celui-là c'est Don Lopez de los Rios Président du Conseil des Finances : celui-ci , le Comte de Villa Hombrosa. Il ne se contentoit pas de les nommer : Il faisoit leur éloge ; mais ce malin esprit y ajoûtoit toujours quelque trait satirique. Il leur donnoit à chacun son lardon.

Ce Seigneur , disoit-il de l'un , est affable & obligeant. Il vous écoute avec un air de bonté. Implorez vous sa protection ? Il vous l'accorde généreusement & vous offre son crédit. C'est dommage qu'un homme qui aime tant à faire plaisir , ait la mémoire si courte , qu'un quart-d'heure après que vous lui avez parlé , il ou-

blie ce que vous lui avez dit.

Ce Duc , disoit-il en parlant d'un autre , est un des Seigneurs de la Cour du meilleur caractere. Il n'est pas comme la plûpart de ses pareils , différent de lui-même d'un moment à un autre. Il n'y a point de caprice , point d'inégalité dans son humeur. Ajoutez à cela qu'il ne paie pas d'ingratitude l'attachement qu'on a pour sa personne , ni les services qu'on lui rend ; mais par malheur , il est trop lent à les reconnoître. Il laisse desirer si long-tems ce qu'on attend de lui , qu'on croit l'avoir bien acheté , lorsqu'on l'a obtenu.

Après que le Démon eut fait connoître à l'Ecolier les bonnes & les mauvaises qualitez d'un grand nombre de Seigneurs , il l'emmena dans une salle où il y avoit des hommes de toute sorte de conditions, & particulièrement tant de Chevaliers, que Don Cléo-

fas s'écria : Que de Chevaliers ! parbleu , il faut qu'il y en ait bien en Espagne ! Je vous en réponds , dit le Boiteux. Et cela n'est pas surprenant ; puisque pour être Chevalier de Saint-Jacques ou de Calatrave , il n'est pas nécessaire , comme autrefois , pour devenir Chevalier Romain , d'avoir vingt-cinq mille écus de patrimoine. Aussi s'aperçoit-on que c'est une marchandise bien mêlée.

Envisagez , continua-t-il , la mine platte qui est derrière vous. Parlez plus bas , interrompit Zambullo , cet homme vous entend. Non , non , répondit le Diable ; le même charme qui nous rend invisibles ne permet pas qu'on nous entende. Regardez cette figure-là. C'est un Catalan qui revient des Isles Philippines où il étoit Flibustier. Diriez-vous à le voir que c'est un foudre de guerre ? Il a pourtant fait des actions prodi-

gieuses de valeur. Il va ce matin présenter au Roi un placet par lequel il demande certain poste pour récompense de ses services. Mais je doute fort qu'il l'obtienne , puisqu'il ne s'adresse pas auparavant au premier Ministre.

Je vois à la main droite de ce Flibustier, dit Léandro Pérez, un gros & grand homme qui paroît faire l'important. A juger de sa condition par l'orgueil qu'il y a dans son maintien, il faut que ce soit quelque riche Seigneur. Ce n'est rien moins que cela, repar-tit Asmodée. C'est un *Hidalgo* des plus pauvres, qui pour subsister donne à jouïr sous la protection d'un Grand.

Mais je remarque un Licencié qui merite bien que je vous le fasse observer. C'est celui que vous voiez qui s'entretient auprès de la premiere fenêtre avec un Cavalier vêtu de velours gris-blanc. Ils

parlent tous deux d'une affaire qui fut hier jugée par le Roi. Je vais vous en faire le détail.

Il y a deux mois que ce Licencié, qui est Académicien de l'Académie de Tolède, donna au Public un Livre de Morale qui révolta tous les vieux Auteurs Castillans. Ils le trouvèrent plein d'expressions trop hardies & de mots trop nouveaux. Les voila qui se liguent contre cette production singuliere : Ils s'assemblent & dressent un Placet qu'ils presentent au Roi, pour le supplier de condamner ce Livre comme contraire à la pureté & à la netteté de la langue Espagnole.

Le Placet parut digne d'attention à Sa Majesté, qui nomma trois Commissaires pour examiner l'Ouvrage. Ils estimèrent que le stile en étoit effectivement répréhensible; & d'autant plus dangereux qu'il étoit plus brillant. Sur

leur rapport , voici de quelle maniere le Roi a décidé : Il a ordonné , sous peine de désobéissance , que ceux des Académiciens de Toléde qui écrivent dans le goût de ce Licencié , ne composeront plus de Livres à l'avenir ; & que même pour mieux conserver la pureté de la langue Castellane , ces Académiciens ne pourront être remplacés après leur mort , que par des personnes de la premiere qualité.

Cette décision est merveilleuse , s'écria Zambullo en riant. Les Partisans du langage ordinaire n'ont plus rien à craindre. Pardonnez-moi , repartit le Démon. Les auteurs ennemis de cette noble simplicité qui fait le charme des lecteurs sages , ne sont pas tous de l'Academie de Toléde.

Don Cléofas fut curieux d'apprendre qui étoit le Cavalier habillé de velours gris-blanc qu'il

voioit en conversation avec le Licencié. C'est, lui dit le Boiteux, un cadet Catalan, Officier de la Garde Espagnole. Je vous assure que c'est un garçon très-spirituel. Je veux, pour vous faire juger de son esprit, vous citer une repartie qu'il fit hier à une Dame en fort bonne compagnie. Mais pour l'intelligence de ce bon mot, il faut sçavoir qu'il a un frere, nommé Don André de Prada, qui étoit il y a quelques années Officier comme lui dans le même corps.

Il arriva qu'un jour un gros Fermier des Domaines du Roi aborda ce Don André, & lui dit: Seigneur de Prada, je porte même nom que vous, mais nos familles sont différentes. Je sçais que vous êtes d'une des meilleures maisons de Catalogne, & en même-tems que vous n'êtes pas riche. Moi, je suis riche & d'une naissance peu illustre. N'y auroit-il pas moien de

nous faire part mutuellement de ce que nous avons de bon l'un & l'autre ? Avez-vous vos titres de Noblesse ? Don André répondit qu'ouï. Cela étant , repliqua le Fermier , si vous voulez me les communiquer , je les mettrai entre les mains d'un habile Généalogiste qui travaillera là-dessus & nous rendra parens en dépit de nos aïeux. De mon côté par reconnaissance , je vous ferai présent de trente mille pistoles. Sommes-nous d'accord ? Don André fut ébloüi de la somme. Il accepta la proposition , confia ses pancartes au Fermier , & de l'argent qu'il en reçût acheta une terre considérable en Catalogne , où il vit depuis ce tems-là.

Or son Cadet qui n'a rien gagné a ce marché , étoit hier à une table où l'on parla par hasard du Seigneur de Prada Fermier des Domaines du Roi , & là-dessus une

Dame de la compagnie , adressant la parole à ce jeune Officier , lui demanda s'il n'étoit pas parent de ce Fermier? Non, Madame, lui répondit-il, je n'ai pas cet honneur-là. C'est mon frere.

L'Ecolier fit un éclat de rire à cette repartie , qui lui parut des plus plaisantes. Puis apercevant tout-à-coup un petit homme qui suivoit un Courtisan , il s'écria : hé, bon Dieu ! Que ce petit homme qui suit ce Seigneur lui fait de révérences ! Il a sans doute quelque grace à lui demander. Ce que vous remarquez-là , reprit le Diable , vaut bien la peine que je vous dise la cause de ces civilitez. Ce petit homme est un honnête bourgeois qui a une assez belle maison de campagne aux environs de Madrid , dans un endroit où il y a des eaux minérales qui sont en réputation. Il a prêté sans intérêt cette maison pour trois mois à ce Sei-

gneur , qui y a été prendre les eaux. Le Bourgeois en ce moment prie très - affectueusement ledit Seigneur de le servir dans une occasion qui s'en presente , & le Seigneur refuse fort poliment de lui rendre service.

Il ne faut pas que je laisse échapper ce Cavalier de race Plebâienne , lequel fend la presse en tranchant de l'homme de condition. Il est devenu excessivement riche en peu de tems par la science des nombres. Il y a dans sa maison autant de Domestiques que dans l'Hôtel d'un Grand , & sa table l'emporte sur celle d'un Ministre pour la délicatesse & l'abondance. Il a un équipage pour lui , un autre pour sa femme & un autre pour ses enfans. On voit dans ses écuries les plus belles mules & les plus beaux chevaux du monde. Il acheta même ces jours passez , & paia argent comptant , un superbe attelage

que le Prince d'Espagne avoit marchandé & trouvé trop cher. Quelle insolence, dit Léandro ! Un Turc qui verroit ce drôle-là dans un état si florissant, ne manqueroit pas de le croire à la veille d'effuier quelque fâcheux revers de fortune. J'ignore l'avenir, dit Asmodée ; mais je ne puis m'empêcher de penser comme un Turc.

Ah ! qu'est-ce que je vois, continua le Démon avec surprise ? peu s'en faut que je ne doute du rapport de mes yeux ! je démêle dans cette salle un Poëte qui n'y devoit pas être. Comment ose-t-il se montrer ici, après avoir fait des vers qui offensent de Grands Seigneurs Espagnols ? il faut qu'il compte bien sur le mépris qu'ils ont pour lui.

Considérez attentivement ce respectable personnage qui entre apuié sur un Ecuier. Remarquez comme, par considération, tout le

monde se range pour lui faire place. C'est le Seigneur Don Joseph de Reynaste & Ayala Grand Juge de Police. Il vient rendre compte au Roi de ce qui est arrivé cette nuit dans Madrid. Regardez ce bon Vieillard avec admiration.

Véritablement, dit Zambullo, il a l'air d'être un homme de bien. Il seroit à souhaiter, reprit le Boiteux, que tous les Corregidors le prissent pour modèle. Ce n'est pas un de ces esprits violens qui n'agissent que par humeur & par impétuosité. Il ne fera point arrêter un homme sur le simple rapport d'un Alguasil, d'un Secretaire ou d'un Commis. Il sçait trop bien que ces sortes de gens, pour la plûpart, ont l'ame venale & sont capables de faire un honteux trafic de son autorité. C'est pourquoi, lorsqu'il est question d'enfermer un accusé, il aprofondit l'accusation, jusqu'à ce qu'il ait démêlé la vérité. Aussi

238 LE DIABLE

n'envoie-t-il jamais des innocens dans les prisons. Il n'y fait mettre que des coupables ; encore n'abandonne-t-il pas ceux-ci à la barbarie qui regne dans les cachots. Il va voir lui-même ces misérables, & a soin d'empêcher qu'on n'ajoute l'inhumanité aux justes rigueurs des Loix.

Le beau caractère, s'écria Léandro ! l'aimable mortel ! Je serois curieux de l'entendre parler au Roi. Je suis bien mortifié, répondit le Diable, d'être obligé de vous dire que je ne puis contenter ce nouveau desir, sans m'exposer à recevoir une insulte. Il ne m'est pas permis de m'introduire auprès des Souverains. Ce seroit empiéter sur les droits de Léviatan, de Belfegor & d'Astarot. Je vous l'ai déjà dit, ces trois Esprits sont en possession d'obséder les Princes. Il est deffendu aux autres Démons de paroître dans les Cours ; & je

ne sçais à quoi je pensois , lorsque je me suis avisé de vous amener ici. C'est avoir fait , je l'avouë , une démarche bien téméraire. Si ces trois Diables m'apercevoient , ils viendroient avec fureur fondre sur moi ; & entre nous , je ne serois pas le plus fort.

Puisque cela est , repliqua l'Ecolien , éloignons-nous promptement de ce Palais. J'aurois une mortelle douleur de vous voir houspiller par vos confreres sans pouvoir vous secourir ; car si je me mettois de la partie , je croi que vous n'en seriez guere mieux. Non , sans doute , repartit Asmodée , ils ne sentiroient point vos coups & vous péririez sous les leurs.

Mais , ajoûta-t-il , pour vous consoler de ce que je ne vous fais pas entrer dans le cabinet de vôtre grand Monarque , je vais vous procurer un plaisir qui vaudra bien celui que vous perdez. En ache-

vant ces paroles, il prit par la main Don Cléofas , & fendit avec lui les airs du côté de la Merci.

CHAPITRE VIII.

Des Captifs.

ILs s'arrêterent tous deux sur une maison voisine de ce Monastere , à la porte duquel il y avoit un grand concours de personnes de l'un & de l'autre sexe. Que de monde , dit Léandro Perez : quelle cérémonie assemble ici tout ce peuple ? c'est , répondit le Démon , une cérémonie que vous n'avez jamais vüe , quoiqu'elle se fasse à Madrid de tems en tems. Troiscens esclaves , tous sujets du Roi d'Espagne , vont arriver dans un moment. Ils reviennent d'Alger , où les Peres de la Redemption les ont été racheter. Toutes
les

Les ruës par où ils doivent passer, vont se remplir de spectateurs.

Il est vrai, repliqua Zambullo, que je n'ai pas été jusqu'ici fort curieux de voir un semblable spectacle ; & si c'est-là celui que vôtre Seigneurie me réserve, je vous dirai franchement que vous ne deviez pas tant m'en faire fête. Je vous connois trop bien, repartit le Diable, pour ignorer que ce n'est pas pour vous un agréable passe-tems que d'observer des misérables. Mais quand vous sçaurez qu'en vous les faisant considérer, j'ai dessein de vous révéler les particularitez remarquables qu'il y a dans la captivité des uns, & les embarras où vont se trouver quelques autres à leur retour chez eux, je suis persuadé que vous ne serez pas fâché que je vous donne ce divertissement. Oh ! pour cela non, reprit l'Ecolier. Ce que vous dites-là change la thèse, & vous me fe-

242 LE DIABLE
rez un vrai plaisir de tenir vôtre promesse.

Pendant qu'ils s'entretenoient de cette sorte , ils entendirent tout-à-coup de grands cris que poussa la populace à la vûë des Captifs , qui marchaient en cet ordre : ils alloient à pied deux à deux , sous leurs habits d'Esclaves & chacun aiant sa chaîne sur ses épaules. Un assez grand nombre de Religieux de la Merci , qui avoient été au-devant d'eux , les précédoient , montez sur des mules caparaçonnées d'étamine noire , comme s'ils eussent mené un deuil ; & un de ces bons Peres portoit l'Etendart de la Rédemption. Les plus jeunes Captifs étoient à la tête ; les vieux les suivoient , & derriere ceux-ci paroissoit sur un petit cheval un Religieux du même Ordre que les premiers , lequel avoit tout l'air d'un Prophète. Aussi étoit-ce le chef de la Mis-

sion. Il s'attiroit les yeux des Assistans par sa gravité , ainsi que par une longue barbe grise qui le rendoit vénérable. Et on lisoit sur le visage de ce Moïse Espagnol la joie inexprimable qu'il ressentoit de ramener tant de Chrétiens dans leur Patrie.

Ces Captifs , dit le Boiteux , ne sont pas tous également ravis d'avoir recouvré la liberté. S'il y en a qui se réjouissent d'être sur le point de revoir leurs parens , il en est d'autres qui craignent d'apprendre que pendant leur absence il ne soit arrivé dans leurs familles des événemens plus cruels pour eux que l'esclavage.

Par exemple , les deux qui marchent les premiers sont dans le dernier cas. L'un natif de la petite ville de Velilla en Aragon , après avoir été dix ans dans la servitude des Turcs , sans recevoir aucunes nouvelles de sa femme ,

va la retrouver mariée en secondes nœces & Mere de cinq Enfans qui ne sont pas de son bail. L'autre, fils d'un Marchand de laine de Ségovie, fut enlevé par un Corsaire, il y a près de quatre lustres. Il apprehende que depuis tant d'années sa famille n'ait changé de face, & sa crainte n'est pas sans fondement : son pere & sa mere sont morts, & ses freres qui ont partagé tout le bien, l'ont dissipé par leur mauvaise conduite.

J'envisage avec attention un Esclave, dit l'Ecolier, & je juge à son air qu'il est charmé de n'être plus exposé à la bastonnade. Le Captif que vous regardez, répondit le Diable, a grand sujet d'être joieux de sa délivrance. Il sçait qu'une Tante, dont il est unique héritier, vient de mourir, & qu'il va jouir d'une fortune brillante. Cela l'occupe bien agréablement & lui donne cet air de

satisfaction que vous lui remarquez.

Il n'en est pas de même du malheureux Cavalier qui marche à son côté. Une cruelle inquiétude l'agite sans relâche, & en voici la cause : lorsqu'il fut pris par un Pirate d'Alger en voulant passer d'Espagne en Italie, il aimoit une Dame & en étoit aimé. Il a peur que pendant qu'il étoit dans les fers, la fidélité de la Belle n'ait pas été inébranlable. Et a-t'il été long-tems esclave, dit Zambullo ? Dix-huit mois, répondit Asmodée. Oh ! parbleu, repliqua Léandro Pérez, je crois que ce Galand se livre à une vaine terreur. Il n'a pas mis la constance de sa Dame à une assez forte épreuve, pour devoir tant s'allarmer. C'est ce qui vous trompe, repartit le Boiteux, sa Princesse n'a pas si tôt scû qu'il étoit captif en Barbarie, qu'elle s'est pourvûë d'un autre Amant.

Diriez-vous , continua le Démon , que ce personnage qui suit immédiatement les deux que nous venons d'observer , & qu'une épaisse barbe rousse rend effroiable à voir , fût un fort joli homme ? Rien pourtant n'est plus véritable ; & vous voyez dans cette figure hideuse le Héros d'une histoire assez singulière que je vais vous conter.

Ce grand garçon se nomme Fabricio. Il avoit à peine quinze ans , lorsque son pere , riche Laboureur de Cinquello , gros Bourg du Roiaume de Leon , mourut ; & il perdit aussi sa Mere peu de temps après. De sorte qu'étant fils unique , il demeura maître d'un bien considérable , dont l'administration fut confiée à un de ses oncles , qui avoit de la probité. Fabricio acheva ses études déjà commencées à Salamanque. Il y apprit ensuite à monter à che-

val, à faire des armes; en un mot, il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit concourir à le rendre digne d'être regardé favorablement de Doña Hipolita, sœur d'un petit Gentilhomme qui avoit sa chaumière à deux portées d'Escopette de Cinquello.

Cette Dame étoit parfaitement belle, & à peu près de l'âge de Fabrice; qui l'ayant vûë dès son enfance, avoit succé, pour ainsi dire, avec le lait l'amour dont il brûloit pour elle. Hipolite de son côté s'étoit bien apperçûë qu'il n'étoit pas mal-fait; mais le connoissant pour le fils d'un Laboureur, elle ne daignoit pas le considérer avec beaucoup d'attention. Elle étoit d'une fierté insupportable, aussi-bien que son Frere Don Thomas de Xaral, qui n'avoit peut-être pas son pareil en Espagne, pour être gueux & entêté de sa Noblesse.

Cet orgueilleux Gentilhomme de campagne habitoit une maison, qu'il appelloit son Château, & qui n'étoit à parler proprement qu'une Masure, tant elle menaçoit ruïne de toutes parts. Cependant, quoique ses facultez ne lui permissent pas de la faire réparer quoiqu'il eût de la peine à vivre, il ne laissoit pas d'avoir un valet pour le servir, & de plus il y avoit une femme Maure auprès de sa sœur.

C'étoit une chose réjouïssante que de voir paroître Don Thomas dans le Bourg les Fêtes & les Dimanches avec un habit de velours cramoisi tout pelé, & un petit chapeau garni d'un vieux plumet jaune qu'il conservoit chez lui comme des Reliques, pendant les autres jours de la semaine. Paré de ces guenilles, qui lui sembloient autant de preuves de sa noble origine, il tranchoit du

Seigneur , & croioit assez paier les profondes révérences qu'on lui faisoit , lorsqu'il vouloit bien y répondre par un regard. Sa sœur n'étoit pas moins folle que lui de l'antiquité de sa race , & elle joignoit à ce ridicule celui d'être si vaine de sa beauté , qu'elle vivoit dans la glorieuse esperance que quelque Grand viendroit la demander en mariage.

Tels étoient les caractères de Don Thomas & d'Hipolite. Fabricio le sçavoit bien ; & pour s'insinuër auprès de deux personnes si altières , il prit le parti de flâter leur vanité par de faux respects. Ce qu'il fit avec tant d'adresse , que le frere & la sœur en fin trouvèrent bon qu'il eût l'honneur de leur aller souvent rendre ses hommages. Comme il ne connoissoit pas moins leur misere , que leur orgueil , il avoit envie tous les jours de leur offrir sa



bourse ; mais la crainte de révolter contre lui leur fierté , l'en empêchoit. Néanmoins son ingénieuse générosité trouva moïen de les aider sans les exposer à rougir : Seigneur , dit-il un jour en particulier au Gentilhomme , j'ai deux mille ducats à mettre en dépôt. Aiez la bonté de me les garder ; que je vous aie cette obligation-là.

Il n'est pas besoin de demander si Xaral y consentit. Outre qu'il étoit mal en argent , il avoit la conscience d'un dépositaire. Il se chargea volontiers de cette somme ; & il ne l'eut pas si-tôt entre les mains qu'il en employa sans façon une bonne partie à faire réparer sa chaumière & à se donner toutes ses petites commoditez. Un habit neuf d'un très-beau velours bleu fut levé & fait à Salamanque , & une plume verte qu'on y acheta vint ravir un vieux plumet

jaune la gloire dont il étoit en possession immémoriale d'orner le noble chef de Don Thomas. La belle Hipolite eut aussi sa part & fut parfaitement bien nippée. C'est ainsi que Xaral dissipoit les ducats qui lui avoient été confiez , sans penser qu'ils ne lui appartenoient point , & que jamais il ne pourroit les restituër. Il ne se fit pas le moindre scrupule d'en user ainsi. Il crut même qu'il étoit juste qu'un Roturier paiât l'honneur d'être en commerce avec un Gentilhomme.

Fabricio avoit bien prévu cela ; mais en même-tems il s'étoit flâté qu'en faveur de ses especes , Don Thomas vivroit avec lui plus familièrement , qu'Hipolite peu-à-peu s'accoutumeroit à souffrir ses soins & lui pardonneroit enfin l'audace d'avoir élevé sa pensée jusqu'à elle. Véritablement , il en eut auprès d'eux un accès

plus libre. Ils lui firent plus d'amitié qu'ils ne lui en avoient fait auparavant. Un homme riche est toujours gracieux des Grands, quand il se rend leur vache à lait. Xaral & sa sœur qui jusqu'alors n'avoient connu les richesses que de nom, n'eurent pas plutôt senti leur utilité, qu'ils jugèrent que Fabricio méritoit d'être ménagé. Ils eurent pour lui des égards & des attentions qui le charmèrent. Il crut que sa personne ne leur déplaisoit pas, & qu'assurément ils avoient fait réflexion que tous les jours des Gentilshommes, pour soutenir leur noblesse, étoient obligés d'avoir recours à des alliances roturieres. Dans cette opinion qui flâtoit son amour, il se résolut à demander Hipolite en mariage.

Dès la première occasion favorable qu'il put trouver de parler à Don Thomas, il lui dit qu'il souhaitoit passionnément d'être son

beau-frere , & que pour avoir cet honneur , non-seulement il lui abandonneroit le dépôt , mais qu'il lui feroit encore present d'un millier de pistoles. Le superbe Xaral rougit à cette proposition , qui réveilla son orgueil ; & dans son premier mouvement peu s'en fallut qu'il ne fût éclater tout le mépris qu'il avoit pour le fils d'un Laboureur. Néanmoins , quelque indigné qu'il fût de la témérité de Fabrice , il se contraignit , & sans témoigner aucun dédain , il lui répondit qu'il ne pouvoit sur le champ se déterminer dans une pareille affaire : qu'il étoit à propos de consulter là-dessus Hipolite , & de faire même une assemblée de parens.

Il renvoia le Galand avec cette réponse , & convoqua effectivement une Diète composée de quelques *Hidalgos* de son voisinage , lesquels étoient de ses pa-

rens , & qui tous avoient comme lui la rage de la *Hidalguia*. Il tint conseil avec eux ; non pour leur demander s'ils étoient d'avis qu'il accordât sa sœur à Fabricio ; mais pour délibérer de quelle façon il falloit punir ce jeune insolent qui malgré la bassesse de sa naissance , osoit aspirer à la possession d'une fille de la qualité d'Hipolite.

Dès qu'il eut exposé cette audace à l'assemblée , au seul nom de Fabrice & de fils de Laboureur , vous eussiez vû les yeux de tous ces nobles s'allumer de fureur. Chacun vomit feux & flâmes contre l'audacieux. Les uns ainsi que les autres veulent qu'il expire sous le bâton , pour expier l'outrage qu'il a fait à leur famille par la proposition d'un si honteux hymenée. Cependant , après qu'on eut considéré la chose plus meurement , le résultat de

la Diëtte, fut qu'on laisseroit vivre le coupable ; mais que pour lui apprendre à ne se plus meconnoître , on lui feroit un tour dont il auroit sujet de se souvenir long-tems.

On proposa diverses fourberies , & celle-ci prévalut : On décida qu'Hipolite feindroit d'être sensible à l'attachement de Fabricio , & que sous ptétexte de vouloir consoler ce malheureux Amant du refus que Don Thomas feroit de le prendre pour beau-frere , elle lui donneroit une nuit rendez-vous au Château, où dans le tems qu'il seroit introduit par la femme Maure , des gens apostez le surprendroient avec cette Soubrette , qu'on lui feroit épouser par force.

La sœur de Xaral se prêta d'abord sans répugnance à cette supercherie. Il lui sembla qu'il y alloit de sa gloire de regarder com-

me une injure la recherche d'un homme d'une condition si inférieure à la sienne. Mais cette orgueilleuse disposition fit bien-tôt place à des mouvemens de pitié ; ou plutôt l'amour se rendit tout-à-coup maître de la fière Hipolite.

Dès ce moment , elle vit les choses d'un autre œil. Elle trouva l'obscur origine de Fabricio compensée par les belles qualités qu'il avoit ; & n'aperçût plus en lui qu'un Cavalier digne de toute son affection. Admirez , Seigneur Ecolier , admirez le prodigieux changement que cette passion est capable de produire : Cette même fille qui s'imaginait qu'un Prince à peine méritoit de la posséder , s'entête en un instant d'un fils de Laboureur , & s'aplaudit de ses prétentions , après les avoir envisagées comme une ignominie.

Elle s'abandonna au penchant

qui l'entraînoit , & bien loin de servir le ressentiment de son frere, elle entretenoit avec Fabrice une secrete intelligence par l'entremise de la femme Maure , qui le faisoit entrer quelquefois la nuit dans la chaumiere. Mais Don Thomas eut quelque soupçon de ce qui se passoit. Sa soeur lui devint suspecte. Il l'observa , & fut convaincu par ses propres yeux qu'au lieu de répondre aux intentions de la famille , elle les trahissoit. Il en avertit promptement deux de ses Cousins , qui prenant feu à cette nouvelle , commencèrent à crier : *vengeance ! Don Thomas , vengeance !* Xaral qui n'avoit pas besoin d'être excité à tirer raison d'une offense de cette nature , leur dit avec une modestie Espagnole, qu'ils verroient l'usage qu'il sçavoit faire de son épée , quand il s'agissoit de l'employer à venger son honneur. Ensuite il les pria

de se rendre chez lui à l'entrée d'une nuit qu'il leur marqua.

Ils furent très-exacts à s'y trouver. Il les introduisit & les cacha dans une petite chambre, sans que personne de la Maison s'en aperçût; puis il les quitta en leur disant qu'il reviendrait les joindre, aussi-tôt que le Galand seroit entré dans le Château, supposé qu'il s'avisât d'y venir cette nuit-là : ce qui ne manqua pas d'arriver; la mauvaise étoile de nos Amans aiant voulu qu'ils choisissent cette même nuit pour s'entretenir.

Déjà Fabricio étoit avec sa chère Hipolite. Ils commençoient à se tenir des discours qu'ils s'étoient déjà tenus cent fois, mais qui bien que répétez sans cesse, ont toujours le charme de la nouveauté, lorsqu'ils furent désagréablement interrompus par les Cavaliers qui veilloient pour les surprendre. Don Thomas & ses Cou-

ains vinrent fondre tous trois courageusement sur Fabrice, qui n'eut que le tems de se mettre en défense, & qui jugeant à leur action qu'ils vouloient l'affassiner, se battit en desespéré. Il les blessa tous les trois, & leur presentant toujourns la pointe de son épée, il eut le bonheur de gagner la porte, & de se sauver.

Alors Xaral voiant que son ennemi lui échapoit, après avoir impunément déshonoré sa maison, tourna sa fureur contre la malheureuse Hipolite, & lui plongea son épée dans le cœur, & ses deux parens très-mortifiez du mauvais succès de leur complot, se retirèrent chez eux avec leurs blessures.

Demeurons-en-là, poursuivit Asmodée. Quand nous aurons vû passer tous les Captifs, j'acheverai l'Histoire de celui-ci. Je vous raconterai de quelle sorte, après que la Justice se fût emparée de

tous ses biens, à l'occasion de ce funeste événement, il eut le malheur d'être fait esclave en voyageant sur Mer.

Pendant que vous me faisiez le récit que vous avez fait, dit Don Cléofas, j'ai remarqué parmi ces infortunés un jeune homme qui avoit l'air si triste, si languissant, qu'il s'en est peu fallu que je ne vous aie interrompu, pour vous en demander la cause. Vous n'y perdrez rien, répondit le Démon. Je puis vous apprendre ce que vous souhaitez de sçavoir. Ce Captif, dont l'abattement vous a frappé, est un enfant de famille de Valladolid. Il étoit en esclavage depuis deux ans chez un Patron qui a une femme très-jolie. Elle aimoit violemment cet Esclave, qui paioit son amour du plus vif attachement. Le Patron s'en étant douté, s'est hâté de vendre le Chrétien, de peur qu'il

ne travaillât chez lui à la propagation des Turcs. Le tendre Castillan depuis ce tems-là pleure fans cesse la perte de sa Patrone. La liberté ne peut l'en consoler.

Un vieillard de bonne mine attire mes regards, dit Léandro Pérez. Qui est cet homme-là ? Le Diable répondit : c'est un Barbier natif de Guiposcoa, qui va s'en retourner en Biscaille, après quarante ans de captivité. Lorsqu'il tomba au pouvoir d'un Corsaire en allant de Valence à l'Isle de Sardaigne, il avoit une femme, deux garçons & une fille. Il ne lui reste plus de tout cela qu'un fils, qui plus heureux que lui a été au Pérou, d'où il est revenu avec des biens immenses dans son pais, où il a fait l'acquisition de deux belles Terres. Quelle satisfaction, reprit l'Ecolier, quel ravissement pour ce fils de revoir son pere, & d'être en état

de rendre ses derniers jours agréables & tranquilles.

Vous parlez , repartit le Boiteux , en enfant plein de tendresse & de sentiment. Le fils du Barbier Biscaien est d'un naturel plus coriace. L'arrivée imprévûë de son pere lui causera plus de chagrin que de joie. Au lieu de le retenir dans sa maison à Guiposcoa, & de ne rien épargner pour lui marquer qu'il est ravi de le posséder, il pourra bien le faire concierge d'une de ses Terres.

Derriere ce Captif qui vous paroît de si bonne mine , il y en a un autre qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un vieux Singe. C'est un petit Medecin Aragonois. Il n'a pas été quinze jours à Alger. Dès que les Turcs ont scû de quelle profession il étoit , ils n'ont pas voulu le garder parmi eux. Ils ont mieux aimé le remettre sans rançon aux Peres de

la Merci , qui ne l'auroient affûrément pas racheté & qui ne l'ont ramené qu'à regret en Espagne.

Vous qui êtes si compâtissant aux peines d'autrui : Ah ! que vous plaindriez cet autre Esclave qui a sur sa tête chauve une calotte de drap brun , si vous sçaviez tous les maux qu'il a soufferts à Alger pendant douze ans , chez un Renégat Anglois son Patron. Et qui est ce pauvre captif , dit Zambullo ? C'est un Cordelier de Navarre , répondit le Démon. Je vous avouë que je suis bien-aïse qu'il ait pâti comme un misérable , puisqu'il a par ses discours de morale empêché plus de cent Esclaves Chrétiens de prendre le Turban.

Je vous dirai avec la même franchise , repliqua Don Cléofas , que je suis fâché que ce bon Pere ait été si long-tems à la merci d'un

Barbare. Vous avez tort de vous en affliger, & moi de m'en réjouir, repartit Asmodée. Ce Religieux a si bien mis à profit ses douze années de souffrances, qu'il est plus avantageux pour lui d'avoir passé tout ce tems-là dans les tourmens, que dans la cellule à combattre des tentations qu'il n'auroit pas toujours vaincuës.

Le premier Captif après ce Cordelier, dit Léandro Pérez, a l'air bien tranquille pour un homme qui revient de l'esclavage. Il excite ma curiosité à vous demander ce que c'est que ce personnage. Vous me prévenez, répondit le Boiteux, j'allois vous le faire remarquer. Vous voiez en lui un bourgeois de Salamanque, un pere infortuné, un mortel devenu insensible aux malheurs, à force d'en avoir éprouvé. Je suis tenté de vous apprendre sa pitoiable histoire, & de laisser-là le reste des
Captifs;

Captifs ; aussi-bien après celui-ci, il y en a peu dont les Aventures méritent de vous être racontées.

L'Ecolier qui déjà commençoit à s'ennuier de voir passer tant de tristes figures , témoigna qu'il ne demandoit pas mieux. Aussi-tôt le Diable lui fit le recit contenu dans le Chapitre suivant.

C H A P I T R E IX.

De la dernière Histoire qu'Asmodée raconta : comment en la finissant, il fut tout-à-coup interrompu ; & de quelle manière désagréable pour ce Démon, Don Cléofas & lui furent séparés.

PAblos de Bahabon, fils d'un Alcalde de Village de la Castille vieille, après avoir partagé avec un frere & une sœur la modique succession que leur pere,

quoique des plus avarés, leur avoit laissée, partit pour Salamanque, dans le dessein d'aller grossir le nombre des Ecoliers de l'Université. Il étoit bienfait; il avoit de l'esprit, & il entroit alors dans sa vingt-troisième année.

Avec un millier de Ducats qu'il possédoit, & une disposition prochaine à les manger, il ne tarda guère à faire parler de lui dans la Ville. Tous les jeunes gens recherchèrent à l'envi son amitié. C'étoit à qui seroit des parties de plaisir que Don Pablos faisoit tous les jours. Je dis Don Pablos, parce qu'il avoit pris le Don, pour être en droit de vivre plus familièrement avec ceux des Ecoliers dont la Noblesse auroit pû l'obliger à se contraindre. Il aimoit tant la joie & la bonne chère, & il ménagea si peu sa bourse, qu'au bout de quinze mois l'argent lui manqua. Il ne laissa

pas toutefois de rouler encore, tant par le crédit qu'on lui fit, que par quelques pistoles qu'il emprunta. Mais cela ne put le mener loin ; & il demeura bien-tôt sans ressource.

Alors ses amis le voyant hors d'état de faire de la dépense, cessèrent de le voir, & ses créanciers commencèrent à le tourmenter. Quoiqu'il assurât ceux-ci qu'il alloit incessamment recevoir des Lettres de change de son païs, quelques-uns s'impatienterent & le poursuivirent même si vivement en Justice, qu'ils étoient sur le point de le faire emprisonner, lorsqu'en se promenant sur les bords de la Rivière de Tormés, il rencontra une personne de sa connoissance, qui lui dit : Seigneur Don Pablos, prenez garde à vous : Je vous avertis qu'il y a un Alguazil & des Archers à vos trouffes. Ils prétendent vous mettre la

main sur le collet , quand vous
 rentrerez dans la Ville.

Bahabon éfraié d'un avis qui
 ne s'accordoit que trop avec l'é-
 tat de ses affaires , prit sur le
 champ la fuite & le chemin de
 Corita. Mais il quitta la route de
 ce Bourg , pour gagner un bois
 qu'il apércût dans la Campagne,
 & dans lequel il s'enfonça , réso-
 lu de s'y tenir caché , jusqu'à ce
 que la nuit vint lui prêter ses om-
 bres , pour continuër sa marche
 plus sûrement. C'étoit dans la
 saison où les arbres sont parez
 de toutes leurs feüilles. Il choi-
 sit le plus touffu , pour y monter
 & s'y assit sur des branches qui
 l'enveloppoient de leur feüillage.

Se croiant en sûreté dans cet
 endroit , il perdit peu-à-peu la
 crainte de l'Alguazil ; & comme
 les hommes font ordinairement
 les plus belles réflexions du mon-
 de, quand les fautes sont commises,

il se representa toute sa mauvaise conduite, & se promit bien à lui-même, si jamais il se revoioit en fonds, de faire un meilleur usage de son argent. Il jura surtout qu'il ne seroit jamais la duppe de ces faux-amis qui entraînent un jeune homme dans la débauche, & dont l'amitié se dissipe avec les fumées du vin.

Tandis qu'il s'occupoit des différentes pensées qui se succédoient les unes aux autres dans son esprit, la nuit survint. Alors se démêlant d'entre les branches & les feuilles qui le couvroient, il étoit prêt à se couler en bas, lorsqu'à la foible clarté d'une nouvelle Lune, il crut discerner une figure d'homme. A cette vûë, qui lui rendit sa première peur, il s'imagina que c'étoit l'Alguazil, qui l'ayant suivi à la piste, le cherchoit dans ce bois, & sa frayeur redoubla quand il vit qu'au pied du même

arbre sur lequel il étoit, cet homme s'assit, après en avoir fait le tour deux ou trois fois.

Le Diable Boiteux s'interrompit lui même en cet endroit de son recit : Seigneur Zambullo, dit-il à Don Cléofas, permettez-moi de jouir un peu de l'embaras où je mets vôtre esprit en ce moment. Vous êtes fort en peine de sçavoir qui pouvoit être ce mortel qui se trouvoit-là si mal-à-propos & ce qui l'y amenoit. C'est ce que vous apprendrez bientôt. Je n'abuserai point de vôtre patience.

Cet homme après s'être assis au pied de l'arbre dont l'épais feuillage déroboit à ses yeux Don Pablos, s'y reposa quelques instans. Puis il se mit à creuser la Terre avec un poignard, & fit une profonde fosse, où il enterra un sac de buffle. Ensuite il combla la fosse, la recouvrit propre-

ment de gazon, & se retira. Bahabon qui avoit observé tout avec une extrême attention, & dont les allarmes s'étoient changées en transports de joie, attendit que l'homme se fût éloigné, pour descendre de son arbre & aller déterrer le sac, où il ne doutoit pas qu'il n'y eût de l'or ou de l'argent. Il se servit pour cela de son couteau, mais quand il n'en auroit pas eu, il se sentoit tant d'ardeur pour ce travail, qu'avec ses seules mains, il auroit pénétré jusqu'aux entrailles de la Terre.

D'abord qu'il eût le sac en sa puissance, il se mit à le tâter, & persuadé qu'il y avoit dedans des espèces, il se hâta de sortir du bois avec sa proie, craignant alors beaucoup moins la rencontre de l'Alguazil, que celle de l'homme à qui le sac appartenoit. Dans le ravissement où cet Ecolier étoit d'avoir fait un si bon coup, il mar-

cha légèrement toute la nuit, sans tenir de route assurée, sans se sentir fatigué, ni incommodé du fardeau qu'il portoit. Mais à la pointe du jour, il s'arrêta sous des arbres, assez près du bourg de Molorido, moins, à la vérité, pour se reposer, que pour satisfaire enfin la curiosité qu'il avoit de savoir ce que son sac renfermoit. Il le délia donc avec ce frémissement agréable qui vous saisit, au moment que vous allez prendre un grand plaisir. Il y trouva de bonnes double Pistoles; & pour comble de joie, il en compta jusqu'à deux cens cinquante.

Après les avoir contemplées avec volupté, il rêva fort sérieusement à ce qu'il devoit faire, & lorsqu'il eût formé sa résolution, il ferra ses doublons dans ses poches, jetta le sac de buffle & se rendit à Molorido. Il s'y fit enseigner une Hôtellerie, où tan-

dis qu'on lui préparoit à déjeuner, il loua une Mule, sur laquelle il retourna dès ce jour-là même à Salamanque.

Il s'aperçut bien, à la surprise qu'on y fit paroître en le revoiant, que l'on n'ignoroit pas pourquoi il s'étoit éclipsé; mais il avoit sa Fable toute prête. Il dit qu'ayant besoin d'argent, & que n'en recevant point de son país, quoiqu'il y eût écrit vingt fois pour qu'on lui en envoiât, il s'étoit déterminé à y faire un tour; & que le soir précédent, comme il arrivoit à Molorido, il avoit rencontré son Fermier qui lui apportoit de l'espèce. De manière qu'il se trouvoit dans une situation à détromper tous ceux qui le croioient un homme sans bien. Il ajoûta, qu'il prétendoit faire connoître à ses créanciers qu'ils avoient eu tort de pousser à bout un honnête homme, qui les auroit depuis

long-tems contentez , s'il eut eu des Fermiers plus exacts à lui faire toucher ses revenus.

Il ne manqua pas effectivement d'assembler chez lui dès le lendemain tous ses Créanciers & de les paier jusqu'au dernier sou. Les mêmes Amis qui l'avoient abandonné dans sa misère , ne scûrent pas plutôt qu'il avoit de l'argent frais , qu'ils revinrent à la charge. Ils recommencèrent à le flâter , dans l'espérance de se divertir encore à ses dépens. Mais il se moqua d'eux à son tour. Fidèle au serment qu'il avoit fait dans le bois , il leur rompit en visière. Au lieu de reprendre son premier train , il ne songea plus qu'à faire des progrès dans la science des Loix , & l'étude devint son unique occupation.

Cependant , me direz - vous ; il dépensoit toujours à bon compte des double-Pistoles qui n'é-

toient point à lui. J'en demeure d'accord. Il faisoit ce que les trois quarts & demi des humains feroient aujourd'hui en pareil cas. Il avoit pourtant dessein de les restituër quelque jour, si par hazard il découvroit à qui elles appartenoient. Mais se reposant sur sa bonne intention, il les dissipoit sans scrupule, en attendant patiemment cette découverte, qu'il fit néanmoins une année après.

Le bruit courut dans Salamanque qu'un Bourgeois de cette Ville, nommé Ambrosio Piquillo, aiant été dans un bois pour y chercher un sac rempli de pièces d'or, qu'il y avoit enterré, n'avoit trouvé que la fosse où il s'étoit avisé de le cacher, & que ce malheur réduisoit enfin ce pauvre homme à la mendicité.

Je dirai à la loüange de Bahabon, que les reproches secrets que sa conscience lui fit à cette

nouvelle , ne furent pas inutile
 Il s'informa où demeueroit Am
 brofio , & l'alla voir dans une pe
 tite falle basse où il y avoit pour
 tous meubles une chaise & un gra
 bat : Mon ami , lui dit-il , d'un air
 hypocrite , j'ai appris par la voix
 publique le fâcheux accident qui
 vous est arrivé ; & la charité nous
 obligeant à nous aider les uns les
 autres à proportion de nôtre pou
 voir , je viens vous aporter un pe
 tit fecours. Mais je voudrois fça
 voir de vous-même vôtre triste
 Avanture.

Seigneur Cavalier , répondit
 Piquillo , je vais vous la conter
 en deux mots : J'avois un fils qui
 me voloit. Je m'en aperçûs , &
 craignant qu'il ne mit la main sur
 un fac de buffle dans lequel il y
 avoit deux cens cinquante dou
 blons bien comptez , je crus ne
 pouvoir mieux faire que de les
 aller enterrer dans le bois où j'ai

ent pas.
demeur
ir dans.
il y avo
aise &
tir-il, d
par la
ccider
harin
les
notre
er
droi
re

eu l'imprudence de les porter. De-
puis ce jour malheureux, mon fils
m'a pris tout ce que j'avois & a
disparu avec une femme qu'il a
enlevée. Me voiant dans un dé-
plorabile état par le libertinage
de ce mauvais enfant, ou plutôt
par ma sotte bonté pour lui, j'ai
voulu recourir à mon sac de huf-
fle. Mais, hélas ! cette seule res-
source qui me restoit pour subsi-
ster, m'a cruellement été ravie.

Cet homme ne put achever ces
paroles, sans sentir renouveler
son affliction ; & il répandit des
pleurs en abondance. Don Pa-
blos en fut attendri, & lui dit :
Mon cher Ambrosio, il faut se
consoler de toutes les traverses
qui arrivent dans la vie. Vos lar-
mes sont inutiles, elles ne vous
feront point retrouver vos dou-
ble-pistoles, qui véritablement
sont perduës pour vous, si quel-
que fripon les possède. Mais que

pos
con
ls c
s, d

ſçait-on ? Elles peuvent être tombées entre les mains d'un homme de bien , qui ne manquera pas de vous les rapporter , dès qu'il apprendra qu'elles font à vous. Elles vous feront donc peut-être renduës. Vivez dans cette eſpérance ; & en attendant une reſtitution ſi juſte , ajouta-t-il , en lui donnant dix doublons de ceux-mêmes qui avoient été dans le ſac de buffle , prenez ceci & venez voir dans huit jours. Après lui avoir parlé de cette ſorte , il lui dit ſon nom & ſa demeure , & fortit de la ſalle tout confus des remerciemens que lui faiſoit Ambroïſe & des bénédictions qu'il en recevoit. Telles ſont , pour la plûpart , les actions généreufes : on ſe garderoit bien de les admirer , ſi l'on en pénétoit les motifs.

Au bout de huit jours , Piquillo , qui n'avoit pas oublié ce que

Don Pablos lui avoit dit , alla chez lui. Bahabon lui fit un très-bon accüeil , & lui dit affectueusement : Mon ami , sur les bons témoignages qui m'ont été rendus de vous , j'ai résolu de contribuer autant qu'il me seroit possible à vous remettre sur pied. J'y veux employer mon crédit & ma bourse.

Pour commencer à rétablir vos affaires , continua-t-il , sçavez-vous ce que j'ai déjà fait ? Je connois quelques personnes de distinction qui sont très-charitables. J'ai été les trouver , & j'ai si bien sçû leur inspirer de la compassion pour vous , que j'en ai tiré deux cens écus que je vais vous donner. En même-tems , il entra dans son cabinet , d'où il sortit un moment après avec un sac de toile , où il avoit mis cette somme en argent & non en doublons , de peur que le Bourgeois en recevant de

lui tant de double-pistoles, ne s'avisât de soupçonner la vérité. Au lieu que par cette adresse il parvenoit plus sûrement à son but, qui étoit de faire la restitution d'une manière qui conciliât sa réputation avec sa conscience.

Aussi Ambrosio étoit-il bien éloigné de penser que ces écus fussent de l'argent restitué. Il les prit de bonne foi pour le produit d'une quête faite en sa faveur, & après avoir remercié de nouveau Don Pablos, il regagna sa petite salle basse, en bénissant le Ciel d'avoir trouvé un Cavalier qui s'interressoit pour lui si vivement.

Il rencontra le lendemain dans la rue un de ses amis, qui n'étoit guère mieux que lui dans ses affaires, & qui lui dit : Je pars dans deux jours pour aller m'embarquer à Cadix, où bien-tôt un vaisseau doit mettre à la voile pour la nouvelle Espagne. Je ne suis

pas content de ma condition dans ce pais-ci, & le cœur me dit que je serai plus heureux au Mexique. Je vous conseillerois de m'accompagner, si vous aviez devant vous cent écus seulement.

Je ne serois pas en peine d'en avoir deux cens, répondit Piquillo; j'entreprendrois volontiers ce voyage, si j'étois sûr de gagner ma vie aux Indes. Là-dessus, son ami lui vanta la fertilité de la nouvelle Espagne, & lui fit envisager tant de moiens de s'y enrichir, qu'Ambrosio se laissant persuader, ne pensa plus qu'à se préparer à partir avec lui pour Cadix. Mais avant que de quitter Salamanque, il eut soin de faire tenir une Lettre à Bahabon, par laquelle il lui mandoit que trouvant une belle occasion de passer aux Indes, il vouloit en profiter, pour voir si la fortune lui seroit plus favorable ailleurs que dans son pais :

Qu'il prenoit la liberté de lui donner cet avis, en l'assurant qu'il conserveroit éternellement le souvenir de ses bontez.

Le départ d'Ambrosio causa quelque chagrin à Don Pablos, qui voioit par-là déconcerter le dessein qu'il avoit de s'acquitter peu à peu ; mais considérant que dans quelques années ce Bourgeois pourroit revenir à Salamanque, il se consola insensiblement, & s'attacha plus que jamais à l'étude du Droit Civil & du Droit Canon. Il y fit de si grands progrès, tant par son application que par la vivacité de son esprit, qu'il devint le plus brillant sujet de l'Université, qui le choisit enfin pour son Recteur. Il ne se contenta pas de soutenir cette dignité par une profonde science, il travailla si fort sur lui, qu'il acquit toutes les vertus d'un homme de bien.

Pendant son Rectorat, il aprit

qu'il y avoit dans les prisons de Salamanque un jeune Garçon accusé de rapt & prêt à perdre la vie. Alors se ressouvenant que le fils de Piquillo avoit enlevé une femme, il s'informa qui étoit ce prisonnier & aiant découvert que c'étoit le fils d'Ambrosio lui-même, il entreprit sa défense. Ce qu'il y a d'admirable dans la science des Loix, c'est qu'elle fournit des armes pour & contre; & comme nôtre Recteur la possédoit à fonds, il s'en servit fort utilement pour l'accusé. Il est bien vrai qu'il joignit à cela le crédit de ses amis & les plus fortes sollicitations. Ce qui opéra plus que tout le reste.

Le coupable sortit donc de cette affaire plus blanc que neige. Il alla remercier son Libérateur, qui lui dit : c'est à la considération de vôtre pere que je vous ai rendu service. Je l'aime; & pour vous en donner une nouvelle

marque: si vous voulez demeurer dans cette Ville & y mener une vie d'honnête homme, j'aurai soin de votre fortune: si, à l'exemple d'Ambrosio, vous souhaitez de faire le voyage des Indes, vous pouvez compter sur cinquante pistoles. Je vous en fais bon. Le Jeune Piquillo lui répondit: puisque j'ai le bonheur d'être protégé de votre Seigneurie, j'aurois tort de m'éloigner d'un séjour où je jouis d'un si grand avantage. Je ne sortirai point de Salamanque, & je vous proteste d'y tenir une conduite dont vous serez satisfait. Sur cette assurance, le Recteur lui mit dans la main une vingtaine de Pistoles, en lui disant: tenez, mon ami, attachez-vous à quelque honnête profession; employez bien votre tems, & soiez sûr que je ne vous abandonnerai point.

Deux mois après cette aventure

re, il arriva que le jeune Piquillo, qui de tems en tems venoit faire sa cour à Don Pablos, parut un jour tout en pleurs devant lui. Qu'avez-vous, lui dit Bahabon ? Seigneur, répondit le fils d'Ambrosio, je viens d'apprendre une nouvelle, qui me déchire le cœur. Mon pere a été pris par un Corsaire Algérien, & il est actuellement dans les fers. Un vieillard de Salamanque qui revient d'Alger, où il a été dix ans Captif, & que les Peres de la Merci ont racheté depuis peu, m'a dit tout à l'heure l'avoir laissé dans l'esclavage. Hélas ! ajoûta-t-il en se frappant la poitrine & s'arrachant les cheveux, misérable que je suis ! C'est moi dont le libertinage a réduit mon pere à cacher son argent & à se bannir de sa patrie ! C'est moi qui l'ai livré au Barbare qui l'accable de chaînes ! Ah, Seigneur Don Pablos, pourquoi

m'avez-vous tiré des mains de la Justice? Puisque vous aimez mon pere, il falloit être son vengeur & me laisser expier par ma mort le crime d'avoir causé tous ses malheurs.

A ce discours, qui marquoit un fripon de fils converti, le Recteur fut touché de la douleur que le jeune Piquillo faisoit paroître: Mon enfant, lui dit-il, je vois avec plaisir que vous vous repentez de vos fautes passées; mais essuiez vos larmes. Il suffit que je sçache ce qu'Ambrosio est devenu, pour vous assurer que vous le reverrez. Sa délivrance ne dépend que d'une rançon dont je me charge. Quelques maux qu'il puisse avoir soufferts, je suis persuadé qu'à son retour trouvant en vous un fils sage & plein de tendresse pour lui, il ne se plaindra plus de son mauvais sort.

Don Pablos par cette promesse

renvoia le fils d'Ambroise tout consolé, & trois ou quatre jours après, il partit pour Madrid, où étant arrivé, il remit aux Religieux de la Merci une bourse où il y avoit cent pistoles, avec un petit papier sur lequel ces paroles étoient écrites: *Cette somme est donnée aux Peres de la Rédemption, pour le rachat d'un pauvre Bourgeois de Salamanque, apellé Ambrosio Piquillo Captif à Alger.* Ces bons Religieux dans ce voiage qu'ils viennent de faire à Alger, n'ont pas manqué de suivre l'intention du Recteur. Ils ont racheté Ambrosio, qui est cet Esclave dont vous avez admiré l'air tranquille.

Mais il me semble, dit Don Cléofas, que Bahabon n'en doit plus guère de reste à ce Bourgeois. Don Pablos pense autrement que vous, répondit Asmodée. Ils restituëra le principal & les intérêts. La délicatesse de sa conscience va

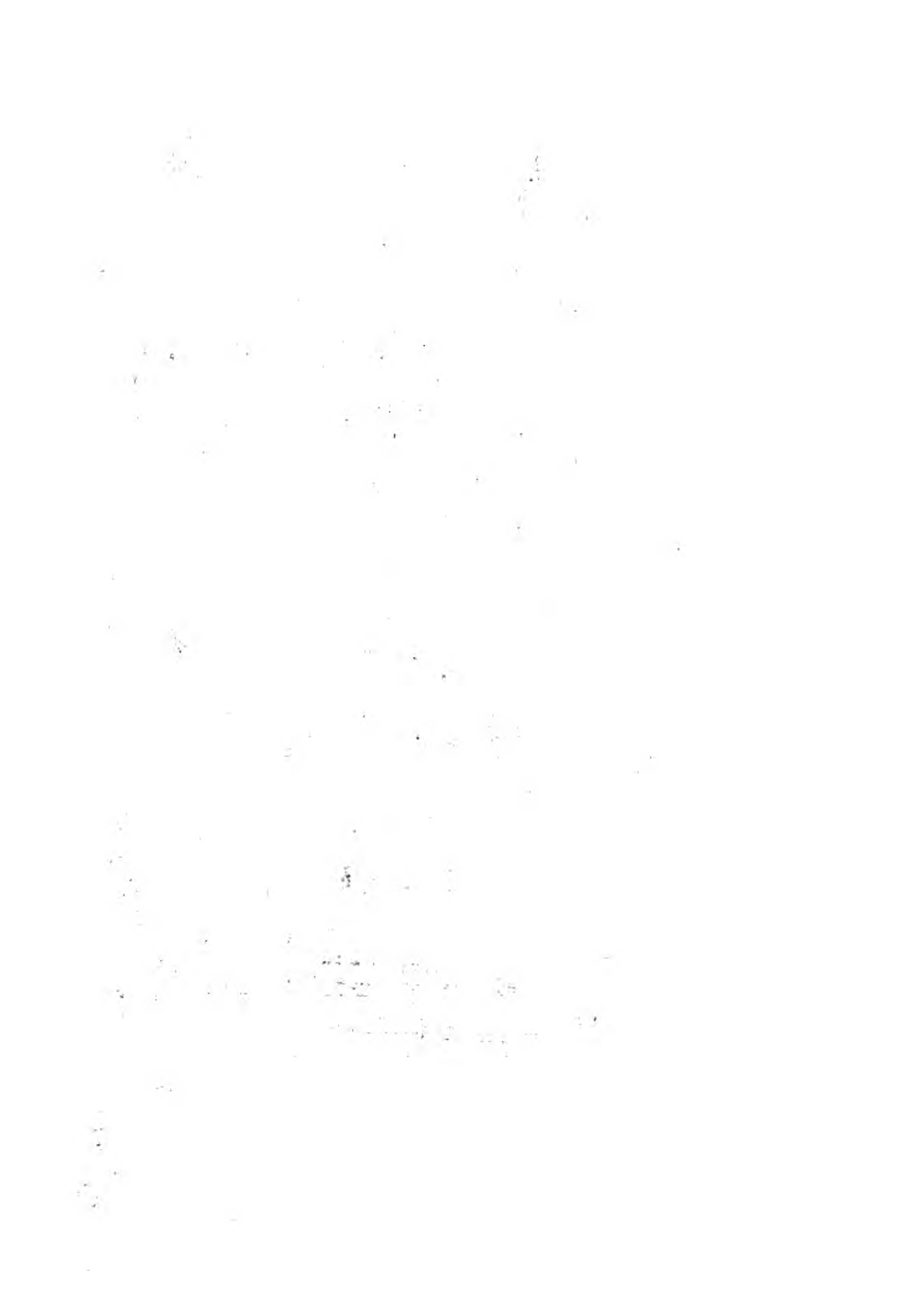
jusqu'à se faire un scrupule de posséder le bien qu'il a gagné depuis qu'il est Recteur. Et quand il reverra Piquillo, il a dessein de lui dire : Ambrosio, mon ami, ne me regardez plus comme votre bienfaiteur; vous ne voyez en moi que le fripon qui a déterré l'argent que vous aviez caché dans un bois. Ce n'est point assez que je vous rende vos deux cens cinquante doublons : puisque je m'en suis servi pour parvenir au rang que je tiens dans le monde, tous mes effets vous appartiennent. Je n'en veux retenir que ce qu'il vous plaira, que... le Diable Boiteux s'arrêta tout court en cet endroit. Il lui prit un frisson & il changea de visage.

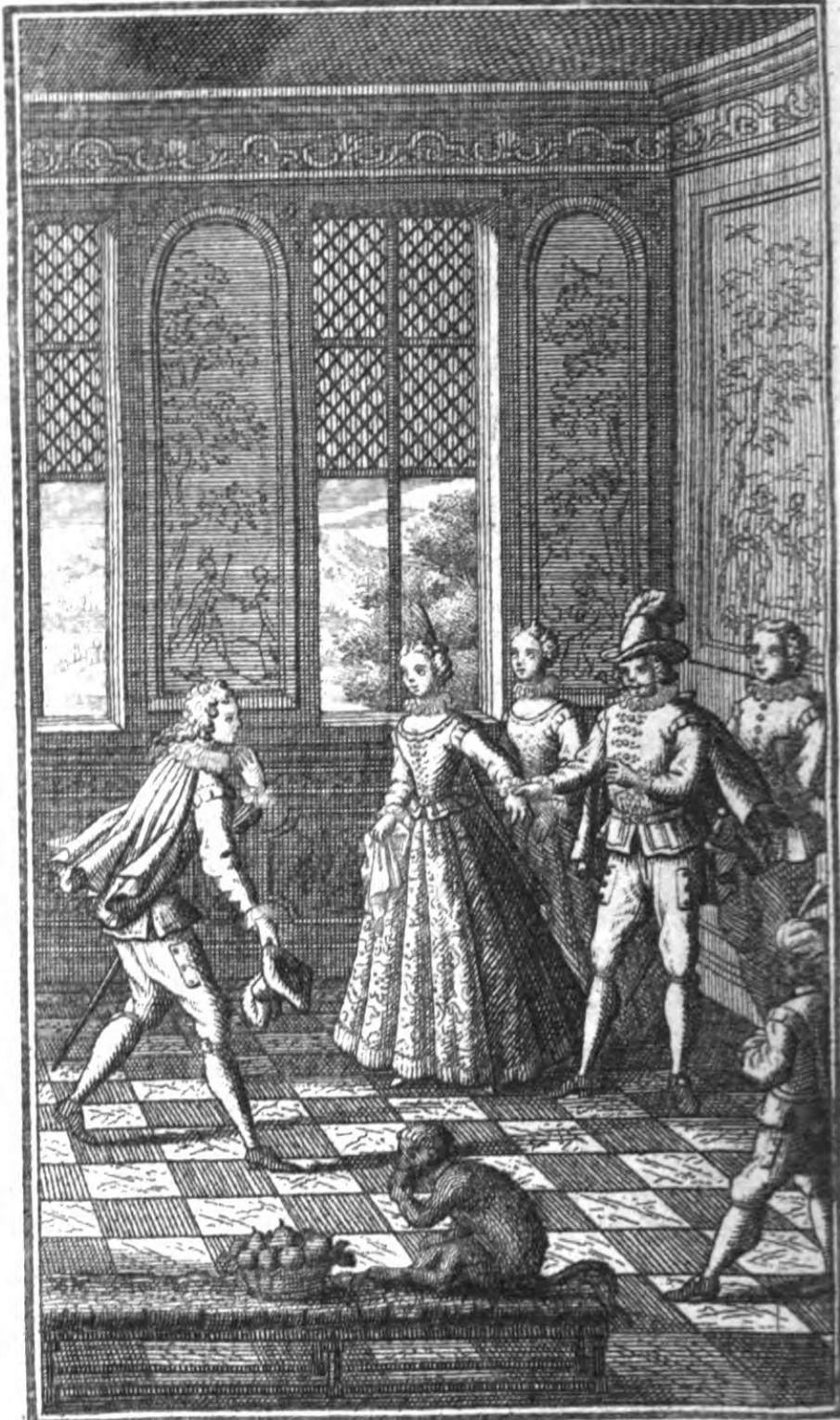
Qu'avez-vous, lui dit l'Ecolier ? Quel mouvement extraordinaire vous agite, & vous coupe subitement la parole ? Ah ! Seigneur Léandro, s'écria le Démon d'une
 voix

voix tremblante. Quel malheur pour moi ! le Magicien qui me tenoit prisonnier dans une bouteille , vient de s'apercevoir que je ne suis plus dans son Laboratoire. Il va me rappeler par des conjurations si fortes , que je n'y pourrai résister. Que j'en suis mortifié , dit Don Cléofas tout attendri ! Quelle perte je vais faire ! Hélas ! nous allons nous séparer pour jamais. Je ne le crois pas , répondit Asmodée. Le Magicien peut avoir besoin de mon ministère , & si j'ai le bonheur de lui rendre quelque service , peut-être , par reconnoissance , me remettra-t-il en liberté. Si cela arrive , comme je l'espère , comptez que je vous rejoindrai aussi-tôt ; à condition que vous ne révélez à personne ce qui s'est passé cette nuit entre-nous ; car si vous aviez l'indiscrétion d'en faire confidence à quelqu'un , je vous avertis

que vous ne me reverriez plus.

Ce qui me console un peu d'être obligé de vous quitter, poursuit-il, c'est que du moins j'ai fait votre fortune : Vous épouserez la belle Séraphine que j'ai rendu folle de vous. Le Seigneur Don Pedro de Escolano son père est dans la résolution de vous la donner en mariage. Ne laissez point échapper un si bel établissement. Mais, miséricorde, ajouta-t-il ! J'entends déjà le Magicien qui me conjure. Tout l'Enfer est éfraié des paroles terribles que prononce ce redoutable cabaliste. Je ne puis demeurer plus long-tems avec votre Seigneurie. Jusqu'au revoir, cher Zambullo. En achevant ces mots, il embrassa Don Cléofas, & disparut après l'avoir transporté dans son appartement.





Dubercelle. Invet fecit.

CHAPITRE X.

ET DERNIER.

De ce que fit Don Cléofas après que le Diable Boiteux se fut éloigné de lui ; & de quelle façon l'Auteur de cet Ouvrage a jugé à propos de le finir.

UN moment après la retraite d'Asmodée, l'Ecolier se sentant fatigué d'avoir été toute la nuit sur ses jambes & de s'être donné beaucoup de mouvement, se deshabilla & se mit au lit pour prendre quelque repos. Dans l'agitation où étoient ses esprits, il eut bien de la peine à s'endormir; mais, enfin, payant avec usure à Morphée le tribut que lui doivent tous les Mortels, il tomba dans un assoupissement létargi-

que où il passa la journée & la nuit suivante.

Il y avoit déjà vingt-quatre heures qu'il étoit dans cet état, quand Don Luis de Lujan, jeune Cavalier de ses amis, entra dans sa chambre en criant de toute sa force : Hola ho ! Seigneur Don Cleofas, debout. A ce bruit, Zambullo se réveilla. Sçavez-vous, lui dit Don Luis, que vous êtes couché depuis hier matin ? Cela n'est pas possible, répondit Léandro. Rien n'est plus vrai, repliqua son ami ; vous avez fait deux fois le tour du cadran. Toutes les personnes de cette maison me l'ont assuré.

L'Ecolier étonné d'un si long sommeil, craignit d'abord que son Avanture avec le Diable Boiteux ne fut qu'une illusion. Mais il ne pouvoit le croire ; & lorsqu'il se rapelloit certaines circonstances, il ne doutoit plus de la réa-

lité de ce qu'il avoit vû. Cependant pour en être plus certain, il se leva, s'habilla promptement & sortit avec Don Luis, qu'il mena vers la porte du Soleil, sans lui dire pourquoi. Quand ils furent arrivez-là, & que Don Cléofas aperçût l'Hôtel de Don Pedro presque tout réduit en cendre, il feignit d'en être surpris. Que vois-je, dit-il ? Quel ravage le feu a fait ici ! à qui appartenoit cette malheureuse maison ? Y a-t-il long-tems qu'elle est brûlée ?

Don Luis de Lujan répondit à ses deux questions, & lui dit ensuite : Cet incendie fait moins de bruit dans la Ville par le dommage considérable qu'il a causé ; que par une particularité que je vais vous apprendre. Le Seigneur Don Pedro de Escolano a une fille unique, qui est belle comme le jour. On dit qu'elle étoit dans une chambre remplie de

flâmes & de fumée , où elle devoit périr nécessairement , & que néanmoins elle a été sauvée par un jeune Cavalier dont je ne sçais point encore le nom. Cela fait le sujet de tous les entretiens de Madrid. On élève jusqu'aux nuës la valeur de ce Cavalier ; & l'on croit que pour prix d'une action si hardie , quoiqu'il ne soit qu'un simple Gentilhomme , il pourra bien obtenir la fille du Seigneur Don Pédre.

Léandro Pérez écouta Don Luis sans faire semblant de prendre le moindre intérêt à ce qu'il disoit. Puis se débarrassant bientôt de lui sous un prétexte spécieux , il gagna le Prado , où s'étant assis sous des arbres , il se plongea dans une profonde rêverie. Le Diable Boiteux vint d'abord occuper sa pensée. Je ne puis , disoit-il , trop regretter mon

cher Almodée. Il m'auroit fait faire le tour du monde en peu de tems , & j'aurois voagé sans éprouver les incommoditez des voïages. Je fais sans doute une grande perte ; mais , ajoûtoit-il un moment après , elle n'est peut-être pas irréparable. Pourquoi desespérer de revoir ce Démon ? Il peut arriver , comme il me l'a dit lui-même , que le Magicien lui rende incessamment la liberté. Pensant ensuite à Don Pédro & à sa fille , il prit la résolution d'aller chez eux , poussé par la seule curiosité de voir la belle Séraphine.

Dés qu'il parut devant Don Pédro , ce Seigneur courut à lui les bras ouverts , en disant : soiez le bien venu , généreux Cavalier. Je commençois à me plaindre de vous. Hé quoi , disois-je , Don Cléofas , après les instances que je lui ai faites de me venir voir ,

il est encore à s'offrir à mes yeux !
Qu'il répond mal à l'impatience
que j'ai de lui témoigner l'estime
& l'amitié que je me sens pour
lui.

Zambullo baissa respectueusement la tête à ce reproche obligant ; & dit au Vieillard pour s'excuser , qu'il avoit craint de l'incommoder dans l'embaras où il avoit jugé qu'il devoit être le jour précédent. Je ne suis pas satisfait de cette excuse , repliqua Don Pedro ; vous ne sçauriez être incommode dans une maison où l'on seroit sans votre secours dans une plus grande tristesse. Mais , ajouta-t-il , suivez-moi , s'il vous plaît. Vous avez d'autres remercimens que les miens à recevoir. En parlant de cette sorte , il le prit par la main , & le conduisit à l'appartement de Séraphine.

Cette Dame venoit de faire la

Sieste: Ma fille , lui dit son pere , je viens vous presenter le Gentilhomme qui vous a si courageusement sauvé la vie. Marquez-lui jusqu'à quel point vous êtes pénétrée de ce qu'il a fait pour vous, puisque l'état où vous étiez avant-hier ne vous le permit pas. Alors la Señora Séraphina ouvrant une bouche de rose , adressa la parole à Léandro Pérez , & lui fit un compliment qui charmeroit tous mes Lecteurs, si je pouvois le rapporter mot pour mot ; mais comme il ne m'a point été rendu fidèlement , j'aime mieux le passer sous silence , que de le défigurer.

Je dirai seulement que Don Cléofas crut voir & entendre une Divinité , & qu'il fut pris en même tems par les yeux & par les oreilles. Il conçût aussi-tôt pour elle un amour violent ; mais bien loin de la regarder comme une

personne qu'il ne pouvoit manquer d'épouser, il douta, malgré tout ce que le Démon lui avoit dit, que l'on voulut paier d'un si beau prix le service qu'on s'imagnoit qu'il avoit rendu. Plus il la trouvoit charmante, moins il osoit se flâter de l'obtenir.

Ce qui acheva de le rendre tout-à-fait incertain d'un si grand avantage; c'est que Don Pedro dans la longue conversation qu'ils eurent ensemble, ne toucha point cette corde-là, & ne fit que l'accabler d'honnêteté, sans lui laisser entrevoir qu'il eût la moindre envie d'être son beau-pere. De son côté, Séraphine aussi polie que le Papa, tint des discours pleins de reconnoissance, sans se servir d'aucune expression qui pût donner sujet à Zambullo de penser qu'elle fût amoureuse de lui. De sorte qu'il sortit de chez le Seigneur de Escolano avec

Beaucoup d'amour & fort peu d'espérance.

Asmodée , mon ami , disoit-il en s'en retournant au logis , comme s'il eut encore été avec ce Diable , quand vous m'avez assuré que Don Pédre étoit dans la disposition de me faire son gendre , & que Séraphine brûloit d'une vive ardeur que vous lui avez inspirée pour moi , il faut que vous aiez voulu vous égaier à mes dépens ; ou bien vous m'avouërez que vous ne sçavez pas mieux le present que l'avenir.

Nôtre Ecolier fut fâché d'avoir été chez cette Dame , & regardant la passion qu'il sentoit pour elle comme un amour malheureux qu'il falloit vaincre , il résolut de ne rien épargner pour cela. Il fit plus , il se reprocha le desir qu'il avoit eu de pousser sa pointe , supposé qu'il eût trouvé le pere disposé à lui accorder

sa fille ; & il se representa qu'il étoit honteux de devoir son bonheur à un artifice.

Il étoit encore plein de ces réflexions , lorsque Don Pédro l'ayant envoyé chercher le jour suivant , lui dit : Seigneur Léandro Pérez , il est tems que je vous prouve par des actions qu'en m'obligeant vous n'avez pas fait plaisir à un de ces Courtifans qui se contenteroient à ma place de vous donner de l'eau benîte de Cour. Je veux que Séraphine soit elle-même la récompense du péril que vous avez couru pour elle. Je l'ai consultée là-dessus , & je la vois prête à m'obéir sans répugnance. Je vous dirai même que j'ai reconnu mon sang , quand je lui ai proposé pour époux son Libérateur. Elle en a marqué sa joie , par un transport qui m'a fait connoître que sa générosité répondoit à la mienne. C'est donc

une chose résolüe , vous épou-
rez ma fille.

Après avoir ainsi parlé , le bon
Seigneur de Escolano , qui s'at-
tendoit avec raison que Don
Cléofas lui rendroit de très-hum-
bles graces d'une si grande fa-
veur , fut assez surpris de le trou-
ver interdit & embarrassé. Par-
lez , Zambullo , lui dit-il. Que
fait-il que je pense du desordre
où vous met la proposition que
je vous fais ? Qui peut vous révol-
ter contre elle ? Un simple Gen-
tilhomme doit-il se refuser à une
alliance dont un Grand se tien-
droit honoré. La noblesse de ma
Maison a-t-elle quelque tache que
j'ignore ?

Seigneur , répondit Léandro ,
je ne sçais que trop la distance
que le Ciel a mise entre-nous.
Pourquoi donc , reprit Don Pe-
dre , paroissez-vous si peu content
d'un mariage qui vous fait tant

302 LE DIABLE
d'honneur? Avouiez-le moi, Don Cléofas, vous aimez quelque Dame qui a reçu votre foi; & son intérêt s'opose en ce moment à votre fortune. Si j'avois une Maîtresse, à qui je fusse lié par des sermens, répondit l'Ecolier, rien sans doute ne seroit capable de me les faire trahir. Mais ce n'est point cette raison qui m'empêche de profiter de vos bontez. Un sentiment de délicatesse veut que je renonce au glorieux établissement que vous me proposez. Et loin de vouloir abuser de votre erreur, je vais vous détromper: Je ne suis point le Libérateur de Séraphine.

Qu'entens-je, s'écria le Vieillard fort étonné! Ce n'est pas vous qui l'avez délivrée des flâmes qui l'alloient consumer? Ce n'est point vous qui avez fait une action si hardie? Non, Seigneur, répondit Zambullo, tout mortel

l'auroit vainement entreprise , & je veux bien vous apprendre que c'est un Diable qui a sauvé votre fille.

Ces paroles augmentèrent la surprise de Don Pedro , qui ne croiant pas les devoir prendre au pied de la Lettre , pria l'Ecolier de parler plus clairement. Alors Léandro sans se soucier de perdre l'amitié d'Asmodée , raconta tout ce qui s'étoit passé entre ce Démon & lui. Après quoi le vieillard reprit la parole , & dit à Don Cléofas : La confiance que vous venez de me faire , me confirme dans le dessein de vous donner ma fille. Vous êtes son premier Libérateur. Si vous n'eussiez pas prié le Diable Boiteux de l'arracher à la mort qui la menaçoit , il n'auroit pas manqué de la laisser périr. C'est donc vous qui avez conservé les jours de Séraphine. En un mot , vous la mé-

304 LE DIABLE, &c.
ritez & je vous l'offre avec la moitié de mon bien.

Léandro Pérez, à ces mots qui levoient tous ses scrupules, se jeta aux pieds de Don Pédre pour le remercier de ses bontez. Peu de tems après ce mariage se fit avec une magnificence convenable à l'héritière du Seigneur de Escolano & à la grande satisfaction des parens de nôtre Ecolier, lequel demeura par-là bien païé de quelques heures de liberté qu'il avoit procurées au Diable Boiteux.

Fin du II. & dernier Tome.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

D U I I . T O M E .

CHAP. I. D Es Tombeaux , des Ombres & de la Mort.	3
CHAP. II. De la Force de l'amitié.	29
CHAP. III. D'un démêlé d'un Poète Tragique avec un Poète Comique.	91
CHAP. IV. Suite & conclusion de l'Histoire de la force de l'amitié.	109
CHAP. V. Des Songes.	181
CHAP. VI. Où l'on trouvera plusieurs Origi- naux qui ne sont pas sans copies.	204
CHAP. VII. Ce que le Diable fit encor remar- quer à Don Cléofas.	220
CHAP. VIII. Des Captifs.	240
CHAP. IX. De la dernière Histoire qu'Asmo- dée raconta , comment en la finissant il fut tout-à-coup interrompu , & de quelle manière désagréable pour ce Démon , Don Cléofas & lui furent séparés.	265
CHAP. X. De ce que fit Don Cléofas après que le Diable Boiteux se fut éloigné de lui ; & de quelle façon l'Auteur de cet Ouvrage a jugé à propos de le finir.	291

Fin de la Table du II. Tome.

Tome II.

P



A P P R O B A T I O N .

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un nouveau Manuscrit du *Diabte Boiteux* , je ne doute point que le Public qui a vû avec plaisir l'impression du premier , ne voie avec la même satisfaction l'impression de celui-ci , la même pureté de stile & le même sel qu'on a trouvé dans l'autre , se trouvent dans les augmentations que l'Auteur y a faites. Fait à Paris le 29. de Novembre 1726.

signé , MASSIP.

P R I V I L E G E D U R O Y .

LOUIS par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers , les Genstenans nos Cours de Parlement , Maitres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel , Grand Conseil, Prevot de Paris , Baillifs , Senéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : **SALUT.** Notre bien-Amée la Veuve de **PIERRE RIBOU** Libraire à Paris , Nous aiant fait remontrer qu'elle sonhaiteroit faire imprimer & donner au Public : *La Connoissance des Chevaux , le Diabte Boiteux , Hipermeestre Tragédie ;* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A ces **C A U S E S** , voulant traiter favorablement ladite Exposante , Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes , de faire imprimer lesdits Livres en tels volumes , forme , marge , caractere , conjointement ou séparément , & autant de fois que bon lui semblera , & de les vendre , faire vendre , & debiter par tout nôtre Royaume , pendant le tems de six années consécutives , à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de

quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression Etrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance, comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter ni contrefaire lesdits Livres, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante ou de ceux qui auront droit d'elle; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression de ces Livres sera faite dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, es mains de nôtre très-cher & féal Chevalier Gardé des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante ou ses aians caule, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Féaux Conseillers & Secretaires, soi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & necessaires sans deman-

der autre permission & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt & unième jour du mois de Juillet, l'an de Grace mil sept cens vingt-trois, & de notre Règne le huitième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, CARPOT, avec Paraphe.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris p. 306. n. 591. conformément aux Réglemens & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 12. Août 1723.

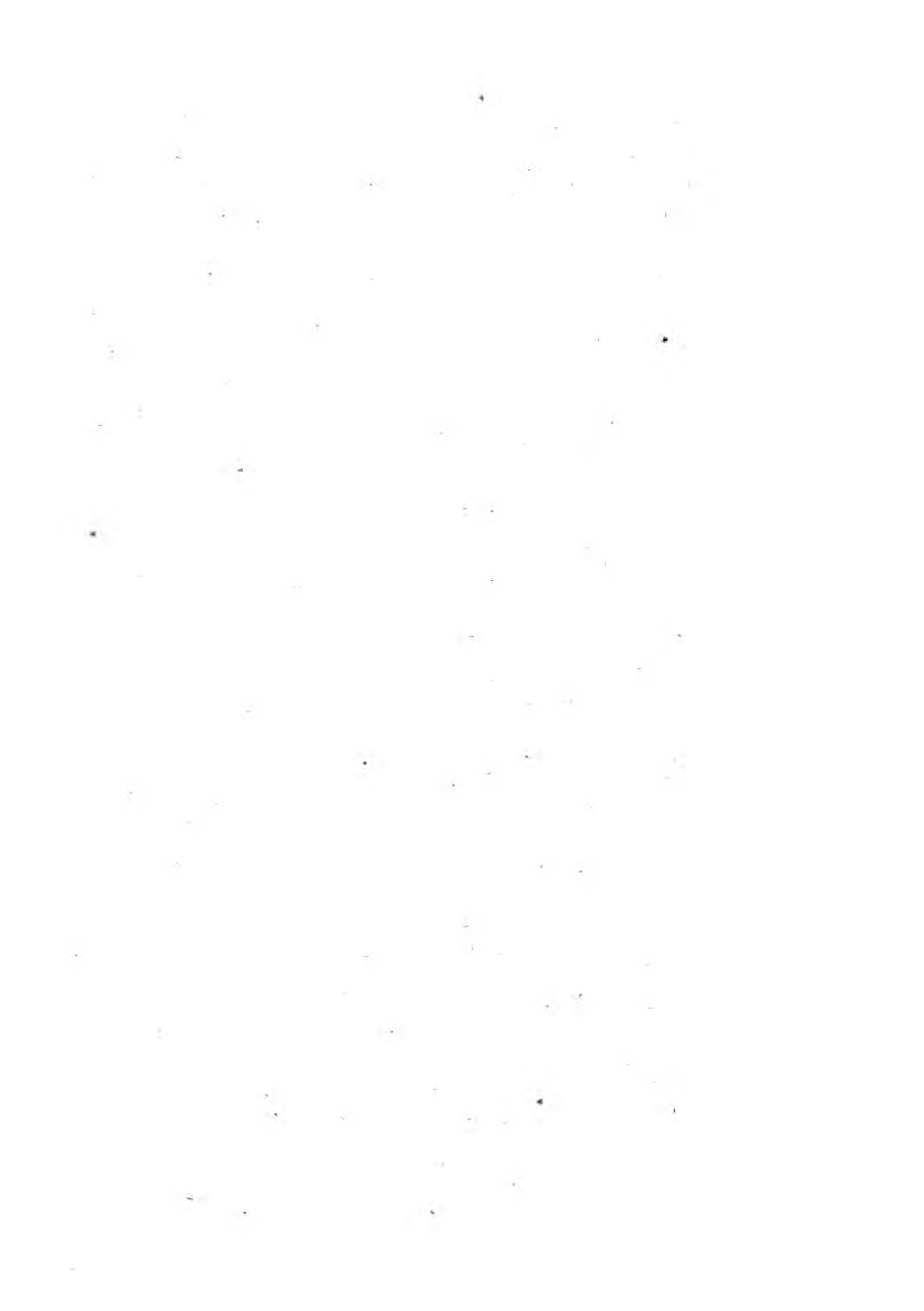
Signé, BALLARD, Syndic.

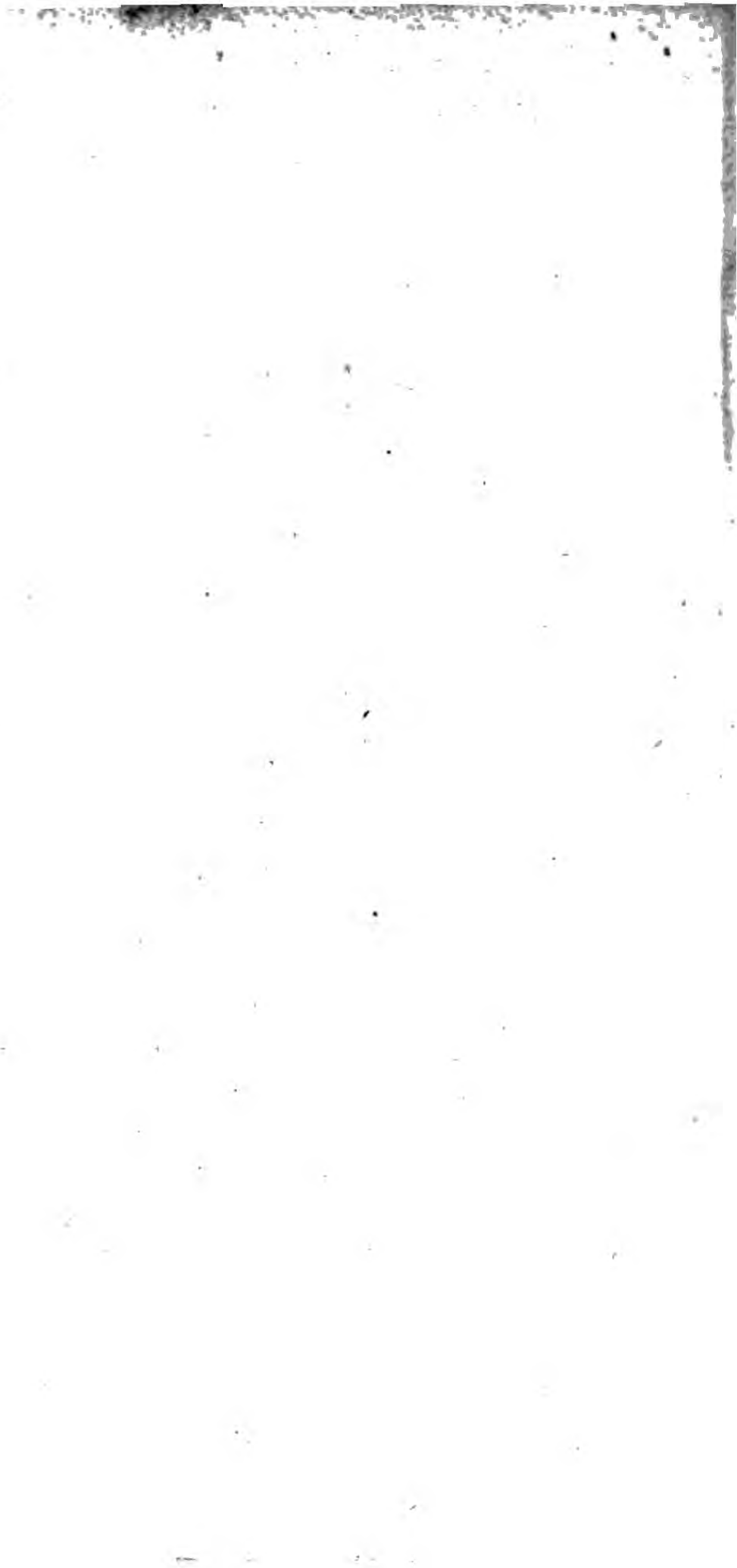
Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Rouen, p. 227. n. 108. conformément aux Réglemens du 18. Mars 1709. A Rouen ce 1. d'Avril 1726.

ERRATA DU II. TOME.

PAge 9. ligne 24. lisez délivré, p. 12. l. 9. lisez attachée, p. 19. l. 12. lisez Citharis, p. 39. l. 3. lisez les pas, p. 44. l. 7. lisez à l'inégalité, p. 47. l. 9. lisez encre, p. 55. l. 23. lisez reçois, p. 61. l. 10. lisez révèle, p. 64. l. 24. lisez disiez, p. 68. l. 1. lisez Je ne vous fais pas, p. 71. l. 16. lisez le penchant que j'avois pour lui, p. 92. l. 19. lisez un; p. 123. l. 15. lisez crains, p. 195. l. 8. lisez exercée, p. 199. l. 22. lisez pourroit, p. 250. l. dernière, lisez au vieux plumet.

333870





1000

1000

1000



19 **K** 20



